This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07589439 8

CO
(London)
DeFaucompret

L. 7. 8 Defoe compared.

CO
(London)

Defoe

UNE ANNÉE

A LONDRES;

PAR L'AUTEUR

DE QUINZE JOURS ET DE SIX MOIS

A LONDRES.

Ridendo dicere verum.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1819.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
679050 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON SUCCESSEUR DE M. BOSSANGE,
rue Garencière, n° 5.

Paris, ce 20 octobre 1817.

A M. C.... Upper Mary-la-Bonne Street, Fitzroy square, à Londres.

En vous quittant le 5 août 1816, mon cher Monsieur, je vous prévins que je ne disais peut-être pas adieu pour toujours à l'Angleterre. Eh bien, me voici sur le point d'y retourner. Il y a long-temps que je jouis ici d'une atmosphère sans brouillards, j'y respire trop librement, mes poumons sont trop dilatés : il faut que l'air épais de la Grande-Bretagne comprime leur trop grande élasticité. Ce sera la saignée de précaution, qu'un médecin ordonne à l'homme vigoureux qui est malade de trop de santé. D'ailleurs, comment pouvoir oublier le *porter* pour le Bordeaux, l'*ale* pour le Bourgogne, et la petite bière pour le Champagne? Comment ne pas regretter la grosse pièce de bœuf rôti, flanquée de pommes de terre cuites à l'eau, et suivie du massif *plum-pudding*, quand on n'a pour dédommagement que les mets peu substan-

tiels de la cuisine française? Enfin, quand on est fatigué de la gaîté bruyante du peuple de Paris, du bruit de ces violons et de ces danses, qui étourdissent chaque dimanche tous ceux qui passent le soir à cent pas d'une de nos guinguettes; n'est-ce pas un véritable bonheur de se reposer l'œil et l'oreille en se réfugiant chez un peuple penseur, assez philosophe pour trouver solitairement ses plus grands plaisirs dans sa pipe et sa pinte.

Il est donc bien décidé que j'irai encore me chauffer à votre charmant feu de charbon. Je compte partir sous peu de jours, et comme je ne veux pas, en arrivant à Londres, me trouver à la merci des écorcheurs anglais, ayez la bonté de me retenir un logement le plus voisin du vôtre qu'il sera possible, car je vous préviens que vous aurez souvent ma visite : vous m'avez mandé dans plusieurs de vos lettres qu'il me reste encore bien de choses à voir et à apprendre, et certainement je mettrai plus d'une fois à contribution votre complaisance et votre mémoire. J'avoue qu'après avoir récolté deux fois dans le champ du ridicule, ce n'est pas sans quelque crainte que je forme le

projet de chercher à y faire une troisième moisson : mais dans une terre si fertile, il me semble qu'on peut toujours espérer de trouver à glaner. Au surplus, si je me décide à offrir au public les observations que je pourrai faire, je prendrai toujours la vérité pour guide, et ma critique sera sans fiel, ce qu'on a reconnu même en Angleterre. Quand on y a publié une traduction de mes *Quinze jours à Londres*, on y a mis pour épigraphe : *Fas est et ab hoste doceri.* Je ne suis pas ennemi de l'Angleterre. Pas un Anglais peut-être ne désire plus que moi sa prospérité, pourvu qu'elle ne soit pas achetée aux dépens de celle de ma patrie. Mais il n'en résulte pas que je doive m'écrier à tout ce que j'y vois : *Pulchrè ! benè ! rectè !* et que lorsqu'un travers ou un ridicule me frappe les yeux, je sois obligé de les fermer.

Un journal anglais m'a reproché, comme un manque de véracité, d'avoir dit que j'avais vu des femmes assister à un combat de boxeurs. J'ai l'ai pourtant vu, vu de mes propres yeux; mais ce qui est fort plaisant, c'est que ce même journal annonça quelques

mois après, « que plusieurs *dames bien mises* « avaient assisté à un combat de boxeurs à « Norwich. » Il en est de même de toutes les exagérations qu'on m'a supposées soit à Paris, soit à Londres. Je n'ai décrit que ce que j'ai vu, ou ce qui m'a été rapporté par des personnes dignes de foi, par vous, entre autres, que bien des gens regardent comme un être de raison créé par mon imagination, quoique vous existiez aussi véritablement que moi, et que vous ayez des parens à Paris, entre autres une charmante nièce qui, si par hasard cette lettre lui tombe entre les mains, verra que je ne l'ai point oubliée.

Adieu, mon cher monsieur, d'ici à quinze jours je serai probablement près de vous.

A. J. B. D.

UNE ANNÉE
A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

Brighton.

J'ÉTAIS donc encore une fois à bord d'un paquebot qui devait me débarquer sur le rivage britannique. J'avais perdu de vue la ville de Dieppe et les côtes de France, et l'Angleterre ne se montrait pas encore à mes yeux. Pourquoi n'avais-je pas pris la route la plus courte, la plus ordinaire? pour une raison toute simple, pour fuir l'ennui qui résulte de l'uniformité. Deux fois j'avais fait le voyage de Paris à Londres par Calais et Douvres, et deux fois j'en étais revenu par Douvres et Calais. Je voulais varier ma route, et voir en passant Dieppe et Brighton. Mais cette triste uniformité que je désirais fuir m'attendait pendant la traversée; le vent, qui était assez favorable lors de

notre départ, tomba tout à coup, et il survint ce que les marins appellent « un calme plat. » Pendant je ne sais combien d'heures, qui me parurent autant de siècles, de quelque côté que nos yeux se tournassent, ils n'apercevaient que les eaux verdâtres sur lesquelles flottait notre bâtiment, et le firmament azuré qui nous couvrait. Pas un petit nuage ne variait l'aspect monotone du ciel, et la mer semblait un vaste lac dont pas un souffle ne ridait la surface. Je crois que j'aurais préféré une tempête, pourvu qu'elle n'eût pas été trop violente. Une voile qui se dessina dans le lointain attira sur-le-champ tous les regards. C'était une diversion au spectacle uniforme qui nous fatiguait; mais elle disparut dans le temps qu'on cherchait, à l'aide d'un télescope, à reconnaître son pavillon. Que m'importait, au surplus, de savoir à quelle nation appartenait ce bâtiment? Il ne pouvait être monté que par des hommes civilisés; il était impossible qu'il m'inspirât ces grandes pensées, ces idées neuves que fait naître la vue d'un canot flottant sur les ondes de l'Ohio, rempli de sau-

vages à demi nus, sales, hideux, pêchant quelques poissons qu'ils vont dévorer à moitié cuits au soleil, et qui, uniquement occupés des moyens de satisfaire le plus ignoble, mais le plus impérieux des besoins, la faim, n'ont jamais connu ni les vertus qu'on leur prête, ni la sensibilité qu'on leur suppose.

Enfin, après une traversée de vingt heures, nous débarquâmes, et je me logeai à la taverne du Cheval-Blanc, où je me trouvai beaucoup mieux que chez M. *Pot-de-Vin* à Douvres, mais où j'eus à payer un mémoire un peu plus cher, quoique non comparable à celui de l'hôtel impérial de Saint-Pétersbourg à Londres.

Je n'avais pas dessein de faire un long séjour à Brighton, je résolus donc de voir sur-le-champ ce que cette ville offre de remarquable. Mon premier mouvement fut d'aller au palais du prince régent, dont j'avais entendu vanter la magnificence. J'en demandai le chemin à un garçon de l'auberge, et le priai de me dire à qui je devais m'adresser pour y entrer.

— « Pour y entrer, monsieur? — On n'y entre point. »

— « Le prince l'habite dans ce moment? »

— « Non, monsieur, il est à Londres ; mais on n'y entre pas plus quand il est absent que lorsqu'il s'y trouve. »

— « Je pourrai du moins voir les jardins? »

— « Pas davantage, monsieur. Mais vous pouvez voir la façade qui est fort belle, et qui est composée de cinq corps-de-logis très-réguliers. »

Première différence marquante entre l'Angleterre et la France, dis-je en moi-même. Les palais de nos rois, leurs jardins, leurs châteaux de plaisance sont ouverts à toute heure à leurs sujets, aux étrangers; ici ce sont des châteaux forts où personne ne peut être admis. Il est arrivé à Louis XV de sortir d'un cabinet où il se trouvait à Versailles, pour laisser à des étrangers la liberté de satisfaire leur curiosité en y entrant, et le pavillon de Brighton est inaccessible même en l'absence du maître. D'où vient cette différence? faut-il l'attribuer au caractère du prince ou à celui de ses sujets?

Le Français aime à voir la magnificence de la demeure de ses rois : il en jouit sans calculer s'il sort de sa poche une petite pièce

de monnaie pour entretenir cette splendeur. C'est la maison paternelle qu'un enfant bien né se plaît à voir dans un état de prospérité brillante. — L'Anglais, au contraire, est jaloux de tout ce qui s'élève au-dessus de lui; il ne voit dans l'éclat du trône qu'une splendeur qui l'éblouit, qui lui rappelle son infériorité, qui l'humilie. Si un monarque fait faire à sa demeure des embellissemens, s'il veut la rendre digne du chef d'une puissante nation, s'il change des ameublemens usés par le temps, il est accusé de dissipation, les journaux persifflent et ricanent; on voudrait qu'il vécût comme un marchand de la cité. Qu'en résulte-t-il? Que le prince, voyant que ses sujets ne veulent point partager ses jouissances, se les rend exclusives; il cache sa magnificence pour ne pas les offusquer; il est forcé à placer un nuage entre le soleil et la terre.

J'allai voir l'extérieur de cet édifice, dont je ne dirai rien, non plus que d'une belle promenade nommée le Steyne, parce que je n'ai pas pris la plume pour décrire des briques placées les unes sur les autres. Le genre descriptif m'a si souvent ennuyé même

dans les meilleurs auteurs, que, dès que j'aperçois une description, je ferme le livre, et je veux tâcher d'éviter qu'il n'en arrive autant à ce petit ouvrage.

Brighton, autrefois Brightelmstone, était anciennement une petite ville fort peu importante; en 1776 elle ne contenait qu'environ deux mille habitans. Le prince régent y fixa sa résidence d'été en 1783, et en 1784 il commença à bâtir le pavillon. Il fut terminé en 1787, et devint sa résidence habituelle. On y a fait depuis ce temps des augmentations considérables et des embellissemens qui se continuent encore tous les ans. C'est un bel édifice, mais qui offre beaucoup de disparates parce qu'on n'a pas suivi pour sa construction un plan fixe et invariablement déterminé (1).

Depuis vingt ans, la population de Brighton

(1) Il est bon de remarquer ici, pour l'honneur du prince régent, que le propriétaire d'une petite maison, boutique d'un serrurier, dont l'acquisition était nécessaire pour des embellissemens projetés du côté des écuries, s'est réfusé à la vendre, quoiqu'on lui en ait offert quatre fois la valeur, et que les travaux à faire de ce côté ont été ajournés.

a considérablement augmenté. Tous les ans on y ajoute de nouvelles rues, et trois cents maisons y sont encore en construction en ce moment. On y compte dix-huit mille habitans, et trois mille deux cent quatre-vingt-six maisons.

C'est une des places les plus à la mode. On y va prendre des eaux minérales et des bains de mer, et c'est le rendez-vous de tous les gens du bon ton. Le moment de leur plus grande affluence était autrefois de juin à octobre; mais depuis deux ou trois ans c'est d'octobre à février. Il est difficile pendant ces quatre mois d'y trouver des logemens à louer, et cependant la moitié de la ville consiste en maisons et en appartemens garnis.

Les boutiques de libraires sont aussi le rendez-vous de la bonne compagnie. Ils ont des salons de lecture pour leurs abonnés, et ce sont en même temps des salles de compagnie, de concert et de jeu. Les jeux de hasard, quoique défendus en Angleterre, s'y étaient introduits. Les magistrats, avec un zèle louable, supprimèrent cet abus en septembre 1817, et lors de mon passage en cette

ville, cet événement encore tout récent faisait le sujet de toutes les conversations, répandait la consternation parmi les joueurs, et le désespoir parmi les chevaliers d'industrie, dont le nombre est toujours très-considérable dans toutes les villes où se rassemblent momentanément une foule de gens riches dont le plaisir est la seule affaire. Les joueurs espéraient que cette prohibition ne durerait point. Je désirais pour l'honneur de l'Angleterre que ces espérances ne se réalisassent point; mais j'ai appris pendant mon séjour à Londres que les autels un moment renversés ont été promptement rétablis, et que les fripons qui en sont les grands prêtres trouvent encore un grand nombre de victimes qui viennent volontairement s'offrir en sacrifice. Le libraire dont la maison est la plus fréquentée est M. Donaldson.

Des bals, des concerts, des courses de chevaux forment les autres plaisirs de Brighton. On s'y amuse beaucoup aussi à y courir *la poste aux ânes*. Non seulement on y trouve de ces animaux dressés pour servir de monture, mais on en attèle à des cabriolets, à des

voitures à quatre roues ; on voit des équipages traînés par quatre ânes, sur l'un desquels est un enfant élégamment vêtu, servant de postillon. Pour deux shillings par heure, on peut se procurer une de ces voitures attelées de deux ânes. Mais ces humbles animaux métamorphosés en nobles coursiers ne pouvaient conserver le nom vulgaire qui les désigne. Le mot âne ou *ass* n'aurait jamais pu sortir de la bouche des petits-maîtres et des élégantes qui se font une fête de s'en servir, et l'on inventa pour eux une expression qui ne se trouve encore dans aucun dictionnaire, mais qui n'en est pas moins consacrée par l'usage, et les ânes de monture et de trait reçurent le nom de *Donkey*.

Tous les lundis, tant que dure la saison qui y rassemble le beau monde, il y a une nombreuse assemblée de souscripteurs dans de grandes salles de la taverne du château, et la musique et la danse sont les principaux plaisirs de ces réunions. Je ne dois pas oublier de dire aussi que je vis dans *North-Street*, pour le prix modique d'un shilling, un monument mémorable de patience et d'industrie, des

modèles du palais des Tuileries et de la Bastille, parfaitement travaillés en os par des prisonniers Français, qui passèrent, dit-on, sept ans à cet ouvrage.

Je ne restai que vingt-quatre heures à Brighton. La route qui conduit à Londres est une des meilleures de l'Angleterre. J'en partis à dix heures du soir, et quoiqu'il y ait dix-neuf lieues à parcourir, j'étais dans la capitale à 5 heures du matin.

CHAPITRE II.

Thé indigène. Progrès des arts.

« Je suis vraiment fâché que vous m'ayez retenu un logement dans cette rue. »

— « Et pourquoi donc? me dit M. C....: Charlotte Street est une des plus belles rues de Londres. »

— « Pourquoi? c'est que son nom me rappelle que, lorsque je quittai l'Angleterre en 1816, j'y avais laissé une jeune princesse, l'amour et l'espoir du peuple anglais, qui se flattait de revoir en elle une seconde Elizabeth; brillante de santé; entourée de bonheur; dont les vertus privées jetaient plus d'éclat que la couronne dont son front devait un jour être orné; et dont je ne retrouve aujourd'hui que le souvenir, les regrets qu'elle laisse après elle, et une vaine souscription pour lui élever un monument en pierres, bien moins glorieux pour sa mémoire que celui qui lui est érigé dans les cœurs de tout un peuple. »

— « Vous parlez vraiment comme un Anglais. »

— « Je parle comme un homme, comme un cosmopolite. La mort d'une princesse qui paraissait devoir faire honneur au trône n'est pas seulement une perte pour le pays sur lequel elle était appelée à régner, ç'en est une pour tout l'univers, parce que la sagesse d'un gouvernement a souvent une influence salutaire sur celui des autres contrées. »

— « Cela peut être vrai. — Prendrez-vous une seconde tasse de thé ? »

— « Volontiers. — Mais il n'y a plus d'eau dans la théière. Voulez-vous en demander ? »

M. C.... sonna, un domestique apporta une bouilloire pleine d'eau ; j'ouvris le couvercle de la théière, mais je remarquai que les feuilles qui avaient servi à la première infusion étaient de toutes couleurs, jaunes, vertes, noires. Je lui en fis faire l'observation.

— « Je ne m'en étais pas encore aperçu, » me dit-il, « mais je vois qu'il faudra que j'achète désormais mon thé chez un autre marchand. »

— « Vous savez donc quelle est la cause de cette différence de couleurs ? »

— « Je ne le sais que trop. Vous rappelez-vous le café de chicorée et le sucre de betteraves ? »

— « Oui. Quelle analogie y trouvez-vous avec ce thé ? »

— « C'est probablement aussi une production indigène. Vous savez que tout est spéculation en Angleterre : d'habiles calculateurs ont réfléchi qu'il y auroit plus de bénéfice à vendre du thé crû dans le pays qu'à l'aller chercher à la Chine.... »

— « Et l'on a naturalisé dans les îles britanniques l'arbuste qui produit cette feuille devenue ici de première nécessité ? C'est une industrie très-louable, mais j'aurais cru que le climat.... »

— « Vous en êtes à mille lieues. On a pris une marche beaucoup plus simple, et infiniment moins coûteuse. Voici le procédé employé. On cueille des feuilles d'aulne, d'épine, et de quelques autres arbres dont je ne me rappelle pas le nom. On les fait sécher dans un four chauffé modérement, après les avoir étendues sur des feuilles de cuivre rouge qui ne contribuent pas à les rendre plus salu-

bres, et l'on est parvenu à leur donner une ressemblance parfaite avec le thé, pour la forme et pour la couleur, car lorsqu'on veut imiter complétement le thé verd, il ne s'agit que de tremper les feuilles dans une préparation de vert-de-gris, ménagée de manière à ne pouvoir donner lieu à aucun accident fâcheux. Mais comme la fraude serait trop facilement reconnue si l'on vendait cette production européenne sans mélange de denrée asiatique, attendu qu'on n'est pas encore parvenu à lui donner le même parfum, on se contente d'ajouter un quart, un tiers ou moitié de thé fabriqué en Angleterre, à celui qui arrive directement de la Chine, suivant que le marchand a dans la conscience trois quarts, deux tiers ou moitié d'honnêteté. — Eh bien, vous ne buvez pas? Votre thé va se refroidir. »

— « Je vous remercie, je n'ai plus soif. — Je crois que dorénavant je prendrai du café pour mon déjeuner. »

— « Prenez y garde; à moins que vous ne l'achetiez en grains, vous pourrez bien y trouver un mélange de farine de fèves gril-

lées. Croyez-vous que le thé soit la seule denrée susceptible de falsification ? Les brasseurs anglais ont bien trouvé le moyen de faire de la bière sans y employer de grains, et de lui donner assez de force pour qu'elle n'en soit pas moins enivrante, qualité qu'il était indispensable de lui conserver en Angleterre pour empêcher la ruine des familles; car bien des gens buvant jusqu'à ce qu'ils soient ivres, ils boiraient toute leur fortune si une heureuse ivresse ne leur faisait tomber la pinte des mains. — Vous avec l'air surpris; tout ce que je vous dis est exact, et nos tribunaux ont déjà prononcé de fortes amendes contre des falsificateurs de ces trois denrées. »

— « Je vois que les arts sont portés ici à un haut point de perfection : c'est dommage qu'ils n'y soient pas plus encouragés. — Eh bien, malgré la cherté du vin, je m'en tiendrai à cette boisson. »

— « Encore pis, cent fois pis ! Il n'est pas prouvé que les feuilles d'aulne ou d'épines aient une qualité malfaisante; rien n'est plus innocent que la farine de fèves grillées; il est bien vrai qu'on prétend que la bière de

nouvelle fabrique est nuisible, mais ce n'est que lorsqu'on en boit en grande quantité. Le vin, au contraire, est la liqueur la plus pernicieuse que vous puissiez choisir. Il n'existe peut être pas une seule boutique dans tout Londres où vous puissiez le trouver tel que la vigne le produit. Les eaux-de-vie et les autres ingrédiens qu'on y mêle en font un vrai poison. Aussi toutes les familles qui jouissent d'une certaine aisance le tirent-elles directement des pays qui le produisent, et malheur à quiconque n'en a besoin que de quelques bouteilles. Le vin que des particuliers font venir de cette manière leur coûte aussi cher que celui qu'ils achèteraient en détail chez le marchand. Or, comme celui-ci doit avoir un bénéfice quelconque sur l'objet qu'il vend, il est évident qu'il ne le trouve que sur la falsification. »

— « Quant à cet article, la France peut disputer à l'Angleterre l'honneur de l'invention. Les marchands de vin de Paris ne le cédent pas à ceux de Londres, et les fabriques de vin de Malaga de Dunkerque sont connues depuis long-temps. Mais je crois

que la découverte du thé indigène et de la bière sans grains appartient exclusivement aux îles britanniques.

— « Et cependant pas un brasseur ne revendique la gloire de cette invention. Tous les épiciers envoient leurs commis prêter serment devant un magistrat qu'ils n'ont jamais vendu que du thé venant véritablement de la Chine : ils font alors placarder dans les rues, insérer dans les journaux, et distribuer avec profusion des copies de cette déclaration, et cela doit rassurer les plus incrédules. »

— « Allons, je vais m'installer dans le logement que vous m'avez arrêté, et je vous attends demain à déjeuner avec une tasse de chocolat qui j'espère sera sans mélange. »

— « Si vous le faites faire à l'eau : mais si vous y employez du lait, je ne vous réponds de rien. »

CHAPITRE III.

Esclavage noir et blanc.

Le lendemain, M. C.... arriva chez moi à l'heure du déjeuner. Le chocolat étoit prêt; il s'aperçut que j'ajoutais du sucre au mien.

« Vous n'avez donc pas renoncé à l'usage du sucre ? » me dit-il, en en prenant aussi.

— « Non vraiment. C'est un des meilleurs amis de l'estomac, et il me paraît que vous pensez comme moi. »

— « Vieille habitude ! je ne suis plus jeune ! Il est pourtant vrai qu'il existe à Londres plusieurs familles qui se sont interdit cette denrée. »

— « Et quel est leur motif ? expliquez-vous promptement. Y a-t-il encore ici quelque falsification à craindre ? dites-le moi, j'aurai recours au miel. »

— « Oh non, non ! mais le sucre est le produit du travail des esclaves, et les plus

zélés amis des nègres ont réfléchi depuis quelque temps que faire usage d'une denrée qu'on ne se procure que par les sueurs de la servitude, c'est se rendre complice des fauteurs de l'esclavage. Qui veut la cause, veut l'effet. On n'égorge les moutons que parce que nous nous nourrissons de leur chair, et si les cochons savaient raisonner, ils désireraient que tous les hommes devinssent juifs ou mahométans. »

— « Et de combien de sueurs le malheureux paysan européen n'arrose-t-il pas le blé dont on fait le pain que mangent ces protecteurs si chauds des Africains ? »

— « Oh ! mais vos paysans n'ont pas l'avantage d'avoir la peau noire et huileuse, le nez camard et les cheveux crépus. Quoiqu'il en soit, vous avez beau sourire d'un air d'incrédulité, le fait est certain. Le sucre dans certaines maisons, est une marchandise prohibée qui ne peut s'y introduire qu'en fraude. »

— « Et l'on ne pense pas que, si cet exemple était généralement suivi, ce serait un des coups les plus funestes qu'on pourrait porter au commerce de l'Angleterre ? Que devien-

draient ses colonies ? que deviendraient les planteurs de la Jamaïque et des autres îles des Indes-Occidentales?

— « Considérations secondaires aux yeux de la philosophie ! Qu'importe ce que deviendront quelques blancs, pourvu que nos chers noirs soient libres ? D'ailleurs périsse l'univers plutôt qu'un principe. »

— « Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'admire la sensibilité avec laquelle les philantropes Anglais ont épousé la cause des esclaves nègres, qui pourtant ne sont pas tous également à plaindre, car la plupart sont des prisonniers de guerre qui seraient massacrés si leurs vainqueurs ne trouvaient à les vendre. Je suis très-porté à m'apitoyer avec eux sur le sort de ces malheureux entassés dans le vaisseau négrier qui les transporte de leur patrie dans nos îles ; mais j'avoue qu'il faut que je réserve une partie de ma compassion pour les souffrances des blancs que ces amis des noirs semblent oublier entièrement. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu en décembre 1816 trois ou quatre cents matelots étrangers entassés de même dans

un navire sur la Tamise, en face de la tour de Londres ? Des maladies s'y déclarèrent ; on en transporta quelques-uns à l'hôpital, et plusieurs y étant morts, la cité de Londres montra de l'humeur de ce qu'elle était obligée de faire les frais de leur enterrement. On pressa les consuls étrangers de les renvoyer chacun chez eux ; on murmura de ce qu'ils ne s'empressaient pas assez de le faire. Les services de ces marins avaient été utiles à l'Angleterre pendant la guerre ; la paix étant survenue on n'en avait plus besoin, et on leur donnait pour récompense la misère et la faim. Croyez-vous que le sort des esclaves nègres ne soit pas préférable au leur ? »

— « Lisez la fable du loup maigre et du chien qui a le cou pelé. La morale en est qu'il vaut mieux être libre et mourir de faim, que s'engraisser dans la servitude. »

— « Mais dites-moi pourquoi ces ennemis si ardens de l'esclavage ne portent pas leurs yeux vers les côtes septentrionales de l'Afrique ? N'ont-ils d'entrailles que pour les nègres ? Faut-il absolument être de couleur d'ébène pour avoir droit à leur compassion ?

Croient-ils que le sort des blancs à Maroc soit plus agréable que celui des noirs à Kingston ? »

— « Oubliez-vous que l'Angleterre a récemment brisé les fers des esclaves chrétiens qui gémissaient à Alger ? »

— « C'est un service qu'elle a rendu à l'humanité : mais j'aurais voulu qu'elle ne l'eût pas fait sonner si haut. Il aurait paru avoir plus de prix, si elle n'avait pas voulu lui en attacher un trop considérable. On devrait faire apprendre par cœur à tous les Anglais cette épigramme de Martial :

Je suis plein de reconnaissance
Pour les bienfaits que j'ai reçus de toi,
Et si je garde le silence,
C'est que tu sais parler pour moi.
Veux-je citer de toi tel trait de bienfaisance ?
On me répond : « Il me l'a déjà dit. »
Deux sont trop en plus d'une affaire,
Et dans ce cas un seul de nous suffit.
Si tu veux que je parle, apprends donc à te taire.
Crois moi, vanter soi-même un service rendu,
C'est vouloir que le prix, posthume, en soit perdu (1).

Au surplus, quel motif a fait partir des

(1) Extrait d'une traduction complète des épigrammes de Martial, par l'auteur, en vers français, encore manuscrite.

ports d'Angleterre l'escadre commandée par lord Exmouth? Étoit-ce le désir de mettre un terme aux pirateries des corsaires barbaresques? Non, sans doute, car si la délivrance des esclaves chrétiens eût été son but, elle aurait voulu faire participer au même bienfait tous ceux qui étaient détenus à Maroc, à Tunis, à Tripoli, etc. Elle ne voulait que venger l'injure que le pavillon anglais avoit reçue à Bona. »

— « Ainsi vous ne lui savez aucun gré d'avoir rendu à leur patrie les esclaves de toute nation qui se trouvaient détenus à Alger!

— « Pardonnez-moi; c'est un acte de générosité auquel elle n'était pas obligée. Elle pouvait se borner à tirer vengeance de l'injure qui lui avait été faite. Mais elle a maladroitement diminué le prix de ce bienfait en y attachant une valeur excessive. Croyez-vous l'esclavage détruit sur les côtes de la Barbarie, et même à Alger? Avez-vous oublié que Louis XIV fut obligé de faire bombarder Tripoli trois fois en deux ans? Mais tant que les corsaires barbaresques respecteront le pavillon anglais, soyez bien con-

vaincu qu'ils pourront impunément écumer les mers, piller les navires des autres nations, porter la désolation sur les côtes de la Méditerranée, et réduire en esclavage leurs paisibles habitans. »

— « Je m'estime heureux de pouvoir vous citer un trait qui prouve que d'autres sentimens animent le gouvernement anglais. L'année dernière, des corsaires tunisiens vinrent croiser dans la Manche, et y firent des prises. Aussitôt des vaisseaux anglais leur donnèrent la chasse, s'emparèrent de plusieurs d'entre eux, et les forcèrent à relâcher les bâtimens dont ils s'étaient emparés. Aucun des navires capturés n'appartenait pourtant à l'Angleterre. Il est impossible de ne pas voir dans cette conduite le plus noble désintéressement. »

— « J'y trouve une nouvelle preuve de ce que je vous disais tout-à-l'heure, que l'Angleterre ne souffrira jamais aucune insulte. Or, elle se trouvait insultée en voyant des voiles musulmanes venir faire des prises en vue de ses ports; jusques dans ses eaux. Mais quel châtiment infligea-t-elle à ces infâmes pirates qui, pour la première fois peut être, osaient

se montrer sur nos rivages du nord? Elle les renvoya en les prévenant qu'ils ne devaient pas venir croiser dans les mers d'Angleterre. N'était-ce pas leur dire : « Exercez vos brigandages un peu plus loin, nous y consentons; mais gardez-vous d'offenser notre orgueil en nous en rendant témoins. »

— « Je vois que vous voudriez que l'empire britannique s'érigeât en redresseur des torts, en chevalier errant; qu'il eût des flottes occupées à secourir le faible, à punir l'oppresseur; qu'il protégeât les demoiselles et pourfendît les géans. »

— « On ne peut l'exiger de lui. Cependant, ce rôle conviendrait peut-être à une puissance qui se dit LA REINE DES MERS, et qui en est bien véritablement la dominatrice. Un souverain doit veiller à la sûreté publique sur les grandes routes de son empire. »

— « Mais songez aussi qu'un souverain lève sur ses sujets des contributions, afin d'être en état de les protéger efficacement. Vous semblez vouloir, au contraire, que la Grande-Bretagne fasse à ses frais la police des mers. »

— « Ce serait alors qu'elle aurait le droit de se vanter de sa générosité; mais je ne le demande ni ne l'espère. Au surplus, les pirateries des puissances barbaresques et l'esclavage des chrétiens dans leurs états cesseront quand les gouvernemens de l'Europe le voudront sérieusement. Il suffirait de leur défendre de mettre en mer un seul bâtiment armé, et d'entretenir dans la Méditerranée une flotte composée de vaisseaux que chaque nation fournirait en proportion de sa force maritime, et qui serait chargée de s'emparer de tout navire armé en course qui sortirait des ports d'Afrique. Il faudrait même que cette flotte fût considérée comme neutre dans toutes les guerres qui s'éleveraient entre les puissances européennes. Il résulterait de cette mesure moins de maux pour l'humanité, que de ces bombardemens qui ne font qu'infliger aux malheureux peuples la peine due aux crimes de ceux qui les gouvernent. »

— « Ce projet pourra s'exécuter.... quand vous verrez se réaliser le projet de paix perpétuelle rêvé par l'abbé de Saint-Pierre.

CHAPITRE IV.

La tête de ma mère.

Un négociant de Marseille que j'avais connu à Paris m'avait prié de voir un avocat de Londres chargé pour lui d'une affaire litigieuse qui, depuis dix ans, était pendante devant la cour de la chancellerie, afin de savoir s'il pouvait espérer d'en voir un jour la fin. J'avais déjà pris quelques renseignemens à ce sujet, et j'avais appris avec effroi pour mon ami que les affaires ressortant à cette cour étaient presque toujours interminables, et qu'elle avait à prononcer en ce moment sur un procès entamé il y a plus d'un siècle. On pense bien que les qualités des parties ont dû changer plus d'une fois pendant cet intervalle. On m'avait encore assuré qu'un homme riche trouve à cette cour mille moyens d'éterniser un procès, et je savais que la partie adverse de mon ami était un million-

naire. Enfin, on m'avait donné des craintes sur l'issue de la contestation. On m'avait dit qu'en Écosse le succès n'en serait pas douteux, mais que la différence des lois suivies en Angleterre mettait les probabilités contre nous; car il est bon de savoir que, quoique ces deux royaumes n'en forment qu'un depuis long-temps, ils ne sont pourtant pas gouvernés par les mêmes lois. On m'avait même assuré que les meilleurs jurisconsultes anglais n'entendent rien à la jurisprudence écossaise, et l'on m'en donna pour preuve la déclaration formelle que plusieurs d'entre eux en avaient faite tout récemment en plein parlement. On aurait bien ri autrefois en France d'un avocat au parlement de Paris qui aurait affiché son ignorance de la coutume de Normandie : mais on ne rit pas en Angleterre aussi facilement qu'en France.

Quoi qu'il en soit, il fallait m'acquitter de ma commission, et comme l'avocat que je m'étais chargé de voir demeurait dans la Cité, près de Temple-bar, c'est-à-dire à une grande lieue de ma demeure, je lui écrivis pour lui demander un rendez-vous. N'en re-

cevant pas de réponse, ce qui est probablement conforme aux règles de politesse du barreau Anglais, un matin, après avoir déjeuné, je me mis en voyage pour me rendre chez lui.

En entrant dans son antichambre, où un clerc, perché sur une estrade, travaillait devant un bureau élevé à quatre pieds et demi de terre, la première chose qui frappa mes yeux fut un avis imprimé en français et en anglais, encadré dans une bordure dorée, sous verre, et suspendu en face de la porte, à l'endroit le plus apparent de la salle. Voici comment il étoit conçu :

AVIS.

« Pour avoir audience de M. l'avocat Tr....,
Il faut déposer une guinée entre les mains du clerc. »

Je mettais déjà la main à la poche pour remplir ce préliminaire indispensable, mais je réfléchis qu'avant d'effectuer ce dépôt, il serait assez prudent de m'informer si M. l'avocat Tr.... était chez lui, et s'il était visible, car, à Londres surtout, l'un n'est pas

toujours la conséquence de l'autre. On m'informa qu'il était en ce moment à l'audience du tribunal de police, présidé par le lord-maire, à *Mansion - house*, c'est-à-dire à l'hôtel de ville, et comme il paraissait incertain que l'avocat revînt directement chez lui, je me décidai à l'y aller joindre. Je ne le connaissais pas, je parvins pourtant à le trouver, grâce à une personne obligeante qui voulut bien me l'indiquer.

Il était dans un coin de la salle d'audience, causant avec assez de chaleur avec un homme qui venait de lui remettre quelques papiers.

« Voilà comme ils sont tous ! » disait l'avocat : « s'il y a quelques guinées à gagner pour rédiger un acte, on va chez un autre, et puis on vient vous demander votre avis. »

— « Mais monsieur, » dit le client, « le propriétaire avait fait préparer ce bail par son avocat, je ne pouvais l'en empêcher ; mais je ne veux pas le signer sans que vous l'ayez examiné. »

— « Qui est-ce qui paiera ce bail ? n'est-ce pas vous ? vous pouviez dire au propriétaire que votre avocat le rédigerait. »

— « Mais qu'importe après tout, monsieur, ce n'est pas un avis gratuit que je viens vous demander. »

— « Allons, j'examinerai cela. Mais je n'ai pas d'avis à donner sur une affaire dont je n'ai pas été chargé. »

— « Alors, monsieur, il est inutile de vous donner la peine de lire ces papiers, et je vais vous en débarrasser. »

— « Non, non, » reprit l'avocat en les mettant en poche : « venez me voir demain à onze heures, et nous en causerons. »

Il existe une véritable fraternité de sentiment, pensai-je en entendant ce dialogue, entre les suppôts de la chicane dans tous les pays.

J'abordai alors l'avocat, et lui ayant expliqué en deux mots le sujet de ma visite, j'en obtins un rendez-vous pour en conférer plus amplement chez lui.

J'allais sortir de la salle des séances, quand la curiosité m'y retint en y voyant entrer un grand gaillard, jeune, vigoureux, et que ses vêtemens annonçaient comme appartenant à la classe des ouvriers. A la manière dont

il s'essuyait les yeux sur la manche de son habit, mouchoir assez en usage en Angleterre, quand on ne veut pas se servir de ses doigts, on voyait qu'il avoit pleuré, et toute sa physionomie démontrait que c'était la colère qui avait fait couler ses larmes. Il s'avança vers le maire, ouvrit la bouche pour lui parler, mais les paroles n'en purent sortir. Un second effort ne réussit pas mieux.

« Que voulez-vous ? » lui dit ce magistrat : « parlez ! »

« Ce que je veux ? » balbutia-t-il en patois irlandais : « je veux..... je veux..... la tête de ma mère, zounds ! »

S'il avait osé proférer le terrible GODDAM, il se seroit attiré une verte semonce, mais *zounds* est un de ces petits juremens qui servent d'ornement au discours, et qu'on tolère dans la bouche des gens sans éducation. Je ne chercherai pourtant pas à le traduire par un équivalent. J'aime mieux le laisser dans sa langue naturelle, de peur d'appeler des roses un peu trop vives sur les joues de quelqu'une de mes lectrices.

« La tête de votre mère ! » répéta le magistrat.

— « Et sans doute. Les coquins ne la lui ont-ils pas coupée ? »

— « Coupée ? — Qui ? — Que voulez-vous dire ? »

— « Eh ! zounds ! à l'hôpital. — Les carabins. — Je vous dis qu'ils lui ont coupé le cou. »

— « Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? »

— « Venez y voir, zounds ! ils m'ont rendu le corps, je l'ai chez-moi, mais pour la tête, bonsoir ! ils me l'ont montrée. Elle est dans une bouteille de Gin (1). — Pauvre femme ! de son vivant, ça ne lui aurait pas fait peur, mais à présent..... Et qu'est-ce qu'ils veulent que je fasse d'un corps sans tête ? autant valait qu'ils gardassent tout. »

Le maire avait déjà donné ordre qu'on fît venir un des chirurgiens de l'hôpital. Il ne tarda pas à arriver, et expliqua que la mère du plaignant était morte par suite d'une ma-

(1) Genièvre.

ladie dans la tête, qui avait donné à cette partie de son corps un volume presque le double de celui ordinaire, et qu'il serait utile pour l'intérêt de l'art comme pour celui de l'humanité, d'en faire la dissection. Il ajouta qu'on avait offert une guinée à l'ouvrier.

» Je n'ai que faire de votre guinée ! » s'écria celui-ci. « J'ai déjà fait une collecte de soixante shillings pour la veillée. C'est la tête de ma mère qu'il me faut, zounds ! Est-ce que je puis faire une veillée pour une femme sans tête ? »

Il paraît qu'en Angleterre le respect qu'on a pour les morts l'emporte sur le désir qu'on devrait avoir d'être utile aux vivans. L'officier de santé insista vainement sur la nécessité d'une dissection anatomique dans les cas extraordinaires, afin de s'assurer des causes du mal, et de chercher les moyens curatifs à employer à l'avenir. Le maire fit la sourde oreille, traita l'affaire très-sérieusement, déclara que la tête de la défunte avoit été indûment séparée de son corps et illégalement retenue, et en ordonna la restitution.

L'ouvrier se retirait fort gaîment, mais

ce qu'il avoit dit d'une collecte pour une veillée avait piqué ma curiosité. Je m'approchai de lui, et lui présentant un demi-souverain, je lui demandai ce que c'était que la veillée dont il venait de parler.

« Zounds, monsieur! « me dit-il, » donnez-vous la peine de venir demain soir, N°. 3, Half-Moon-Alley, Moor-Field, vous le verrez, et vous nous ferez honneur et plaisir. »

C'était un voyage encore plus long que celui que je venais de faire, mais le désir de voir quelque chose de nouveau me fit prendre la résolution de ne pas manquer au rendez-vous.

CHAPITRE V.

Veillée irlandaise.

Lorsque Henri IV réunit le Béarn à la France, quand les armées victorieuses de Louis XIV y eurent ajouté la Flandre et la Franche-Comté, les citoyens de ces provinces furent sur-le-champ considérés comme Français, et les habitans de l'ancienne France ne conçurent contre les Béarnais, les Flamands et les Francs-Comtois, ni éloignement, ni mépris, ni préjugés d'aucune espèce.

L'Irlande, quoique soumise depuis bien long-temps aux mêmes monarques que l'Angleterre, n'a pas eu le même bonheur. La fière Albion regarde tout ce qui n'est pas anglais proprement dit, des mêmes yeux qu'on voyait à Rome tout ce qui n'avait pas le titre de citoyen romain, dans la Grèce tout ce qui n'était pas grec. Les Irlandais sont en quelque sorte les ilotes de la Grande-Bretagne. In-

trigans, coureurs de fortune, aventuriers, sont, dans la bouche des Anglais, presque autant de synonymes à leur nom; on leur reproche leur pauvreté, dont il ne sont pas cause, et qu'il faut peut-être attribuer à une mauvaise administration; leur malpropreté qui en est la suite; leur bassesse à mendier, qui en est une autre conséquence; on les accuse de fanatisme et de superstition, parce qu'ils n'ont pas abandonné la foi de leurs pères, le catholicisme : la vérité est pourtant que l'Irlandais a d'excellentes qualités : il est brave, sobre, spirituel, laborieux, et ressent un bienfait aussi vivement qu'une injure.

Un des grands malheurs de l'Irlande vient de ce que la plupart des riches propriétaires de ce pays l'abandonnent pour l'Angleterre; ils confient la régie de leurs domaines à des mains vénales et intéressées qui s'inquiètent peu de la misère des paysans, pourvu qu'ils puissent emplir les coffres de leurs maîtres, et ceux-ci, éloignés de leurs vassaux, ne s'attendrissent pas sur des maux qu'ils ne pourraient voir sans désirer de les faire cesser.

La population de l'Angleterre a toujours

augmenté depuis un siècle : celle de l'Irlande est demeurée stationnaire, et c'est l'émigration qui en est cause. Tous les ans, des essaims de malheureux sans ressources, quittent ses côtes, et se répandent les uns sur le continent, les autres dans l'Amérique, et les plus pauvres dans toute l'Angleterre où ils vont chercher de l'ouvrage. Si les travaux dont ceux-ci s'occupent pendant l'été peuvent fournir à leur subsistance pour l'hiver, ils retournent passer cette saison dans leur patrie d'où ils repartent de même le printemps suivant. Dans le cas contraire, ils mendient, meurent de misère, ou se livrent au vol. Les secours pour les pauvres sont abondans en Angleterre, mais chaque paroisse étant exclusivement chargée des siens, l'Irlandais n'y a aucun droit. S'il tombe dans une indigence absolue, s'il est attaqué d'une maladie qui l'empêche de travailler, ce qu'on fait pour lui se borne souvent à le mettre à bord d'un bâtiment, et à le jeter sur les côtes d'Irlande ; où il devient ce qu'il plaît à la providence d'ordonner de son sort.

Telles étaient les réflexions qui m'occupaient en me rendant à l'endroit qui m'avait

été assigné pour voir une veillée irlandaise. Je m'attendais à une scène de deuil et de larmes, et en arrivant à la maison qui m'avait été indiquée, je crus un moment m'être trompé d'adresse, j'entendais parler, crier, rire, chanter, en un mot c'était un vacarme qui annonçait une partie de débauche plutôt qu'une cérémonie funèbre. Je frappai pourtant à la porte, car j'avais vu en Angleterre tant de choses si extraordinaires dans nos mœurs, que je commençais, comme la mère de Zétulbé dans *le Calife*, à ne plus m'étonner de rien. Je demandai O'Bryan, c'était le nom de l'ouvrier, et l'on m'introduisit dans une salle au rez-de-chaussée, remplie d'une épaisse fumée de tabac, et où étaient rassemblées quinze à vingt personnes des deux sexes assises sur des bancs autour d'une mauvaise table. On y voyait du pain, du fromage, quelques gâteaux, du thé dont on semblait faire peu d'usage, des pots de bière dont on s'abreuvait largement, et du *gin* (genièvre), auquel on ne faisait pas la cour avec moins d'assiduité. La défunte, dont on avait recousu la tête au corps, était étendue sur un méchant grabat dans un coin de la cham-

bre, couverte d'un linceul de grosse toile de coton à peu près blanche; deux chandelles allumées étaient placées, l'une à ses pieds, l'autre à sa tête. Sa figure seule était découverte, et la maladie l'avait rendue tellement monstrueuse, qu'elle offrait un spectacle aussi hideux que dégoûtant.

O' Bryan me reconnut à l'instant, il se leva, me remercia de l'honneur que, selon lui, je voulais bien faire à sa mère, fit serrer les convives pour me procurer une place au haut de la table, et il fallut absolument que j'acceptasse un verre de *gin*, car je vis qu'un refus l'aurait mortifié. Chacun des assistans remplit son verre, ou sa tasse, car il n'y avait pas asssez de verres pour toute la compagnie, et l'on but *à l'heureux voyage de la défunte*, avec une acclamation générale et bruyante de *huzza!* trois fois répétée

Un des assistans, qui se trouvait en belle humeur, se mit alors à conter une anecdote tant soit peu scandaleuse de la vie de la défunte, qui fit beaucoup rire toute la société, excepté O' Bryan; il avait déjà la tête un peu échauffée, il prétendit qu'on insultait la mé-

moire de sa mère, et lança contre le narrateur trop jovial une pinte de bière qui le frappa à l'épaule en arrosant ses voisins. Celui-ci riposta par une pinte à demi-pleine de *gin* qui se trouvait près de lui, et O' Bryan l'ayant évitée en baissant la tête à propos, elle alla tomber sur la défunte en renversant la chandelle qui brûlait à ses pieds. Le feu prit au linge imbibé du liquide spiritueux, on se leva précipitamment de table, les femmes en poussant des hurlemens, les hommes en cherchant à étouffer l'incendie dès sa naissance, et je profitai du tumulte et de la confusion pour m'échapper.

Cette coutume de faire une veillée en l'honneur des morts était autrefois générale en Irlande, et s'observait dans toutes les classes. Elle durait quelquefois plusieurs jours, et coûtait aux Seigneurs des sommes assez considérables, parce que l'usage étoit d'y admettre tous les vassaux, qui ne manquaient jamais de s'y trouver, et qui mesuraient l'affection des survivans pour le défunt, sur les dépenses qu'on faisait pour donner de l'éclat à sa veillée. On dit que cette coutume n'y est

plus suivie que par le peuple qui, plus encore en ce pays que partout ailleurs, tient à ses anciennes habitudes. Le plus pauvre des Irlandais émigrés en Angleterre ne manque jamais de s'y conformer, s'il vient à perdre un parent pendant le séjour qu'il fait hors de sa patrie : s'il n'a pas le moyen de fournir aux frais de cette orgie, il y pourvoit en faisant une collecte chez ses parens, ses amis, ses connaissances, et l'on juge de son respect pour le défunt par le nombre de vivans qu'il réduit à un état de mort momentanée à force de liqueurs spiritueuses.

CHAPITRE VI.

Fêtes populaires.

Pourquoi un mouvement involontaire force-t-il ma mâchoire inférieure à s'éloigner momentanément de celle supérieure, en se rapprochant de ma poitrine ? Ce mal est, dit-on, contagieux ; et ne dois-je pas craindre qu'il ne se comunique à mes lecteurs ? c'est sans doute l'effet du titre que je viens d'écrire. Les plaisirs de l'Angleterre sont si piquans par leur nature, si attrayans par leur nouveauté, qu'il suffit d'y penser pour faire ce que l'académie française appelle *respirer en ouvrant la bouche extraordinairement et involontairement.*

Il est rare que les cris des marchands se fassent entendre dans les rues avant huit heures du matin. Un jour, dès avant six heures, j'en entendis un dont l'harmonie était toute nouvelle pour mon oreille, et qui

fut répété à chaque instant, toujours sur le même ton, jusqu'à l'instant où mon hôtesse m'apporta mon déjeuner, c'est-à-dire vers neuf heures du matin. Je lui demandai ce que signifiait le cri qui continuait encore.

« Monsieur, » me dit-elle, « ce sont des *hot-cross-buns.* »

— « Il est bien singulier que je n'aie pas encore remarqué ce cri dans lequel je trouve plus d'harmonie que dans bien des airs anglais. »

— « Cela n'est pas étonnant, monsieur; le vendredi saint est le seul jour de l'année où l'on crie des *hot cross-buns.* »

— « Et quelle est la marchandise qui porte ce nom ? »

— « Des pains chauds pour déjeuner. — monsieur en désire-t-il ? »

Quoique je n'eusse pas une grande vénération pour les talens des cuisiniers et des pâtissiers anglais, je voulus pourtant goûter une friandise qu'on ne peut se procurer qu'une fois par an, et je m'en fis apporter quelques-uns. C'étaient des petits pains chauds pétris avec du beurre, d'une pâte

matte et molasse, et presque seulement à moitié cuits. Je les trouvai détestables, n'en déplaise à messieurs de la Tamise. S'ils frémissent d'horreur en songeant au Kamtchadale qui boit avec délices l'huile rance de la baleine, ils doivent pardonner à un Français de n'avoir pas un goût bien prononcé pour tout ce qui flatte les palais britanniques.

Je m'informai ensuite d'où venait l'usage de manger des *hot cross-buns* le vendredi saint. J'appris que ce jour étant fêté en Angleterre, on s'y donne le seul plaisir permis les jours de fête, celui de la promenade. Beaucoup de monde va à Chelsea, joli village, contigu à Londres, situé sur les bords de la Tamise. Un boulanger, dont l'esprit de spéculation était plus inventif que celui de ses confrères, y imagina ce nouveau genre de friandise, et en vendit une grande quantité. L'année suivante, son débit fut encore plus considérable, et une foule de petits marchands vinrent en faire provision chez lui pour en revendre à Londres. Mais que de mauvais poëmes en prose le Télémaque n'a-

t-il pas produits ! Les boulangers de Londres voulurent imiter leur confrère de Chelsea, et la capitale fut inondée de détestables *hot-cross-buns*. Cependant les successeurs de l'inventeur ont conservé la réputation de sa maison, et tous les ans, le jour du vendredi saint, la route de Londres à Chelsea est couverte de gens qui vont s'y régaler à bon marché; car deux de ces petits pains ne coûtent qu'un sou d'Angleterre.

Il est encore une autre espèce de friandise qui ne s'y mange que dans un certain temps de l'année, sans que personne ait pu m'en dire la cause. Dans la quinzaine de Noël on trouve chez tous les pâtissiers des tourtes qu'on appelle *minced-pies*, c'est-à-dire pâtés hachés. La croûte en est moins compacte que ne le sont ordinairement les pâtisseries anglaises, et le dedans se compose de raisins secs, d'écorces de citrons confits, de viande hachée, de moelle de bœuf, d'épices de toute espèce, de sucre, et d'autres ingrédiens dont l'assemblage est très-bizarre, et dont la réunion n'est cependant pas désagréable au goût.

Les fêtes de Noël sont une époque immémoriale de gaîté dans toute l'Angleterre ; mais cette gaîté est toute intérieure ; rien ne s'en répand au dehors, et son théâtre est dans chaque famille. Le pauvre double alors sa dose de bière et de gin, l'artisan met à la broche le dindon ou l'oie grasse, et l'homme riche, qui à cette époque est encore dans sa terre, y invite ses parens, ses amis, ses connaissances, et y donne des bals et des fêtes. — Fêtes où il ne manque souvent que le plaisir et la gaîté.

Si l'on en croit les anciens auteurs, il n'en était pas ainsi autrefois ; depuis Noël jusqu'aux Rois, ce n'était qu'une suite de fêtes non interrompue ; toutes les maisons étaient décorées intérieurement et extérieurement de branches de laurier et d'autres arbres verds ; les vassaux étaient invités à partager les plaisirs du seigneur ; les chants joyeux et le son des instrumens se faisaient entendre de toutes parts ; partout on voyait des jeux et des divertissemens publics. Chacun se parait de fleurs et de ses plus beaux habits. « Mais alors, » dit un auteur anglais mo-

derne, «nous étions une nation bouquetière, et non une nation boutiquière.» Et il attribue la perte de la gaîté anglaise à deux causes principales : d'une part, la soif du gain qui tient lieu de tout autre plaisir ; de l'autre, la sombre dévotion et la superstition farouche des méthodistes et des autres sectes à principes outrés, qui se sont propagées en Angleterre, et qui regardent les amusemens les plus innocens comme des crimes impardonnables.

Le jour de l'an n'est pas une fête comme en France ; on ne rend pas de visites ; on ne fait pas de présens, on ne donne pas d'étrennes ; mais tout cela s'observe à peu près à Noël. C'est à cette époque que se font les donations rémunératoires ou amicales : on ne se rend pas de visites ; mais quand on se rencontre, on se souhaite réciproquement *de joyeuses fêtes de Noël et une heureuse année*, ou l'on s'offre encore plus simplement *les complimens de la saison.*

Le jour des Rois s'appelle en Angleterre le 12ᵉ jour, parce que c'est le 12ᵉ après Noël. L'usage de tirer les rois y existe comme en

France, mais on se sert pour cela de billets qui déterminent le grade de chaque convive. On y voit pourtant aussi des gâteaux des rois, ils sont de la même forme que nos gâteaux de Savoie, de pâte ferme, sucrés, excessivement épicés, garnis intérieurement de raisins secs et d'écorce de citrons confits, et revêtus d'une croûte de sucre blanc glacé, sur laquelle on met souvent divers ornemens en amidon coloré. On vante beaucoup l'illumination qui a lieu la veille au soir dans toutes les boutiques de pâtissiers. Elle consiste en quelques chandelles ou lampes additionnelles placées dans chaque boutique; mais, quand on n'est pas riche, il faut bien faire valoir le peu qu'on possède, et c'est un soin qu'on n'oublie jamais en Angleterre.

Le lundi et le mardi de Pâques on donne régulièrement aux deux grands théâtres, Drury-lane et Covent-garden, une tragédie intitulée George Barnevelt. C'est une pièce très-morale dont le héros, qui est ce que nous appellerions à Paris « un courtaud de boutique, » doué de bonnes dispositions, est perverti par la mauvaise compagnie qu'il

fréquente, et finit par être pendu au dénouement. La bonne compagnie ne va guère à ce spectacle, parce qu'il est toujours fréquenté par le peuple : on y envoie tous les jeunes gens de la classe mitoyenne pour leur faire sentir le danger des liaisons suspectes, et les désordres où elles peuvent entraîner.

Les foires sont encore un des plaisirs du peuple; mais tous les ans on tâche d'en réduire le nombre, sous prétexte qu'elles sont le rendez-vous des voleurs et des fripons, comme si le devoir de la police n'était pas de veiller sur eux et de les réprimer; j'ai donné ailleurs une description détaillée de celle de Greenwich, (1) et je ne pourrais que me répéter si j'en parlais encore; pour la même raison, je ne dirai rien ici de la fête des ramoneurs et des laitières (2) qui se célèbre le même jour, sans doute parce que

L'ivoire avec l'ébène
Font de jolis bijoux.

---

(1) Six mois à Londres, chap. XIV.

(2) *Ibid*, chap. XV.

CHAPITRE VII.

Le dîner des Druides.

J'ai toujours été lecteur intrépide. Il existe peu de livres que je n'aie lus ou du moins parcourus, et la première conclusion que j'aie tirée de mes nombreuses lectures, c'est qu'il existe peu de bons livres où l'on ne trouve quelque sottise, et peu de mauvais où l'on ne rencontre quelque chose de bon. C'est sans doute pour cette raison que les journalistes, qui dans tous les pays sont sans doute fort impartiaux, déchirent souvent à belles dents les meilleurs ouvrages, tandis qu'ils en élèvent aux nues d'autres qui sont au-dessous de la médiocrité. Cette manie de lecture m'a accompagné de Paris à Londres, elle est portée au point que je lis tous les jours deux journaux anglais, et quiconque en connaît le format doit admirer ma patience.

J'avais lu plusieurs fois dans ces journaux

l'annonce de ces dîners de corps, si fréquens à Londres qu'il se passe peu de jours sans qu'il y en ait quelqu'un. Les sociétés de bienfaisance célèbrent ainsi l'anniversaire de leur institution; les élèves de tel pensionnat, de telle université, conviennent de se réunir tel jour tous les ans; toutes les corporations, tous les clubs ont de semblables réunions, et le lieu du rendez-vous, qui est toujours quelque taverne fameuse, est indiqué dans tous les journaux long-temps d'avance, ainsi que les noms des ordonnateurs du festin, et le prix à payer pour y être admis. J'avais grand désir d'assister à un de ces repas. Il me semblait que j'y verrais l'esprit national se montrer plus à découvert que partout ailleurs; mais la difficulté était d'y parvenir. Étranger, sans beaucoup de connaissances, comment pouvoir m'insinuer dans quelqu'un de ces dîners de corporations, au risque d'être payé de ma curiosité par une bonne dose d'ennui; car les Anglais sont peu communicatifs pour les étrangers, et nous aurions mauvaise grâce à leur en faire un reproche, puisqu'ils ne le sont pas davantage entre eux.

Le hasard me servit à cet égard mieux que je n'aurais pu l'espérer. Je me trouvais un soir chez un juif portugais établi depuis longtemps à Londres, et qui s'y est même fait naturaliser, ce qui ne doit pas vous étonner, car il se trouve un grand nombre de juifs dans les îles britanniques. Je lui fis part du désir que j'éprouvais d'assister à une de ces réunions, et lui demandai s'il pourrait m'indiquer le moyen d'y satisfaire.

— « Rien n'est plus facile, » me dit-il ; « comment faites-vous pour aller au spectacle ? »

— « Je prends un billet à la porte. »

— « Comment faites-vous pour voir l'abbaye de Westminster ? »

— « Je paie un shilling à chaque porte qu'on m'y ouvre. »

— « Comment faites-vous pour voir Saint-Paul, la Tour de Londres, les bijoux de la couronne ? »

— « De même, je paie. »

— « Vous voyez donc bien qu'à Londres il ne s'agit que de payer. On dit qu'une clef d'or ouvre toutes les portes ; cela est vrai dans tous les pays, mais dans les autres il est

des serrures qui s'ouvrent sans cette clef, au-lieu que dans celui-ci toutes sont constamment fermées si on ne les touche du talisman magique. »

— « Il en résulte donc que je n'ai qu'à me présenter à l'une des tavernes dans lesquelles je saurai qu'un de ces dîners doit avoir lieu, et qu'en payant..... »

— « Vous serez reçu sans difficulté. Il faut pourtant vous faire inscrire la veille par décence, pour ne pas avoir l'air d'arriver à une table d'hôte; car en Angleterre on tient à l'apparence plus qu'au fond des choses. Mais, si vous le désirez, je puis vous éviter cette peine. C'est après-demain le dîner des Druides; j'en suis un. Voulez-vous y venir? je me chargerai de vous faire inscrire. «

— « Volontiers. Mais qu'est-ce que ces Druides? »

— « Ce sont..... ma foi! Moïse n'en parle point. Ce sont..... des Druides! »

— « Des gens qui se rassemblent pour boire, manger et se divertir? »

— « Précisément, quatre fois par an. Cela ne vaut-il pas mieux que ces réunions poli-

tiques où l'on est obligé de mettre d'avance par écrit tous les toasts qu'on y portera, et d'en communiquer la liste à chaque convive afin de voir s'ils leur conviennent? »

C'était pour moi une vérité incontestable; car je me souvenais que peu de temps auparavant Lord Castlereagh et M. Canning avaient refusé d'assister à un dîner du club des *Pittistes*, parce qu'on devait y porter un toast contre les demandes des catholiques d'Irlande qu'ils avaient appuyées dans le parlement avec autant de courage que d'éloquence, je convins donc d'aller le prendre le surlendemain à quatre heures, et je fus exact au rendez-vous.

Il attendait un de ses amis, un peintre anglais qui devait être de la partie, et il était contrarié de ce retard; « car, » me dit-il, « les premiers venus prennent les meilleurs places et nous courons le risque d'en avoir de fort mauvaises. » Il arriva enfin, nous partîmes, et lorsque nous fûmes au lieu du rendez-vous, à la taverne du Globe, dans Great Mary-la-Bonne street, je vis que mon bon israélite ne s'était pas trompé. Après avoir payé quinze

shillings chacun pour droit d'entrée, on nous introduisit dans une grande salle autour des murs de laquelle régnait une table étroite où étaient déjà assis environ deux cents convives, quoiqu'elle ne fût encore couverte que d'une nappe. Il restait cinq à six places vacantes dans le haut de la salle, mais on nous dit qu'elles étaient réservées pour les chanteurs. Douze ou quinze personnes qui, comme nous, étaient arrivées un peu tard, se promenaient au milieu de la salle. Enfin on nous invita à passer dans une chambre voisine beaucoup plus petite que la première, et où l'on avait arrangé de la même manière une table où pouvaient s'asseoir une quarantaine de personnes

Nous nous hatâmes de prendre place du côté du mur, afin d'avoir le dos appuyé ; car il n'y avait d'autres siéges que des bancs. Ceux qui s'étaient placés les premiers n'avaient pas eu l'attention de remplir le milieu de la table, il y restait plusieurs places vacantes, et comme on ne pouvait circuler tout autour, ceux qui arrivèrent les derniers marchèrent sans cérémonie sur la nappe, en y laissant l'empreinte

de leurs souliers, car il faisait beaucoup de boue; quelques uns eurent pourtant la précaution d'y placer leur mouchoir avant d'y mettre le pied. Si c'était un acte de propreté à l'égard des autres, ce n'en était pas un pour eux-mêmes. On plaça sur la table, de distance en distance, une salière, une phiole de vinaigre, et une petite bouteille contenant du poivre; car c'est ainsi qu'on le sert toujours en Angleterre. On y jeta un tas de couteaux et des fourchettes sur lesquelles chacun se jeta comme s'il eut craint d'en manquer. Du reste pas un verre, pas une assiette, pas une serviette.

Un garçon apporta une soupe et une pile d'assiettes. Celui qui en était le plus voisin s'en empara aussitôt; la distribution en fut faite autour de lui, avant qu'une seconde soupière fût placée à un autre bout de la table, et celle ci disparut de même avant l'arrivée de la troisième. Cette soupe était ce qu'on appelle *Mock - turtle*, c'est-à-dire des morceaux de tête de veau et de queue de bœuf nageant dans l'eau qui a servi à les cuire, et qui n'a d'autre goût que celui du poivre qu'on

n'y épargne pas, A l'instant la table fut couverte d'une profusion de viandes de toute espèce rôties et bouillies que chacun se mit à dépecer à la fois, et de légumes cuits à l'eau, l'unique assaisonnement qu'on leur donne ici. J'avais à peine fini mon assiette de *Mock-turtle*, qu'elle était déjà chargée d'une aile de volaille bouillie, d'un énorme morceau de bœuf rôti, et d'une tranche de jambon chaud; une pomme de terre, deux carottes et des feuilles d'épinards bouillies, mais non hachées, complétaient la pyramide : personne ne songeait à boire, car la plupart des Anglais n'ont soif que lorsqu'ils n'ont plus faim. Ce repas étant trop sec à mon goût, je demandai à mon juif s'il n'y aurait pas moyen de l'humecter, il dit à l'un des garçons d'apporter de la bière, et sur le champ on en plaça sur la table dans des mesures d'étain contenant deux pintes, mon autre voisin s'empara de celle qui se trouvait près de nous, y but un long trait et me la passa pour que je bûsse après lui. Je vis que chacun en faisait autant, et je me trouvai un moment embarrassé, car je ne voulais ni me conformer à cet usage

dégoûtant, ni heurter l'opinion générale en refusant ouvertement de le suivre; je dis que la bière m'incommodait, et je parvins à obtenir un verre d'eau.

Au bout d'un quart d'heure, on desservit, et l'on mit sur la table des tourtes de pommes auprès desquelles nos tartes de village sont un chef d'œuvre de pâtisserie, quelques salades qu'on mangea sans assaisonnement, et du fromage auquel bien des gens ajoutaient du sel et de la moutarde. Enfin, on plaça devant chaque convive un verre et une bouteille de vin de Porto rouge, ou de Cherry blanc, comme il le préferait. A peine cela était-il fait que cinq à six personnes se levèrent de table, emportant d'une main leur verre, et de l'autre leur bouteille; tout le monde les imita, et je fis comme les autres, je les suivis, et nous nous trouvâmes de nouveau dans la grande salle du festin, de bout entre les tables et heurtés par une foule de garçons qui desservaient. Quand les nappes furent retirées, on apporta des oranges et des noisettes que mes compagnons d'en bas pillaient souvent avant qu'elles arrivassent à leur destination.

Enfin, après avoir été pressés, poussés, coudoyés pendant une demi-heure, nous parvînmes à obtenir quelques bancs sur lesquels nous nous assîmes sur deux rangs au milieu de la salle, chacun ayant sa bouteille entre les jambes, et son verre à la main. Le président ayant obtenu le silence porta la santé du Roi, qui fut suivie de celle du Prince Régent, puis de toute la famille royale, et enfin du fondateur de la société des Druides dont le portrait décorait la salle. Celle ci fut célébrée d'une manière particulière : chacun se tint de bout, et levant son verre, cria par trois fois divisées par un court intervalle, *huzza ! huzza ! huzza !* avec un bruit à être entendu à une portée de canon. Après chaque santé, un des chanteurs invités au festin, régalait la compagnie d'un air, et après une pause de quelques minutes, on recommençait sur nouveaux frais. On me fit remarquer, parmi ces chanteurs, Incledon, le doyen des chanteurs anglais et surnommé le chanteur national. Il était sur le point de partir pour l'Amérique, n'ayant pu obtenir d'engagement dans aucun des grands spectacles de Londres. On

m'y fit voir aussi Sinclair, jeune homme qui a une fort belle voix, que je préfère à celle de Braham dont les Anglais voudraient faire le dieu de l'harmonie, et qui est pourtant encore bien loin de notre Martin.

On continua, dit-on, à boire et à chanter ainsi alternativement jusqu'à une heure du matin. Je mets *dit-on*, car après avoir fini ma bouteille à l'aide du peintre anglais, ami de mon israélite, qui avait déjà fini la sienne, et qui en demanda ensuite une autre qu'il dut payer en sus des quinze shillings, et dont il comptait bien me faire part à son tour, je m'échappai sans faire d'adieux à personne. J'appris le lendemain qu'il était resté l'un des derniers sur le champ d'honneur, et qu'un des garçons de la taverne avait été obligé de le reconduire chez lui dans un fiacre.

Voilà le tableau fidèle d'un dîner de corps anglais, et je puis assurer qu'il ne s'y trouve pas un seul trait qui soit changé.

CHAPITRE VIII.

Les apothicaires.

« Il faut que le métier d'apothicaire soit bien lucratif à Londres, » dis-je un jour à M. C.... en me promenant avec lui. « Je crois qu'on y prend plus de médecines qu'on n'y mange de pains; car j'y remarque deux apothicaires contre un boulanger. Je ne vois que ce que vous appelez *les maisons publiques*, en bon français les cabarets, qui puissent leur disputer l'avantage du nombre. »

« Et les uns comme les autres vendent de véritables drogues, » me dit M. C...., « mais le système de médecine active adopté en Angleterre est très-favorable à la pharmacie. Ici, l'on n'attend pas les indications de la nature; on ne se contente pas de l'aider, on veut précipiter la cause dès les premiers instans de la maladie, et l'on emploie pour cet

effet des médicamens dont les médecins français ne font usage qu'avec grande précaution. Il en est un qui jouit à présent de la plus grande faveur, c'est le calomel, espèce de préparation mercurielle qu'on ordonne dans presque toutes les maladies, et je ne désespère pas d'en voir incessamment faire usage pour guérir une jambe cassée.

« Mais ce n'est pas seulement la vente des drogues qui soutient le métier d'apothicaire. Ils sont presque tous accoucheurs, médecins et chirurgiens. Ce sont les seuls officiers de santé que connoissent le pauvre et l'homme à qui sa fortune médiocre ne permet pas de payer une demi-guinée, et souvent même une guinée, par visite. Ils sont aussi empiriques, et chacun d'eux à un remède particulier pour chaque maladie. Il y a peut être à Londres deux ou trois cents espèces de pastilles contre la toux. »

— « Il est certain qu'en voyant dans les montres de toutes les boutiques d'apothicaires, ce nombre infini de petites boîtes ouvertes, pleines de pastilles de différentes formes, j'ai été tenté de les prendre bien

souvent pour des boutiques de marchands de bonbons. »

— « Mais malgré la grande quantité d'apothicaires qu'on trouve à Londres, il est bien important de n'acheter de drogues que chez ceux qui jouissent d'une réputation bien établie. La plupart sont d'une ignorance crasse, et s'il leur manque une drogue qui doit entrer dans la composition du médicament qu'ils ont à vous fournir, ils ne se feront pas scrupule d'en substituer une autre qu'ils présumeront devoir produire les mêmes effets. On cite même de temps en temps des quiproquo qui ont des suites funestes, et il ne faut pas même de quiproquo pour cela; car dans aucun pays on ne trouve une si grande abondance de ces remèdes empiriques qui doivent guérir tous les maux, et qui ne servent souvent qu'à les agraver.

« Parmi ces compositions merveilleuses étoit le baume de Giléard inventé par un docteur, nommé Salomon, qui s'était fait une sorte de réputation dans Liverpool. Désirant faire jouir plus de monde du bienfait de sa découverte, ou, si vous le voulez,

travailler à trouver la pierre philosophale, en cherchant à convertir en or une vile matière, le docteur partit un beau jour pour Dublin avec une pacotille de son précieux baume. En arrivant, il se rendit chez le plus fameux apothicaire de la ville, et lui demanda, sans se faire connoître, s'il vendait le baume de Giléard du docteur Salomon. « Je ne connais pas ce remède, » répondit le pharmacien. « Je le connais bien moi, » reprit un habitant de Dublin qui se trouvait par hasard dans la boutique, et je lui ai trop d'obligation pour jamais l'oublier. » Le docteur enchanté du compliment était sur le point de renoncer à l'incognito, quand la même personne ajouta : « Un de mes oncles, malade depuis quelque temps, mais d'une manière peu sérieuse, avait le projet de me deshériter pour laisser tous ses biens à un étranger. Ayant entendu parler des merveilleux effets du baume du docteur Salomon, il en voulut prendre une bouteille. Cette bouteille me valut sa succession ; il mourut deux jours après sans avoir fait de testament. »

— « Les ministres d'Esculape ne sont pas

moins dangereux que ceux de Thémis. »

— « Dites qu'ils le sont davantage : avec les derniers vous ne risquez que votre fortune ; mais avec les autres il y va de la vie ; aussi un riche banquier demeurant dans le Strand, M. Coutts, a-t-il assuré il y a quelque temps 3000 livres sterling (72,000 fr.) de revenu à son médecin, à condition qu'il n'exercerait plus la médecine que pour lui ; car il peut se faire qu'un médecin qu'on envoie chercher soit en course, et qu'il n'arrive que lorsque la mort a fait ce que ses généraux en chef font tant de fois. »

— « Ce banquier n'a pas bien calculé. J'aurais assuré à mon médecin une pension qui aurait augmenté tous les ans, et qui aurait cessé le jour de ma mort. »

— « Je ne sais si vous auriez été bien sage. Vous vous seriez probablement trouvé comme Sancho dans l'île de Barataria, et votre Sangrado vous aurait peut-être donné un passeport pour l'autre monde à force de précautions pour vous retenir dans celui-ci. »

— « La meilleure qu'on puisse prendre pour y rester, c'est d'écouter le moins possible

nos Hypocrates modernes. Il y a 25 ans qu'on m'a ordonné ma dernière médecine. J'ai gardé l'ordonnance dans ma poche, et je m'en suis trouvé on ne peut mieux. »

— « Prenez garde. Si vous citez ce trait, vous vous ferez accuser de folie, et vous me rappelez une anecdote de l'année dernière. On demandait en justice l'interdiction d'une femme pour cause de démence. Plusieurs témoins avaient déjà été entendus. Vint un apothicaire qui, pour prouver que la dame n'était pas dans son bon sens, déclara qu'il l'avait vue jeter par la fenêtre une phiole contenant un médicament qu'il lui avait ordonné, préparé, et apporté. « Je ne vois pas, » dit le juge, qui pensait probablement comme vous, « que jeter une médecine par la fenêtre soit une preuve de folie. » — « Cela est possible, » dit l'avocat qui demandait l'interdiction ; « mais jeter le vase qui la contient en est bien certainement une. »

— « Et la femme fut-elle duement atteinte et convaincue de folie ? »

— « Je ne vous le dirai pas ; mais je ne crois

pas que ce fut sur la déposition de l'apothicaire. Au surplus peu de gens imiteront sa conduite en Angleterre, où l'on est fort partisan des médecines de précaution, et où l'on vous fabrique des pilules qui ne vous empêchent ni de vous promener, ni de déjeuner, ni de vaquer à toutes vos affaires. Mais je crois que personne n'a porté la manie des médecines aussi loin qu'un riche fermier d'Heckington, nommé Jessup, mort en 1816 à l'âge de soixante-cinq ans. Il étoit garçon, jouissant d'une bonne santé en dépit de l'art de la médecine, mais malade imaginaire, et se croyant attaqué depuis très-long-temps d'une effroyable complication de maux. Un apothicaire présenta à ses héritiers un mémoire qui ne remontait qu'à quelques mois avant sa mort, et dont le total formait une somme effrayante. Ceux-ci se refusèrent au paiement, regardant comme impossible qu'en si peu de temps le défunt eût fait une si prodigieuse consommation de médicamens. L'affaire alla en justice. L'apothicaire avait depuis vingt-un ans la pratique du défunt. Il était en quelque sorte son fournisseur de vivres. Il produisit

au tribunal copie de tous les mémoires précédens, qui formaient un volume respectable, et il obtint une condamnation contre les héritiers. On s'amusa ensuite à faire le relevé général de ces mémoires, et l'on reconnut que le bon fermier avait pris, pendant le cours de ces vingt-un ans, deux cent vingt-six mille neuf cent trente quatre pilules, ce qui donne pour taux moyen vingt-neuf par jour. Mais son appétit avait d'abord été plus modéré, et avait suivi jusqu'à sa mort une proportion toujours croissante, de manière que le taux moyen des cinq dernières années étoit de soixante-dix-huit par jour, et, en 1815, il en avait avalé cinquante-un mille cinq cent quatre-vingt-dix. Figuraient ensuite sur les mémoires plus de quarante mille bouteilles de toutes grandeurs, de juleps et de potions de toute espèce, sans parler des sirops, des électuaires, des apozêmes, etc., etc. »

— « Cet homme me rappelle l'anecdote d'un grenadier connu parmi ses camarades par un appétit qu'il était à peine possible de rassasier. Ayant été appelé un jour à en donner des preuves devant son souverain,

et ayant fait des prouesses presque incroyables, il s'attendait à une récompense : « Si j'avais dans mon royaume cinquante hommes comme toi, » dit le monarque, « je les ferais pendre tout-à-l'heure. Ils mettraient la famine dans mes états. »

CHAPITRE IX.

Zèle religieux.

Un des reproches que l'Angleterre ne cesse de faire au catholicisme, c'est la manie qu'elle lui attribue de vouloir faire des prosélytes, et c'est pourtant un fait que nulle part cette manie n'est portée à un si haut degré que dans les îles britanniques, où la religion forme souvent l'un des sujets les plus ordinaires de la conversation, et où chaque secte ne semble songer qu'aux moyens d'augmenter le nombre de ses néophytes. Le célèbre Pope était catholique; il était ami intime de Berkeley évêque de Cloyne. Celui-ci désirait vivement gagner au protestantisme un disciple aussi illustre, et il essaya plusieurs fois de le détromper de ce qu'il appelait ses erreurs et ses préjugés. — « Nous sommes amis depuis long-temps, » lui dit Pope, un jour que l'évêque voulait encore entamer une discussion théologique,

« je désire que rien ne puisse troubler notre amitié. Ne risquons donc pas de donner naissance à l'aigreur et à l'animosité qui résultent presque toujours des controverses théologiques. Car, après avoir bien discuté, vous resterez protestant, et je serai toujours catholique. »

Je dînais un jour avec un Anglais de mes amis chez un restaurateur français dans Leiceister-square, car quoique ces insulaires affichent un grand attachement pour le *roasted-beef* de la vieille Angleterre, ils n'ont aucune objection à faire contre une bonne fricassée de poulets à la française. J'aperçus dans la salle un grand homme sec, blême, ayant les yeux d'un bleu si pâle qu'on n'en distinguait pas la couleur, sans sourcils, portant un emplâtre noir sur un côté du front, et sur la tête une perruque que je ne puis appeler rousse, car les poils qui la composaient étaient absolument couleur de gomme-gutte. Les deux poches d'un habit de drap rapé bleu de ciel étaient si gonflées qu'elles ressemblaient à une besace attachée à sa ceinture; il portait sous le bras droit et à la

main gauche une grande quantité de petites brochures qu'il allait proposer de table en table, et je voyais avec surprise qu'il n'y avait personne qui n'en prît. Il s'approcha enfin de celle où nous étions, et m'entendant parler français, il déposa des brochures anglaises qu'il avait à la main et sous le bras, et tira un gros paquet d'une de ses poches. Rabaissant alors sur un nez camard une paire de conserves vertes, qui était relevée sur son front il jeta les yeux sur les brochures : « C'est de l'allemand, » dit-il à voix basse, et faisant rentrer ce paquet au magasin, il en tira un second, et me présenta une brochure française d'une feuille d'impression, intitulée : *Le domestique nègre, histoire authentique et intéressante, en trois parties.*

« Je vous remercie, monsieur, » lui dis-je, « je n'achete pas d'ouvrages que je ne connais point. »

« Je ne les vends pas, monsieur, » me répondit-il, en m'offrant encore des *Réflexions sérieuses sur l'éternité*, en 8 pages ; « je les distribue, et je vous prie de vouloir bien les accepter. »

Et feuilletant encore son paquet, il mit devant moi *la Doctrine de la Religion chrétienne*, et huit ou dix autres ouvrages de même espèce.

« Acceptez, acceptez, » me dit tout bas l'Anglais qui dînait avec moi ; « vous voyez que tout le monde en a fait autant, et vous le mortifierez en refusant. »

Je pris donc le paquet de brochures, et l'homme à perruque jaune m'ayant salué passa à une autre table.

« Pourriez-vous me dire ce que signifie cette distribution ? » demandai-je à mon compagnon.

— « Fort aisément. Tout en reprochant à l'église romaine son prosélytisme, nous sommes devenus de grands convertisseurs. Il s'est établi à Londres, il y a quelque temps, une société qui a pour but de disséminer les principes de morale religieuse, et qui a pris le nom de *Société des traités de piété*, parce que ses membres composent, et font imprimer et distribuer à leurs frais en divers langues de petites brochures qu'ils croient propres à disséminer l'esprit de la religion. Le

projet est louable, mais le but est manqué, parce que leurs petits traités sont si mal rédigés, comme vous pourrez vous en convaincre, qu'ils inspirent la pitié, et non la piété. Le nombre des membres de cette société est considérable; et ils font de grandes dépenses pour cette entreprise. Jugez-en par *le domestique nègre*, qui porte le n° 119 de la collection française. »

— « C'est, sans doute, la même société qui fait imprimer un si grand nombre de bibles? »

— « Non celle-ci est plus ancienne, et encore plus nombreuse, elle a des ramifications beaucoup plus étendues, et distribue ses bibles dans tout l'univers. »

— « Effectivement, je me souviens d'avoir lu dans le voyage fait sur la mer Jaune par le capitaine Maxwell, qu'ayant été bien accueilli par un chef de la Corée, il ne trouva pas de plus beau présent à lui faire qu'une bible anglaise, qui aura sans doute été d'une grande utilité à celui qui la recevait. Quand à moi qui révère certainement ce livre saint tout autant que les Anglais, je trouve que

l'Eglise romaine a bien raison d'en interdire la lecture en langue vulgaire, et je serais bien curieux de connaître les pensées de vos jeunes demoiselles de quatorze à seize ans, quand elles en lisent certains chapitres, où elles trouvent des choses dont vous détourneriez leurs yeux et leur esprit avec le plus grand soin, si elles se rencontraient dans d'autres livres. »

— « Ce sont des passages fort courts qu'elles ne comprennent pas, et sur lesquels leur imagination ne s'arrête point. »

— « Je pense au contraire que l'imagination ne s'arrête jamais plus que sur les objets qui ne lui paraissent qu'à demi expliqués, et il en existe d'ailleurs qui n'ont pas besoin de commentaire. »

— « Vous voudriez donc qu'elles ne connussent pas la source de leur religion, le seul livre inspiré, la première des histoires, celle où l'on trouve les principes éternels de la morale et de toutes les vertus ? »

— « Non, mais je voudrais que, de même que dans les pays catholiques, on ne leur en mît, entre les mains que des extraits bien faits qui continssent tout ce qui est nécessaire à

leur instruction, à leur édification, et d'où l'on ait retranché tout ce qui peut tendre à éveiller en elles des idées qui ne peuvent être présentées sans danger qu'à l'âge mûr, notamment ces allégories trop vives qui font oublier le sens mystique pour ne s'attacher qu'à l'expression littérale. Mais que résulte-t-il de cette lecture si assidue de la bible? c'est que chacun l'interprète à son gré, et comme l'amour-propre est une marchandise très-commune dans votre pays, chacun croit en avoir saisi le véritable sens, et de là viennent toutes les sectes dont le nombre se multiplie tellement chez vous. Peut-on penser sans rire qu'un porteur de sacs à charbon nommé Huntington se soit érigé en chef de secte, et ait opéré une nouvelle scission parmi les méthodistes? Peut-être est-ce encore dans cette lecture que vous puisez cet esprit judaïque qui donne à votre religion un caractère sombre, triste et repoussant que n'a pas la nôtre, et qui vous fait regarder la gaîté la plus innocente, l'amusement le plus honnête, comme une profanation du dimanche. Il faut que vous considériez les journaux comme une denrée

bien nécessaire, plus nécessaire que le pain, puisque vous souffrez qu'on les crie, qu'on les annonce à son de trompe ce jour-là, tandis que vous condamnez le boulanger à l'inaction. »

— « C'est un abus contre lequel on s'est déjà élevé plus d'une fois, mais qui finira par disparaître. »

— « Quand toute l'Angleterre sera méthodiste, ce qui pourra bien arriver un jour. mais quoique vous prétendiez que la sainteté du dimanche soit mieux observée chez vous qu'en France, vous ne citeriez pas dans ce dernier pays un prédicateur qui, venant de prêcher un sermon, fasse placer à la porte de l'église un homme armé de plumes, d'encre et de papier, pour proposer à tous ceux qui en sortent de souscrire pour l'impression du discours. C'est une spéculation d'un nouveau genre dont il était réservé à l'Eglise anglicane de donner l'exemple à l'univers en 1817.

CHAPITRE X.

New-Bond street.

Tous les jours, excepté le dimanche, cette rue, depuis deux heures jusqu'à cinq, est le rendez-vous du beau monde de Londres. Comment a-t-elle acquis cette vogue, c'est ce qui serait difficile à expliquer, car elle n'est certainement pas une des plus belles de cette capitale, quoiqu'elle soit à peu près aussi longue, aussi large et aussi droite que la rue Saint-Honoré à Paris. Elle conduit d'*Oxford street* à *Piccadilly* en traversant un espace d'environ les deux tiers d'un mille. Le rez-de-chaussée des maisons qui la bordent est occupé exclusivement par de belles boutiques, et c'est au premier étage que se trouvent les marchandes de modes et les couturières les plus renommées; car ces deux états qui n'en font qu'un à Londres n'ont pas d'étalage extérieur, et rien n'annonce un ma-

gasin de modes que le nom du marchand gravé sur une plaque de cuivre. C'est le seul état à Londres qui compte assez sur les attraits qu'il possède pour se dispenser de chercher à séduire les yeux par les apprêts du charlatanisme. Cependant on aperçoit souvent, à travers les croisées, une robe ou un chapeau qui semblent dire au passant : « montez, c'est ici. »

Plusieurs de ces boutiques servent de rendez vous pour en préparer d'autres. Celles des pâtissiers et des marchands de fruits sont surtout commodes pour cet objet, parce que les dames, qui pour rien au monde ne voudraient entrer dans un café, ne se font pas scrupule de s'attabler chez ces marchands. L'usage le permet, et l'usage est le maître du monde.

Deux files d'équipages garnissent fréquemment cette rue d'un bout à l'autre. Les uns s'arrêtent à quelques boutiques, les autres ne font que se promener lentement, pour que ceux qui s'y trouvent puissent voir et surtout être vus. Le cocher portant une perruque ronde dont les boucles poudrées sont serrées

contre sa tête, et couvert d'un énorme chapeau, de l'un des coins duquel pend une houpe en soie ou en or, et un laquais à figure insolente portant une grande canne, annoncent les grands personnages, ou du moins ceux qui, dans le langage du monde, passent pour tels, parce que le hasard leur a donné un nom et de la fortune; l'humble fiacre qui les suit, le brillant cabriolet qui veut les devancer, les cavaliers qui parcourent le milieu de la rue, et qui cherchent à découvrir dans les équipages quelques figures de leur connaissance, tel est le tableau qu'on a sous les yeux. Les trottoirs présentent une autre scène; on y trouve toutes les conditions. La femme qui a un domestique ne manque pas de le faire marcher à trois pas derrière elle, et se retourne de temps en temps pour lui parler, afin que les passans n'ignorent pas qu'elle est sa maîtresse. Elle porte invariablement déployée une ombrelle en soie verte, rouge ou jaune, souvent bordée de gaze ou de dentelles. C'est un parasol ou un parapluie suivant les occasions, et quand il ne fait ni pluie ni soleil, ce petit meuble

tient la place de l'éventail, il sert de contenance, et l'on n'est plus embarrassé que d'un bras et d'une main. Il cache celle qui le porte à celui qu'elle ne veut pas voir; et il sert à ne montrer à celui dont elle veut être remarquée qu'une portion suffisante de charmes pour lui inspirer le désir d'en voir davantage. Des beautés faciles s'y promènent solitairement ou deux à deux, et cherchent à découvrir le provincial ou l'étranger dont elles pourront faire leur dupe. Le bruit de deux patins en fer vous annonce la femme qui veut marcher à pieds secs dans la boue dont ces trottoirs sont couverts les trois quarts de l'année. C'est là qu'en examinant les hommes, vous reconnaîtrez quelques unes de ces figures qu'on trouve dans les caricatures publiées par De Bucourt sur les galeries du Palais Royal, et qu'il semble avoir copiées dans *New-Bond street;* ce grand homme sec se redressant de manière que son dos forme une ligne courbe, arquée en arrière; cette grosse figure joufflue où le nez se trouve comme enterré entre deux énormes joues; ce fat qui veut se faire remarquer en

outrant toutes les modes; et cet oisif qui croit se donner un air affairé en coudoyant tous ceux qu'il rencontre pour passer plus vite.

Parcourez cette rue deux fois, trois fois de suite, vous y reconnaîtrez presque toutes les figures, presque tous les équipages que vous y aurez vus pendant le premier tour que vous y aurez fait, et si vous avez le bonheur de vous y trouver avec quelqu'un qui connaisse un peu la société de Londres, il pourra toujours égayer votre promenade, soit en vous racontant quelques anecdotes qui abrégeront le cours du temps qui paraît quelquefois si long tout en passant si vite.

C'est là que M. C.... me fit voir un jour M. Philipps, le plus fameux avocat de Dublin, mais dont l'éloquence a un caractère tout particulier, et qui paraît mal adapté à la gravité de sa profession. Son style est toujours fleuri, toujours recherché, prodigue d'érudition et de figures; ses plaidoyers offrent plus d'images que la poésie la plus brillante. Ses discours sont pourtant entraînans. Un jour qu'il plaidait pour une jeune fille contre un homme riche accusé de l'avoir

séduite, il mit tant de force et d'énergie dans son plaidoyer, qu'il arracha des applaudissemens non seulement à l'auditoire, mais aux juges et aux jurés. N'aurait-on pas pu dire avec raison qu'il était lui-même en ce cas coupable de séduction.

C'est encore là qu'il me fit remarquer l'aimable lady Mac G.... aussi connue par sa vertu que par son esprit. Cette Ecossaise avait donné successivement sept filles à son mari qui désirait ardemment avoir un héritier de son nom. Il eut l'injustice de la rendre responsable de cette bizarrerie de la nature, et il lui annonça très-sérieusement son intention de divorcer. « J'y consens, » lui dit-elle, « et je n'y mettrai aucun obstacle pourvu que vous me rendiez tout ce que je vous ai apporté en mariage. » — « Cela est de toute justice, » répondit le mari, « et c'est bien mon intention. » Le lendemain il remit à sa femme un état détaillé de tout ce qui lui appartenait, pour qu'elle l'examinât et vît si rien n'y avait été oublié. — « Il y manque encore quelque chose ; » lui dit-elle. — « Et quoi donc? » demanda le mari d'un air surpris.

— « Ma jeunesse et le peu de charmes que j'avais quand je vous ai épousé, » répondit-elle. Lord Mac G.... déchira le papier, embrassa sa femme, et le hasard voulut que l'année suivante l'héritier tant désiré vînt sceller la paix entre les deux époux.

Le fiacre qui suivait son équipage était conduit par un homme dont M. C.... me raconta une aventure assez singulière. Un particulier qu'il avait conduit à Drury-Lane, ayant à lui payer trois shillings pour sa course, lui avait donné deux guinées en croyant lui donner deux pièces d'un shilling et demi. Il s'aperçut de sa méprise le lendemain matin, et comme il avait remarqué le numéro du fiacre, il se rendit au tribunal de police de son arrondissement. On fit venir le cocher qui fouilla dans ses poches, n'y trouva pas de guinées, et dit qu'après le spectacle il avait reconduit de Drury-Lane dans un café un homme à qui il avait changé un billet d'une livre sterling, et qu'il était possible qu'il lui eût donné les deux guinées comme il les avait reçues. On était bien tenté de regarder cette histoire comme

l'invention d'un fripon qui voulait s'approprier le bien d'autrui, et il allait sans doute être condamné lorsqu'arrive un troisième individu qui tirant deux guinées de sa poche, dit au juge qu'un fiacre les lui avait données la veille par erreur en sortant de Drury-Lane, et qu'il vient les déposer afin qu'on tâche de le découvrir pour lui en faire la restitution. Il est malheureux que l'innocence ne puisse pas compter sur de semblables hasards, qui épargneraient bien des bévues à messieurs les juges de tous les pays.

CHAPITRE XI.

Le Baptême.

« Voulez-vous venir voir un baptême ? » me dit un jour monsieur C..... »

— « Un baptême ? y a-t-il donc quelque différence remarquable entre le baptême anglican et celui de l'Église catholique ? »

— « Oh ! ce n'est pas un baptême ordinaire que je veux vous faire voir. »

— « Et qu'aura-t-il donc de particulier ? »

— « C'est une jeune personne de cinquante-cinq ans qu'on va baptiser. »

— « Quelque juive convertie ? »

— « Vous n'y êtes point. »

— « Allons, je vous suis. »

Il me conduisit dans Seymour street, près de Manchester square, et me fit entrer dans une maison qui à l'extérieur était semblable aux autres, mais il s'y trouvait une chapelle où étaient réunies un nombre assez considé-

rable de personnes des deux sexes. A mon grand étonnement, j'y vis un bassin creusé en terre, d'environ sept à huit pieds de diamètre en tous sens, et rempli d'eau. Un homme qui était le ministre officiant se trouvait placé au milieu ayant de l'eau jusqu'au-dessus des genoux, et une femme vêtue en blanc, la tête couverte d'un voile de même couleur, et ayant un jupon en forme d'épervier, c'est-à-dire bordé de plomb tout autour pour empêcher qu'il ne flottât sur l'eau contre toutes les règles de la décence, y descendait comme nous entrions. Le ministre la poussa legèrement; et elle se laissa tomber à la renverse dans le bain froid, elle se releva aussitôt, remonta hors du bassin, et sortit de la chapelle par une porte latérale, en laissant derrière elle des traces liquides de son passage. J'appris ensuite qu'elle allait dans une chambre bien échauffée où des femmes lui avaient apprêté des vêtemens chauds dont elle devait avoir grand besoin, car la matinée était une des plus froides qu'on puisse voir en avril, et l'eau, conservée dans une chapelle, dans une espèce de citerne, devait être encore plus froide que l'atmo-

sphère. Le ministre ne tarda pas à sortir aussi du bain, et passa par une autre porte pour se rendre de même sans doute dans un vestiaire bien chaud. La congrégration se retira alors et nous en fîmes autant.

» Il était temps d'arriver, » dis-je à monsieur C.....; « trois minutes plus tard, nous arrivions au spectacle après la toile baissée. »

— « Voilà comme se fait le baptême des anabaptistes, ils ne le regardent comme valable qu'autant qu'il est administré par immersion, et reçu par une personne arrivée à l'âge de discrétion. »

— « Je croyais que leurs baptêmes s'administraient toujours dans l'eau courante. »

— « Ils ont lieu dans la rivière, dans la mer, quand on s'en trouve à proximité; mais dans les grandes villes on a jugé plus commode d'établir une piscine dans la chapelle. »

— « Et cette secte est-elle très-répandue en Angleterre ? »

— « Elle ne compte pas à beaucoup près autant de prosélytes que le méthodisme; mais elle ne laisse pas d'être nombreuse, et, comme toutes les sectes qui se sont séparées de l'église

catholique, elle s'est divisée en plusieurs qui diffèrent d'opinions quant aux dogmes, quoiqu'elles soient d'accord sur la manière d'administrer le baptême. Les deux maîtresses branches sont les arminiens et les calvinistes; ceux que vous venez de voir sont de la seconde et c'est la plus austère, ils s'interdisent les plaisirs les plus innocens, lisent la bible du matin au soir, même quand ils la savent par cœur, et vont à leur chapelle trois fois le dimanche, et une fois presque tous les autres jours de la semaine; du reste ils n'ont ni liturgie, ni prière : le ministre prononce un discours, assez souvent en impromptu, après quoi l'on chante des psaumes en langue vulgaire, et l'on recommence de même à l'assemblée suivante. Leurs ministres reçoivent une sorte d'ordination, et ils ont des établissemens pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent au sacerdoce. Le plus célèbre est à Bristol. Cette secte jouit à présent de la tranquillité que les lois anglaises assurent à toutes les religions, mais elle a été autrefois cruellement persécutée, et Henri VIII, en 1538, se donna le plaisir de

faire brûler quelques anabaptistes dans le marché de Smithfield à Londres. »

— « Excellent moyen pour en multiplier le nombre. Les cendres des martyrs sont un engrais qui fait fructifier leur doctrine. »

— « Et c'est ce qui démontre que la persécution est aussi absurde en politique qu'abominable en morale. Au surplus, si vous êtes content de votre matinée, et que vous vouliez visiter les congrégations des autres sectes, je vous y conduirai, et vous aurez de l'ouvrage pour long-temps. Voulez-vous venir voir demain les frères moraves. »

— « Je vous remercie beaucoup. Je n'ai pas envie de faire un cours d'hérésies, et je vous promets que la chapelle des anabaptistes sera la dernière que je visiterai à Londres. D'ailleurs, un architecte anglais m'a promis de me faire voir les beautés d'architecturede la capitale, et je compte aller le sommer demain de tenir sa parole. »

CHAPITRE XII.

La fête d'Amour.

On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais ni former de projets pour le lendemain, ni répondre qu'on fera telle ou telle chose. Combien d'avocats, qui se sont promis de ne plus plaider de mauvaises causes, ont changé d'avis par la force de raisonnemens irrésistibles *à la Basile!* Combien d'amans trompés ont juré de fuir l'amour, et se sont laissés prendre aux premières agaceries d'une coquette! Enfin, combien de fois les projets formés la veille ont-ils été dérangés à l'instant de les exécuter! On compte faire une partie de campagne; on est arrêté par un déluge de pluie. On se propose de se livrer à l'étude dans son cabinet; et des importuns viennent vous en distraire. Un Anglais espère manger de bon *roasted-beef* (rosbif), d'excellent pudding, boire un pot de la meil-

leure bière ; et son bœuf est trop cuit, son pudding ne l'est pas assez, sa bière est aigre.

Il en fut de même de moi le lendemain du jour de ma visite chez les anabaptistes; je ne fis rien de ce que je m'étais proposé, et je fis précisément ce que j'avais résolu de ne plus faire.

En descendant pour me rendre chez l'architecte dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, j'entrai chez mon hôtesse à qui j'avais coutume de remettre en sortant la *clef* de mon appartement. Je la trouvai tout endimanchée ainsi que sa fille. — « Vous voilà habillées de bonne heure, mesdames? » leur dis-je. Il n'était que dix heures du matin.

— « Oui, monsieur, » me répondit la mère, « nous allons nous rendre A LA FÊTE D'AMOUR. »

— « A la fête d'amour! heureux qui pourrait vous y accompagner ainsi que l'aimable miss. »

— « Pour peu que cela vous fasse plaisir, monsieur, nous pouvons vous y conduire. Mon mari est malade, vous prendrez son

billet, et comme l'assemblée sera très-nombreuse, personne ne s'apercevra que vous êtes un profane.»

Une fête d'amour, une réunion où il paraissait que des initiés seuls étaient admis, tout cela piquait ma curiosité. J'oubliai mes autres projets, et je suivis ces dames dans *Conway street*, *Fitzroy square*. Nous entrâmes dans une grande maison où, après qu'on eut examiné nos billets, on nous introduisit dans une salle dont la porte ne fut pas plus tôt ouverte que ma figure s'alongea, en voyant que je me trouvais dans une chapelle. Je fis pourtant bonne contenance; j'étais trop avancé pour reculer, et je me plaçai dans un banc avec ces dames.

Le sermon était déjà commencé; dès qu'il fut terminé, une voix aigre et glapissante, que je reconnus pour celle d'une femme, cria : « priez pour une pauvre âme en détresse ! » et l'on se mit à chanter un psaume pour obtenir sa délivrance des liens du péché. Le silence s'étant rétabli, un homme se leva du milieu de la foule; il se sentait tout à coup appelé à instruire ses frères, et il commença

une nouvelle exhortation qu'il fallut encore entendre, et qui dura près d'une demi-heure, alors on distribua à chacun des assistans un petit morceau de pain qui était bien loin de valoir nos plus mauvais pains bénis de village, et un verre d'eau, dont chacun prenait une gorgée avant de le passer à son voisin, et qu'on remplissait quand il était vide. On se mit ensuite à chanter des hymnes, et ce ne fut qu'après une séance de trois heures que la congrégation se sépara.

Voila en quoi consiste ce que les méthodistes appellent la fête d'amour, imitation, ou plutôt parodie des agapes des premiers chrétiens. Autrefois on distribuait de plus gros morceaux de pain, parce que chacun le rompait avec son voisin en signe de fraternité. Mais il en résulta bientôt qu'on voulait donner cette preuve d'amour fraternel à une sœur dont on n'était pas voisin; on quittait sa place pour aller la trouver, on causait du trouble et du scandale, et pour le prévenir on supprima l'usage de la rupture du pain.

Le méthodisme est la secte qui compte le

679059 A

plus de partisans en Angleterre ; elle est divisée en un grand nombre de sections qui, tout en professant les mêmes dogmes et les mêmes principes, varient sur quelque point peu important, mais suffisant pour opérer une scission parmi des enthousiastes; or dans aucune secte l'enthousiasme n'a jamais été porté au même point que parmi les méthodistes, souvent un ouvrier qui ne sait ni lire ni écrire se croira tout à coup appelé à instruire ses frères, il se levera au milieu de la congrégation, prononcera ce qu'on appelle un discours d'inspiration sur des matières abstraites qu'il ne comprend point, et on l'écoute avec complaisance, avec édification, parce qu'on est convaincu qu'il se sent inspiré. C'est dans le sein de cette secte qu'ont pris naissance les sociétés dont j'ai déjà parlé pour la distribution des bibles et des petits traités religieux.

La confession est admise chez les méthodistes, mais c'est une confession en quelque sorte publique et qui n'est pas suivie d'absolution. Chaque congrégation se divise en assemblées particulières de dix à douze personnes, sous la direction d'un chef qui quel-

quefois est une femme, et qui doivent se réunir une fois par semaine; là, chacun rend compte tour à tour des tentations auxquelles il a résisté, de celles auxquelles il a succombé, et reçoit du chef les avis nécesssaires au salut de son âme. Ces avis ne consistent pas en préceptes moraux; les bonnes œuvres ne sont rien pour les méthodistes, il ne leur faut que ce qu'ils appellent la foi justifiante : vous êtes averti par une voix intérieure quand vous avez obtenu cette foi qui ne peut venir que d'en haut, sans elle vous ne pouvez faire de bonnes œuvres; mais avec elle vous devenez impeccable. Une femme méthodiste, qui était sans doute parvenue au plus haut point de cette foi, se confessait ou plutôt se vantait de n'avoir commis qu'un péché depuis vingt-deux ans, c'était d'avoir cédé à la tentation de boire un verre de vin, péché commun et peut-être pardonnable en Angleterre.

Indépendamment des ministres à poste fixe, ils ont des prédicateurs ambulans, des espèces de missionnaires qui parcourent un arrondissement qui leur est confié, pour y prêcher et y faire des prosélytes; ce sont ordinairement

les plus instruits, quoiqu'en général les méthodistes ne brillent point par l'instruction. Ils n'estiment qu'un seul livre, la bible, et leur fondateur Jean Wesley traitait Virgile d'empoisonneur. Quelques uns de ces prédicateurs de village fournissent des traits comparables à ceux qu'on cite du petit père André : l'un d'eux introduisit un jour dans son sermon une comparaison du christianisme avec un pot-au-feu : le pot était l'église ; la viande, la parole de Dieu ; le bouillon, la grâce d'en haut ; enfin les trois pieds de la marmite étaient le symbole de la sainte trinité.

Une superstition qu'on reprochait encore il n'y a pas long-temps aux méthodistes, et qui ressemblait à ce qu'on appelait jadis *sortes virgilianæ*, consistait à vouloir connaître la volonté divine par le moyen de la bible. On en tirait un verset au hasard, il fallait parvenir à y trouver quelque précepte quelque, instruction qui pût vous guider dans un affaire embarrassante. Une jeune méthodiste, consultant un jour la bible de cette manière avec un prédicateur, tomba sur un verset qui di-

sait : « Ton habitation deviendra la mienne. »
Elle crut y voir la volonté divine clairement exprimée, et épousa le prédicateur la semaine suivante.

CHAPITRE XIII.

Architecture.

« Vous avez raison, » me dit l'architecte ; « je conviens que Londres ne peut citer en monumens d'une grandeur imposante que l'abbaye de Westminster et la cathédrale de Saint-Paul; mais convenez au moins que notre architecture offre un caractère de noble simplicité que vous chercheriez en vain dans tout autre pays. »

— « Dites un caractère d'uniformité monotone, » lui répondis-je, « et nous serons d'accord. Parlons d'abord de l'intérieur de vos maisons : toutes offrent les mêmes traits, à la seule différence que j'en vois de deux et de trois étages, et que le nombre des croisées sur la rue, qui n'est ordinairement que de deux ou trois, s'élève quelquefois à quatre, et même, quoique très-rarement, jusqu'à six. Du reste aucune décoration, point de colonnes,

point de sculptures; des briques, des briques, et toujours des briques empilées les unes sur les autres, voilà tout ce que les yeux rencontrent dans vos rues; quelques mauvais balcons où personne ne paraît, parce qu'on trouve indécent qu'une femme se montre à la fenêtre, et sur lesquels elle n'oserait avec raison se placer parce que le fond n'en consiste souvent qu'en barres de fer à jour; de temps en temps un treillage peint en vert semblable aux cabinets de verdure de nos jardins, et entourant les croisées, voilà tous vos ornemens extérieurs d'architecture. Quand je passe devant vos rangées de maisons toutes semblables, et que je jette les yeux sur les petites portes qui en forment invariablement l'entrée, jamais je ne puis m'empêcher de penser à ces souricières garnies de petits trous symétriquement ouverts à côté les uns des autres, et qui ne sont que de la grandeur nécessaire pour admettre la tête de la souris qu'on y veut prendre.

Entrons ensuite dans vos maisons: rien n'est plus incommode que leur distribution, un étroit corridor conduit à un escalier en-

core plus étroit sur lequel, si deux personnes se rencontrent, il faut que l'une des deux s'arrête sur un palier pour livrer passage à l'autre. Dans la cave se trouve la cuisine, au rez-de-chaussée la salle à manger, au premier étage le salon, et au second la chambre à coucher, de manière qu'on paie l'agrément d'avoir une maison à soi par la nécessité de passer la journée à monter et à descendre, exercice qui peut cependant être salutaire en tenant lieu de promenade. Chacun de ces étages est exactement calqué sur l'autre; une grande pièce donnant sur la rue; quelquefois deux donnant sur le derrière, et conduisant de l'une dans l'autre; pas un cabinet de toilette, pas un escalier de dégagement, pas une armoire; au point qu'un de mes amis voulant louer une maison, on lui faisait valoir comme une chose très-précieuse une petite armoire en bois de chêne, sans serrure, placée tout au haut de l'escalier, et dont on n'aurait pas voulu en France pour y jeter son linge sale. L'œil est choqué par le défaut d'uniformité et de goût qui règne dans chaque pièce. Ici

une petite porte donne entrée dans un salon, et une grande porte à deux battans communique à la salle voisine, afin de pouvoir réunir en quelque sorte les deux pièces quand on a grande assemblée; là, la cheminée n'est pas au milieu de la chambre; d'un côté, le mur est de niveau avec elle, tandis que de l'autre il offre un renfoncement profond. Point d'alcoves, point de garderobes dans les chambres à coucher; des fenêtres à travers lesquelles le vent pourrait éteindre une lumière, et des planchers si mal joints, que l'air qui passe à travers les fentes soulève quelquefois le tapis qui les couvre. En un mot, tandis que vous vantez les aises, les *comforts*, dont ont jouit en Angleterre, vous n'y connaissez aucun des agrémens qu'on trouve dans toutes les maisons en France.

— « Je ne puis nier la vérité du tableau que vous venez de tracer; mais d'abord il n'est pas applicable pour les distributions intérieures aux grandes habitations de nos lords et de nos riches. »

— « Elles sont faites sur une plus grande échelle, mais elles ne sont guère mieux en-

tendues; et on les trouve garnies d'un mobilier riche sans élégance, massif sans solidité, plus magnifique que commode, et où le goût est sacrifié à l'effet. Mais ensuite qu'avez-vous à dire relativement aux formes extérieures? »

— « Que si vous avez vu les nouvelles maisons qui ont été récemment construites sous la direction de M. Nash, dans la belle rue qu'on ouvre en face de Carlton-house, et qui doit se prolonger jusqu'à New-road dans une étendue d'environ deux milles, vous devez convenir qu'elles ont été conçues sur un modèle tout différent. »

— « Je l'avouerai avec plaisir; M. Nash ne s'est pas asservi à la monotone régularité de ses confrères, et l'on voit dans cet endroit quelques bâtimens d'assez bon goût s'élever dans Londres, comme les oasis qu'on rencontre dans les déserts d'Afrique. Ils les a revêtus ensuite d'une couche d'une espèce de ciment qui en cache les briques, et qui produit un effet agréable à l'œil, mais qui sera bientôt ternie par une seconde couche de noir de fumée, comme l'expérience l'a

déjà prouvé pour les bâtimens construits depuis quelques années de la même manière. Il est fâcheux aussi que cette rue qui commence à Portland place, qui est si belle en cet endroit, et qui devait être la plus magnifique de Londres, n'ait pas été continuée sur le même alignement, et ne suive pas une ligne parfaitement droite. Le premier défaut se fait déjà remarquer à l'autre bout, à trois cents pas de Carlton-house; et quand au second, il serait injuste d'accuser l'architecte, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il ait reçu ordre de ménager le jardin et la maison de tel et tel seigneur, assez puissant pour faire préférer son agrément particulier à l'embellissement d'une capitale. »

— « Nous avons aussi d'anciens édifices qui ne sont pas indignes d'admiration. Vous avez vous-même rendu justice au muséum britannique (1), et ne conviendriez-vous pas que *Mansion-house* que nous venons de voir.... »

— « Sans contredit, votre hôtel de ville

(1) Six semaines à Londres, chap. XIV.

dée de bâtimens réguliers. — Mais pourriez vous me dire ce que c'est que cette espèce de tache ronde que j'aperçois au mur du fond, dans un renfoncement entre deux pierres? »

— « C'est une montre. »

-- « Une montre ! »

— « L'anecdote n'est pas plaisante, mais elle est singulière. Un homme, travaillant à des réparations à ce mur, eut le malheur de tomber et se tua sur la place. Dans sa chute, sa montre s'accrocha en cet endroit, et y resta comme enchassée, et comme elle était de très peu de valeur intrinsèque, on crut devoir l'y laisser en mémoire de cet événement remarquable. »

Au total, l'architecture est de tous les arts celui dans lequel on a fait jusqu'ici le moins de progrès en Angleterre ; il serait pourtant injuste de ne pas convenir qu'elle a fait quelques pas importans depuis un petit nombre d'années.

CHAPITRE XIV.

Pavé en fer. — Ponts.

C'est une justice de reconnaître que si vous entrez à Londres dans une boutique pour y demander quelque renseignement, vous y êtes presque toujours reçu avec politesse; on quitte son ouvrage pour vous répondre, et s'il sagit de vous indiquer votre chemin, on viendra même au bord de la rue pour joindre la démonstration du geste aux indications verbales. Il existe pourtant un moyen de vous faire encore mieux accueillir, et ce moyen n'est pas particulier à l'Angleterre; son efficacité est la même dans tous les pays; c'est de débuter par faire quelque emplette.

D'après ce principe, j'entrai chez un mercier dans Spur street, près de Leicester square, et ayant acheté pour quatre shillings une paire de gants mal cousus qui aurait pu valoir trente sous en France : — « On m'avait

assuré, monsieur, » dis-je au marchand (car on trouve rarement une femme dans les boutiques de Londres), « que la rue où vous demeurez était pavée en fer, il me paraît qu'on s'est trompé, c'est sans doute une autre rue dans ces environs ? »

— « Non, monsieur, » me répondit-il, « on a véritablement pavé cette rue en fer, en fer fondu imitant absolument la forme des pavés, chaque morceau de fonte en contenait huit de même grandeur, et distribués de manière que des quatre côtés un pavé du morceau voisin venait s'y enchâsser, de manière que le tout semblait devoir former un massif inébranlable. Cependant ce nouveau pavé n'a subsisté que quelques mois, »

— « Dieu merci ! » s'écria le garçon de boutique ; « j'ai lu dans un journal que si toutes les rues de Londres avaient été pavées de cette manière, cette quantité de fer aurait attiré sur la capitale tous les orages de la Grande Bretagne et peut-être du continent. »

« Puissamment raisonné, » pensai-je, « dans une ville dont presque toutes les maisons sont entourées du côté de la rue par une grille de

fer dont tous les barreaux se terminent en pointe. »

—« Non, monsieur, » dit le marchand, « non, ce n'est par une crainte si ridicule qui a fait renoncer à ce genre de pavé, le fait est qu'il n'a pas réussi ; qu'il a fallu le refaire trois fois en peu de mois, et qu'on a fini par le remplacer par un pavé ordinaire ; au surplus si vous en voulez voir un échantillon, allez au pont de Blackfriars, il est encore pavé de cette manière. »

Je résolus de profiter de son avis, et après l'avoir remercié de sa complaisance ; je me mis en chemin pour la cité où ce pont est situé, tout en réfléchissant sur les causes qui pouvaient avoir amené la destruction d'un pavé qui parraissait devoir être aussi solide que ceux des Romains. On peut en assigner plusieurs : d'abord la mauvaise qualité du ciment qu'on emploie pour paver à Londres ; ensuite la préparation vicieuse du terrain sur lequel le pavé est établi, mais ce qui peut surtout y contribuer, c'est le labourage perpétuel des rues de Londres : dans toutes il se trouve un égoût pour emporter les eaux sales

de toutes les maisons et celles que produisent les pluies, et un conduit pour amener de l'eau potable dans chaque maison; il en existe même quelquefois plusieurs, parce que, comme il y a plusieurs entreprises pour cette fourniture d'eau, chacune d'elles a ses tuyaux particuliers: enfin depuis quelque temps de nouveaux couduits souterrains ont été établis dans un grand nombre de rues pour le passage du gaz tiré du charbon de terre, qui sert dans plusieurs quartiers pour l'éclairage des rues et d'un assez grand nombre de boutiques; il est facile d'imaginer qu'il y a souvent des réparations à faire à tous ces conduits, et il en résulte qu'à chaque pas on rencontre dans Londres des ouvriers creusant dans les rues et raccommodant ensuite le pavé très-imparfaitement. Or dans un genre de pavé tel que celui dont je viens de faire la description, où toutes les parties sont tellement unies qu'elles ne forment en quelque sorte qu'un seul tout, il est évident que ce labourage continuel doit lui nuire beaucoup plus qu'à un pavé dont chaque morceau est isolé et absolument indépendant de ses voisins. Plusieurs

rues d'Edimbourg ont été pavées en fer ; j'ignore si la construction des pièces de fonte a été faite sur le même principe, mais il paraît certain que l'essai y a réussi, pourquoi donc ne réussirait-il pas de même à Londres ?

Ces réflexions me conduisirent jusqu'au pont de Blackfriars, et en entrant dans Southwarck, je vis effectivement une petite portion de rue pavée en fer, mais je ne pus ni découvrir s'il était construit d'après les mêmes procédés qu'on avait employés dans *Spur street*, ni obtenir des voisins aucun renseignement à cet égard, tout ce que j'appris fut qu'il existait depuis plus d'un an, et qu'il n'avait pas encore eu besoin de réparation.

Ce pont, celui de Londres, et celui de Westminster étaient encore les seuls qui existassent sur la Tamise dans cette capitale lors du premier voyage que j'y fis en 1815. Depuis ce temps, un pont a été construit en face du Wauxhall, un autre (celui de Waterloo) entre ceux de Westminster et de Blackfriars ; et, entre ce dernier pont et celui de Londres, on en termine en ce moment un troisième qui sera entièrement en fer, et qui ne sera

composé que de trois arches, il en faudrait encore un du côté de la tour, pour que la communication fût complète entre tous les quartiers de la capitale.

Tous ces derniers ponts ont été construits par des entreprises particulières, et l'on paie un droit en y passant. On a inventé sur le pont de Waterloo un mécanisme fort ingénieux, au moyen duquel il est physiquement impossible que le préposé à la recette fasse tort à ses commettans du tribut d'un seul piéton. Deux tourniquets placés à côté l'un de l'autre sont les seuls moyens d'entrée et de sortie. Celui destiné à la sortie cède au moindre effort; mais si l'on veut s'en servir pour entrer, il oppose une résistance invincible, et l'on est obligé de revenir à celui qui en est voisin : celui-ci oppose une résistance semblable, mais le préposé, en recevant le tribut dû à César, touche du pied un ressort qui fait faire au tourniquet seulement un quart de conversion, et qui livre passage au piéton, ce mouvement fait descendre d'un cran un ressort intérieur, et le nombre de crans dont il est descendu fait connaître à la fin de la journée celui des

personnes qui ont passé, et la somme dont le percepteur est comptable. Ce moyen est sûr, simple et économique, car il dispense d'employer des inspecteurs dont il faut quelquefois dire :

« Sed quis custodiet ipsos
Custodes? »

CHAPITRE XV.

Gloriole. — Amour-propre. — Orgueil.

L'atmosphère de Londres est tellement chargée de particules de charbon et de noir de fumée, que si vous étendez un linge blanc à un courant d'air libre, vous le trouverez, au bout de deux heures, entièrement couvert de petites taches noires, et que le gilet blanc que vous mettez le matin est sale avant l'heure du dîner.

Ce préambule, qui n'apprendra peut-être rien de nouveau à mes lecteurs, n'est destiné qu'à motiver l'introduction d'un personnage que lady Morgan, dans son ouvrage sur la France, s'applaudit d'avoir nommé *chef d'une entreprise de blanchissage, pour ne pas souiller ses pages d'une expression plus vulgaire*, et que je demande à mes lecteurs la permission d'appeler tout simplement une blanchisseuse. On voit que cette

profession, utile partout, est encore plus indispensable en Angleterre qu'en tout autre pays. On y blanchit pourtant assez mal, on y repasse encore moins bien, et l'on n'y sait pas faire un pli. Tout cela n'empêche pas que les blanchisseuses n'y soient fort occupées, et il est assez ordinaire qu'elles aillent faire, chaque semaine, leur visite chez toutes leurs pratiques; car, en général, on n'a dans ce pays que la quantité de linge strictement nécessaire pour gagner la fin de la quinzaine, de manière que si la blanchisseuse manquait d'arriver le samedi soir, bien des Anglais se trouveraient obligés d'imiter certain gascon qui feignait de garder le lit pour cause de maladie, quand on lavait son unique chemise. Ce n'est donc pas dans la Grande-Bretagne qu'il faudrait chercher de ces fermiers ayant *cent cinquante paires de draps*, dont lady Morgan, qui a sans doute d'excellens yeux, a vu un si grand nombre en France.

Ainsi donc, suivant l'usage, ma blanchisseuse me rapportait tous les samedis soir le linge qu'elle avait reçu le samedi précédent, et emportait celui de la semaine courante.

Non seulement le linge qu'elle me rendait était toujours enveloppé d'un grand schal de couleur, mais après avoir compté celui que je lui donnais, elle ne se contentait pas de le nouer dans une serviette, elle le couvrait du même schal, et l'attachait soigneusement avec quelques épingles, de manière qu'on ne pût rien apercevoir du contenu du paquet.

M. C... était chez moi, un jour que je m'occupais de ce détail de ménage, si fastidieux pour un pauvre garçon à qui le désir de s'en débarrasser serait je crois suffisant pour inspirer le goût du mariage.

— « Avez-vous deviné, » me demanda-t-il, quand la blanchisseuse fut partie, « pourquoi cette femme prend un soin si particulier d'envelopper exactement votre linge? »

— « Non, » lui répondis-je, « je conçois bien que l'envie de me le rendre dans toute la blancheur qu'elle est capable de lui donner lui fasse prendre cette précaution quand elle me le rapporte, mais elle ne peut avoir le même but à l'égard de celui qu'elle prend pour le laver. »

— « Aussi n'y songe-t-elle nullement. Tout ce qu'elle désire, c'est que, lorsqu'elle entre chez vous ou qu'elle en sort, personne ne sache quel est le paquet dont elle est chargée. Elle veut bien être blanchisseuse, mais elle ne veut pas que les passans puissent dire en la voyant dans la rue, « ce n'est qu'une blanchisseuse. » Sa gloriole n'y trouverait pas son compte, son amour-propre en serait mortifié. »

— « C'est pour la même raison, sans doute, que le coiffeur qui vient me couper les cheveux arrive en habit bourgeois, l'ôte en entrant, et s'affuble d'une veste et d'un tablier qu'il a eu soin d'apporter dans sa poche, et qu'il n'oublie pas d'y replacer avant son départ? »

— « Précisément. Ce sentiment se retrouve partout dans ce pays. La servante n'ouvrira pas la porte sans se couvrir la tête d'un chapeau. Elle n'ira pas faire une commission à deux pas, sans se débarrasser du tablier qui indique sa condition. Jusqu'au vieux chapeau noir déguenillé qu'un chiffonnier ne ramasserait pas au coin d'une borne à Paris, et qui couvre

invariablement la tête de la marchande de pommes ou d'allumettes, et même de la mendiante qui vous tend la main, est un trophée érigé à la gloriole. »

— « En me parlant de chapeaux, vous me rappelez que j'en ai promis un dans le goût français à la fille de mon hôtesse. Voulez-vous m'aider de vos conseils dans cette emplette importante ? »

— « Volontiers, mais je crois que nos connaissances réunies ne valent pas l'instinct d'une jeune fille de sept ans. »

Nous nous rendîmes chez madame F.... C'est une marchande de modes française, établie à Londres, depuis plusieurs années, dans New-bond street. J'avais déjà été plusieurs fois chez elle, et je l'avais toujours trouvée entourée de six demoiselles : cinq Anglaises pour les travaux de couture, car à Londres les marchandes de modes sont couturières en même temps; et une modiste française, car dans quelque pays que vous alliez, c'est toujours une Française qui tient le sceptre des modes. Je fus fort surpris de la trouver tête à tête avec sa jeune compa-

triote : elle remarqua mon étonnement et me dit en souriant, « vous vous attendiez à me trouver en plus nombreuse compagnie? »

— « J'en conviens, » lui dis-je : « Qu'est donc devenue cette jolie nichée dont je ne vois plus qu'un aimable échantillon? »

— « Elle a pris la volée. — Elle s'est effarouchée d'une plaisanterie.

— « Madame, » dit M. C..., « croyez-vous être dans un pays où l'on plaisante? »

— « Si je l'ai jamais cru, monsieur, je suis bien détrompée. »

— « Et nous ferez vous part de cette aventure? » lui dis-je.

— « Fort volontiers. Hier matin, nous allions déjeuner, et en versant l'eau bouillante pour échauder la théière, je dis en riant : Est-il possible qu'avec une demi-douzaine de petits chiffons comme vous, mesdemoiselles, il faut que ce soit moi qui aie tout l'embarras du déjeuner? » On ne me répondit rien, mais je remarquai que mes cinq Anglaises se regardèrent les unes les autres. Toutes entendaient le français, mais le mot *chiffons* les offusquait. Dès qu'elles furent en liberté, le

dictionnaire fut consulté, on chercha le mot *chiffon*, et l'on y trouva *rag*, *rubbish*, *guenilles*, *haillons*. Aussitôt l'amour-propre s'offense, les têtes s'exaltent, une insurrection générale se déclare, elles viennent en masse m'annoncer qu'elles ne sont pas faites pour être traitées de *rag* ni de *rubbish*, et quelques explications que Rosalie et moi nous ayons pu leur donner, elles me quittèrent toutes cinq dans la journée, et il ne me resta que le minois chiffonné que vous voyez. »

« Eh bien, » me dit M. C..., en sortant, « nous parlions de la gloriole anglaise, en voilà un nouveau trait qui s'offre à nous sans que nous l'ayons cherché. Le Français pourra perdre sa gaîté, l'Espagnol sa gravité, le Hollandais son flegme; mais l'amour-propre se retrouvera toujours dans le cœur d'un Anglais. Quiconque a habité l'Angleterre seulement quelques mois, a volontairement fermé les yeux s'il n'a pas reconnu que l'orgueil est en ce pays une maladie endémique qui attaque toutes les classes. On était moins fier à Rome du titre de citoyen romain, qu'on

ne l'est à Londres de celui de citoyen des îles britanniques. Cet orgueil est une source féconde d'où sortent à la fois les défauts qu'on reproche aux Anglais, les bonnes qualités qu'il serait injuste de leur refuser, et les ridicules dont il doit nous être permis de rire. C'est lui qui fait que tant d'Anglais, qui regrettent les jouissances qu'ils ont trouvées sur le continent, se mentent à eux-mêmes en disant qu'ils leur préfèrent ce qu'ils appellent les agrémens de leur triste patrie; que tant de familles vivent dans les privations pendant dix mois et demi de l'année, pour briller à Londres pendant six semaines; enfin que la Grande-Bretagne, oubliant que la nature l'a destinée à être une grande puissance commerciale, épuise ses ressources et augmente sa dette pour s'élever au premier rang des puissances militaires, but que toute son ambition ne pourra jamais atteindre. »

— « Vous pourriez ajouter aussi, » lui dis-je, « que c'est encore cet orgueil qui a fait donner le nom de Waterloo au pont nouvellement construit sur la Tamise, qu'on avait très-convenablement nommé le pont

du Strand puisqu'il joint cette partie de Londres au faubourg de Southwark. »

— « Prenez garde ! l'Angleterre n'a fait que suivre en cela l'exemple de la France. N'avons-nous pas les ponts d'Austerlitz et d'Jéna. »

— « L'orgueil d'un individu leur a donné ce nom : mais la voix publique a persisté à les nommer les ponts du Jardin du Roi et de l'École militaire. Et pourquoi donc perpétuer le souvenir des querelles sanglantes qui ont divisé des peuples, en donnant à des monumens qui ont duré des siècles, des noms qui rappellent des dissensions dont on ne devrait chercher qu'à étouffer le souvenir, qu'à prévenir le retour? La journée de Waterloo a-t-elle été plus glorieuse pour l'Angleterre que celles d'Azincourt et de Créci? Que lui reste-t-il des trois quarts de la France dont elle était maîtresse à la fin du règne de Charles VI ? Toutes les nations ont eu leurs jours de gloire et de calamité. Rappeler à un peuple sa défaite, c'est l'inviter à la venger; c'est mettre en jeu les passions et les haines, c'est vouloir propager de génération en génération des sentimens hostiles que les pro-

grès des lumières et de la philosophie devraient enfin éteindre et anéantir à jamais. »

« — Vous avez raison, mais l'orgueil ne réfléchit pas. On a pris le paon pour emblème de la superbe : on aurait mieux fait de lui donner pour symbole cet oiseau qu'une société religieuse, jadis célèbre, introduisit en Europe, et qu'on voit faire la roue dans nos basses cours avec un air d'importance si ridicule.

M. C... me quitta en ce moment, mais son départ n'interrompit point le cours de mes réflexions.

L'étranger qui arrive à Londres, porteur de lettres de recommandation, ayant les moyens d'y former des liaisons, se plaint ordinairement de n'y pas trouver de cordialité. Une politesse froide, réservée, silencieuse, voilà à quoi se borne tout ce qu'il doit espérer. Il s'en formalise souvent, et il a tort. Qu'il examine de près les Anglais, et il verra qu'ils se conduisent entre eux presque de la même manière. Il existe dans leurs relations sociales un ton de sécheresse et de roideur. Deux Anglais qui ne se connaissent pas, et

qui se rencontrent dans une maison tierce, ne s'adresseront pas la parole avant que le maître ou la maîtresse de la maison les ait présentés l'un à l'autre, en leur apprenant leurs noms et leurs qualités. Si l'un d'eux est un peu plus communicatif que l'autre, il renfermera soigneusement en lui-même le désir qu'il aurait d'entrer en conversation avec son voisin, de crainte que celui-ci ne le glace par une froide syllabe, ou par un regard de hauteur.

Jetez un coup d'œil sur le salon où des pétitionnaires attendent à Londres l'audience d'un ministre ou d'un premier commis. Vingt ou trente individus y seront quelquefois rassemblés, mais ils ont l'adresse de se partager le terrein de manière à ce que chacun puisse y rester dans la solitude. L'un s'empare de la cheminée, elle devient sa propriété exclusive : Chacune des croisées est occupée par un observateur solitaire : d'autres prennent place sur les siéges rangés le long des murs, mais de manière à en laisser un ou deux de vacans entre lui et son plus proche voisin : enfin, le reste se promène en long

et en large, s'il ne reste pas quelque coin dont on puisse prendre possession sans partage.

Un Anglais, entrant un soir dans un café, et n'y voyant aucune table vacante, s'assit près d'une où il ne se trouvait qu'un seul individu plongé dans la béatitude de l'oisiveté, ou dans l'ennui de la nonchalance. Il prit un journal et s'approcha de la lumière pour le lire. Son fier voisin ne daigna ni lui parler ni le regarder, mais, mécontent qu'un inconnu vînt le troubler dans sa solitude, il appela le garçon, et lui ordonna d'emporter la chandelle.

Même les relations amicales sont infiniment plus cérémonieuses que sur le continent. On ne sait ce que c'est que d'aller demander à dîner à un ami sans être attendu. L'amour-propre serait blessé, si on laissait voir la manière habituelle dont on vit dans l'intérieur de sa famille. On ne donne que des dîners priés, et alors on ne ménage rien parce qu'on veut toujours paraître au-dessus de ce qu'on est réellement, même aux yeux de ceux dont on est le mieux connu. Dans

ces repas, les lois de l'étiquette la plus rigoureuse sont scrupuleusement observées, et la maîtresse de maison donnera la place d'honneur à sa propre fille si elle est mariée à un homme d'un rang tant soit peu supérieur à celui des autres convives. Et ne croyez pas que ce sentiment d'orgueil soit le partage exclusif de la haute classe de la société. Le petit bourgeois de la Cité est aussi fier de son titre de citoyen de Londres, que le duc peut l'être de sa noblesse, et le négociant de son opulence.

Chaque pays à ses usages particuliers, et il est assez naturel que l'habitude les y fasse préférer à ceux des autres contrées. Mais l'Anglais a l'injustice d'exiger que les étrangers qui viennent chez lui adoptent les siens, tout en refusant de se soumettre lui-même à ceux des nations qu'il va visiter, et il ne se fait aucun scrupule de choquer les idées qui sont généralement reçues chez elles. La franc-maçonnerie est défendue à Lisbonne. Des Anglais crurent que cette défense ne pouvait les atteindre, et pour mieux la braver, ils se revêtirent du costume et de tous les ordres

des francs-maçons, et se rendirent processionnellement à l'endroit où ils devoient tenir une loge. Les bons Portugais crurent d'abord que cette marche solennelle était une cérémonie religieuse, et un commandant de poste fit mettre sa troupe sous les armes pour rendre les honneurs militaires à cette ridicule mascarade. La méprise ne fut pourtant pas de longue durée, et elle donna lieu à de sérieuses remontrances de la part du gouvernement portugais. Quel triomphe pour l'Angleterre, si des Français s'étaient conduits avec une pareille légèreté, pour ne pas employer une expression plus dure!

Un sentiment d'amour-propre national n'est pas à blâmer quand il est contenu dans de justes bornes, mais celui des Anglais n'en connaît aucune. De tous les peuples qui connaissent le latin, il est le seul qui y ait introduit sa bisarre prononciation des voyelles et des diphtongues, et cependant il a la vanité de croire qu'il le prononce comme le faisaient les Romains. « Il paraît être reconnu, » dit l'auteur d'un ouvrage tout ré-

cent, (1) « que les Romains prononçaient leur langue comme nous le faisons. » Il en est de même en tout; rien n'est beau, rien bon, s'il n'est anglais. Les défauts, les erreurs, les préjugés deviennent des vertus, des vérités, des démonstrations. C'est ainsi que les fragmens de verre, de métal et de papier jetés au hasard dans le tube d'un kaléidoscope, présentent à l'œil des figures régulières et agréables qui ne doivent pourtant leur existence qu'à une illusion d'optique.

---

(1) View of the state of Europe during the middle ages, by Henri Hallam, 2 vol. in-4°. London 1818.

CHAPITRE XVI.

Saint-James's Park.

La plus belle des promenades de Londres est *Kensington - gardens*, dont j'ai déjà parlé (1). C'est pourtant la moins fréquentée, peut-être parcequ'elle est la plus éloignée de la capitale. Les *squares*, ou places, dont le milieu est invariablement occupé par un jardin entouré d'une grille, en offrent une agréable pour les habitans des maisons qui les entourent et qui jouissent du droit exclusif d'y entrer. Hyde-Park présente le dimanche, de deux à cinq heures, une scène brillante où les gens du bon ton semblent faire assaut de riches parures, de superbes chevaux et de magnifiques équipages. En sortant d'Hyde-Park par Piccadilly, on entre dans *Green-Park* qui conduit à *Saint-Ja-*

(1) Quinze jours à Londres, chap. XXI.

mes's Park, et toutes ces promenades s'étendent sans interruption depuis White-Hall jusqu'au village de Kensington, c'est-à-dire, dans un espace de plus de trois milles de longueur sur une largeur moyenne d'environ un demi mille.

Green-Park et *Saint-James's Park* sont les promenades les plus fréquentées par le peuple, et l'on y trouve souvent beaucoup de monde dans les soirées d'été. Ils sont en quelque sorte le Luxembourg de Londres. Il est vrai qu'il n'y existe d'autres siéges qu'un très-petit nombre de bancs dispersés çà et là, mais le beau gazon qu'on y trouve invite les promeneurs fatigués à s'y reposer. On n'y peut obtenir ni glaces ni sorbets, ni même le verre de bière ou de gin qui les remplace à Londres, mais des vaches, qui ont le privilége d'y paître, offrent des fontaines vivantes d'une liqueur qu'on peut s'y procurer à chaque instant sans mélange, chose aussi rare à Londres qu'à Paris.

Je me promenais un soir avec M. C.... sous les belles avenues de Saint-James's Park, plantées par Charles II. Un promeneur qui

nous aperçut s'avança vers lui précipitamment, et le saisissant par la main : — « Eh bien, » lui dit-il, « félicitez-moi, je l'ai trouvée. »

— « Trouvé quoi? » dit M. C.... »

— « Ma définition ! »

— « Quelle définition ? »

— « Quoi ! avez-vous oublié que je vous ai démontré, il y a un mois, que pas une des définitions qu'on a faites de l'homme ne peut lui convenir ? Quoi de plus ridicule que celle qui est généralement admise « être doué de raison ! » Combien d'hommes n'ont pas cette qualité précieuse ! Je vous ai dit que j'en cherchais une plus juste, et après bien des réflexions je l'ai trouvée. »

— « Et quelle est-elle ? »

— « Souvenez-vous qu'une définition pour être juste doit convenir à tout l'objet défini. Il faut donc que celle de l'homme soit applicable à tous les êtres qui portent ce nom, sans exception. Elle doit aussi ne convenir qu'à l'objet défini ; il faut donc qu'elle ne puisse être appliquée à aucune autre créature. »

— « Ces principes sont justes; mais faites-nous donc jouir de votre découverte, voyons votre définition. »

— « La voici, » répondit notre interlocuteur, en prenant un air d'importance et de gravité; « l'homme est un animal qui crache. »

— « Songez bien, dit M. C...., en riant, que les Anglais ne crachent jamais. »

— « Qu'importe? Il n'est pas nécessaire de faire usage de nos facultés pour en être doué. Tel homme sait écrire qui ne touche jamais à une plume, Il existe des animaux qui écument, qui bavent, mais la faculté de sputation est particulière à l'homme, c'est le caractère qui le distingue éminemment des.... »

Il aperçut en ce moment un homme de sa connaissance, et nous quitta brusquement pour l'aller joindre, et sans doute lui faire part de sa précieuse découverte.

— « Voilà un plaisant original, » dis-je à M. C....

— « Ce n'est pas la première idée bizarre qui lui passe par la tête, me répondit-il. « Après avoir fait un voyage en France, il

me dit qu'il n'avait jamais voulu y manger d'omelette soufflée parce qu'il était convaincu que le cuisinier ne pouvait les faire enfler qu'en les soufflant avec un chalumeau pour y faire entrer l'air contenu dans ses poumons. Il a une fille assez jolie qui était courtisée par un jeune homme aimable, mais qui n'avait pas le bonheur de plaire au père. Celui-ci apprit que les amans avaient des rendez-vous le soir, la jeune fille à la fenêtre, et le jeune homme dans la rue. Il les guetta et vida sur la tête du galant une cassolette semblable à celle dont se trouve arrosé don Japhet d'Arménie sur le balcon de sa maîtresse, dans la pièce de Scarron. Le jeune homme fit du bruit. Notre homme lui répondit que ne l'ayant pas invité à venir chez lui, il n'était pas étonnant qu'il le reçût avec la fortune du pot. »

— « Et l'affaire en resta là ? »

— « Pas tout-à-fait. Le jeune homme lui envoya un de ses amis qui proposa au philosophe l'alternative d'un duel ou d'un consentement au mariage, et les amans devinrent époux quinze jours après. Mais je puis

vous conter aussi une anecdote assez plaisante sur cet autre jeune homme qu'il vient de joindre. Il a le défaut d'être joueur. Il se trouvait à Londres, ayant tout perdu au jeu, et ne sachant comment faire pour retourner dans sa famille qui demeurait dans un des comtés du nord de l'Angleterre. Sa bonne fortune voulut qu'on l'arrêtât par quiproquo. C'était à l'époque où l'on cherchait partout le jeune Watson, qui avait pris une part active au rassemblement de Spa-fields, qui était même soupçonné d'avoir grièvement blessé d'un coup de pistolet un homme respectable qui se trouvait chez un armurier dont on pillait la boutique. Amené devant le magistrat comme suspect d'être l'individu que la police cherchait, il résolut de tirer parti de cette circonstance. Il nia qu'il fût Watson, déclara son nom et sa demeure, mais prétendit qu'il n'était à Londres que depuis quelques heures, qu'il n'y connaissait personne, et ne négligea rien pour faire douter de la vérité de sa déclaration; pour constater l'identité de sa personne, il était indispensable de le confronter avec les personnes qu'il

disait connaître dans le comté qu'il habitait; il fallait donc ou les faire venir à Londres, ou l'envoyer dans la ville où il prétendait demeurer, et qui était à deux cents milles de la capitale. On prit ce dernier parti. On le fit partir en poste avec un commissaire de police auquel il ne resta nul doute en y arrivant qu'il ne fût véritablement ce qu'il avait déclaré être, et que son prisonnier, en le quittant, pria de faire ses remercîmens au magistrat qui avait bien voulu le faire reconduire chez lui.

« Voici encore deux originaux bons à connaître, » ajouta-t-il, en me montrant deux hommes qui passaient près de nous en se tenant par le bras. « Ce petit homme à front plissé se pique d'être le meilleur calculateur des trois royaumes, et ce n'est pas peu dire, car c'est surtout en calculs que les Anglais peuvent avoir droit à la prééminence qu'ils prétendent avoir sur les autres nations. Il était propriétaire d'un beau domaine dans le comté de Norfolk. Il lui rapportait cinq mille livres sterlings par an, et il vient de le vendre pour cinq guinées. »

— « S'il fait beaucoup de spéculations semblables, le calculateur court grand risque d'aller mourir à l'hôpital. »

— « Un moment, s'il vous plaît. L'acheteur, ou plutôt ses héritiers ou ayans-causes ne doivent entrer en possession de ce domaine que dans trois cent soixante ans, et le vendeur a calculé que les cinq guinées placées à intérêt pendant ce temps, ainsi que les intérêts qu'elles produiront, formeront à cette époque un capital de 1,310,720 livres. »

— Il n'a pas le mérite de l'invention, et vous me rappellez le docteur Franklin, qui par son testament légua une somme de mille livres à chacune des villes de Boston et de Philadelphie, à condition qu'on en joindrait les intérêts au capital pendant deux siècles, et désigna les ouvrages d'utilité publique auxquels on devra employer les millions qui en seront le produit. Mais quel est l'homme sec, maigre et élancé qui est avec lui. »

— « Il s'est battu en duel, il n'y a pas long-temps, d'une manière tout-à-fait neuve. Ayant eu une querelle avec un autre Anglais, il en reçut un cartel. Il lui répondit qu'il l'ac-

cepterait pourvu qu'il eût le choix des armes, et qu'en ce cas, il se chargeait de les apporter sur le champ de bataille. Cette proposition ayant été acceptée, il vint au rendez-vous muni de deux fouets de poste, et proposa à son adversaire d'en choisir un. On juge de la colère de celui-ci, de l'étonnement des deux témoins qui lui firent des remontrances sur ce procédé. Tout fut inutile. Il déclara qu'il se battrait de cette manière, ou qu'il ne se battrait pas, et la rage même de son adversaire décida celui-ci à y consentir pour avoir au moins une chance de se venger. On mit habit bas et chemise, comme s'il se fût agi de boxer; les coups de fouets roulèrent, et ce ne fut que lorsque tous deux eurent le corps déchiqueté et tout en sang, que les témoins parvinrent à les séparer. »

CHAPITRE XVII.

Musique.

Puisque tous les sons, dont les combinaisons sont si étendues, si immenses, peuvent s'exprimer par le moyen d'un très-petit nombre de signes convenus; puisque toutes les nations du monde s'accordent sur l'interprétation de ces signes, de manière qu'un air noté se joue en Russie, en Espagne, en Amérique, sans la plus légère différence; pourquoi ne pourroit-on pas inventer de même une langue universelle, au moyen de nouveaux signes représentant les diverses combinaisons de l'esprit humain, de manière à les faire comprendre par tous ceux qui les liraient, quelle que fût la langue dont ils se servissent?

Cette question se présentera naturellement à l'esprit de quiconque lira un article inséré le 4 avril 1818 dans la gazette littéraire,

l'un des journaux les plus intéressans qui se publient à Londres, et qui paraît tous les samedis; mais il est facile d'y répondre. D'abord les combinaisons de l'esprit humain sont bien plus multipliées encore que celles des sons, et pour représenter les idées par des signes, il en faudrait un nombre considérable, vérité dont la langue chinoise offre la preuve. On peut dire ensuite que la parité n'est pas exacte, parce qu'elle part d'un principe mal posé, d'où il résulte que la conséquence doit être vicieuse. Les notes de musique sont une véritable langue, qui est comprise dans tous les pays, mais par qui? par ceux qui en ont fait une étude. N'en est-il pas de même du latin et de toutes les autres langues? L'invention d'une pasigraphie, si elle pouvoit exister, ce qui me semble douteux, ne serait donc que la création d'une nouvelle langue, conçue en nouveaux caractères, qui demanderait à être apprise, qui ne serait connue que d'un très-petit nombre d'adeptes, et qui par conséquent n'aurait pas le moindre avantage sur aucune des langues mortes ou vivantes.

Si pourtant c'est à la musique qu'on doit être un jour redevable de la découverte d'une langue universelle, je doute fort que ce soit en Angleterre qu'elle ait lieu. Ce n'est pas qu'on ne soit fort amateur de musique en ce pays. Vous ne pouvez faire un pas dans les rues de Londres, sans que le son aigre d'un piano discord, montant d'une cave ou descendant d'un grenier, vous écorche les oreilles. Le plus mince artisan donne à sa fille un maître de musique. Le piano est un meuble de première nécessité que vous trouvez partout, et comme la musique italienne est à la mode à Londres, vous entendez chanter des ariettes en cette langue par de jeunes filles qui n'en connaissent ni l'accent ni la prononciation, et qui donnent aux mots si doux de la plus douce des langues tout ce que celle usitée dans les îles britanniques peut lui communiquer d'âpreté.

Cette prédilection pour la musique italienne n'est pas surprenante. L'Angleterre n'a point de musique nationale. Elle ne peut citer un seul compositeur qui supporte la comparaison la plus éloignée avec les grands

maîtres des écoles italienne, allemande et française. Ce n'est pas qu'on n'y entende par hasard quelques jolis airs, surtout parmi ceux qui sont originaires d'Écosse : mais on ne trouve dans la plupart ni mélodie ni harmonie. Si parmi dix airs que vous entendrez jouer ou chanter il s'en trouve un anglais, il est impossible que vous ne le reconnaissiez pas à l'instant. Il est frappé d'un cachet qui le fait distinguer sur-le-champ, et ce cachet n'est pas celui des Cherubini, des Mozart, ou des Grétry. On dirait qu'Euterpe, après avoir inspiré l'Italie, favorisé l'Allemagne, et jeté quelques regards de bonté sur la France en la traversant, est arrivée en Angleterre épuisée, hors d'haleine, et ne pouvant plus faire entendre ces sons délicieux qui avaient enchanté le continent.

Je n'espère pourtant pas que cette vérité soit reconnue dans les îles britanniques. De même qu'on y met sans façon l'école de peinture anglaise, qui ne produit guère que des peintres de portrait et quelques paysagistes, bien au-dessus des écoles italienne, flamande, et française, de même les compositeurs an-

glais se croient au moins de niveau avec ceux du continent. Il est bien vrai qu'ils n'ont pas encore osé refaire les opéras des Cimarosa, des Paesiello, etc. Mais si l'on adapte un de nos opéras comiques au théâtre anglais, on en retranche impitoyablement ce qui en fait souvent le plus grand mérite, et l'on substitue à la musique expressive et mélodieuse de Berton et de Boyeldieu des airs qui feraient boucher toutes les oreilles, si jamais on les entendait dans la rue Feydeau.

Il est bien vrai qu'on daigne quelquefois prendre (car c'est ici le mot convenable) quelques-uns des nos airs. J'ai reconnu dans *le Jugement de Midas* deux ariettes du *Devin du village;* dans *Rosina*, des morceaux des *Moissonneurs* et du *Tonnelier*, etc. Mais ce sont des emprunts qu'on se garde bien d'avouer, et il faut que quelque malheureux Français vienne arracher les plumes du paon pour que le geai britannique puisse être découvert.

J'étais un soir chez une Anglaise dont la fille commence à toucher du piano. Parmi

quelques airs qu'elle joua, je reconnus *la Bonne aventure*. « Voilà un air francais, » m'écriai-je. — « Non, monsieur, » me répondit-elle, « c'est un air anglais. »

J'approchai du piano, et je lus : *Musique composée par M. Moreland*. L'honnête musicien ne s'étoit pourtant donné la peine d'y changer que les trois dernières notes, et ce n'était pas un changement en mieux.

Malgré cette vanité nationale, les compositeurs anglais ont tellement senti leur faiblesse et leur infériorité, que pas un d'eux ne s'est élevé jusqu'à un grand opéra. Un opéra anglais est encore à paraître. On donne ce nom à des comédies mêlées d'ariettes dans lesquelles il se trouve quelquefois par hasard un morceau d'ensemble. C'est à cela que se borne la science musicale en Angleterre. On y entend pourtant quelques bons chanteurs, quelques cantatrices qui ne sont pas sans talens ; mais il leur manque l'occasion de les développer dans leur langue naturelle, et l'italien devient leur seule ressource pour les faire valoir. La musique vocale et instrumen-

tale compte aussi des professeurs et des amateurs distingués, mais ils ne vous servent jamais que des denrées d'outremer, et pas une production indigène.

Une nouvelle musique a été tout récemment introduite sur le théâtre qui lui convenait le mieux sans doute, sur celui qui prend le titre d'opéra anglais. Lors de son ouverture, au commencement de juin 1818, il donna un ballet dans lequel on vit figurer sept sauvages américains, que le directeur avait sans doute fait venir tout exprès des forêts du Canada, pour faire entendre aux oreilles anglaises le chant de guerre et le chant de mort de ces peuplades barbares. Ce spectacle attira beaucoup de monde, et la musique, si l'on peut donner ce nom à des hurlemens confus, parut faire grand plaisir aux spectateurs, puisque jusqu'au moment où j'écris ce chapitre (25 juillet 1818) le même spectacle fut répété tous les soirs. Ce théâtre a un très-beau foyer, orné d'une si grande quantité de fleurs et d'arbustes de toutes espèces, indigènes et exotiques, qu'on se croirait dans une magni-

fique serre chaude. On y a même construits des jets d'eau qui, quoique en miniature, contribuent encore à l'embellissement du local.

Londres, comme Paris, offre ses musiciens ambulans, et même en plus grand nombre que la capitale de la France. On y entend dans les rues tous les instrumens sans excepception, depuis l'humble cornemuse des montagnards d'Écosse, jusqu'à la noble harpe des fils d'Ewin. Depuis quelques années on y rencontre aussi des chanteurs et des chanteuses que l'esprit de spéculation y a fait venir du continent. Ce ne sont pas ceux qui réussissent le moins. Leurs chansons en une langue inconnue au peuple, le mouchoir dont les femmes sont coiffées, costume nouveau pour l'Angleterre où le chapeau est universellement adopté, attirent toujours la foule, et font pleuvoir les offrandes. L'une d'elles qui joue passablement du violon a imaginé de vendre de ces petits livrets de chansons qu'on donne pour un sou en France, et qu'elle fait payer ici un shilling, et la musique manuscrite des airs qu'elle chante et qu'elle copie

elle-même. Tout cela ne peut manquer d'éveiller la jalousie des chanteurs des rues, naturels du pays; et comme plusieurs empereurs qui ont rendu des édits pour bannir de Rome les philosophes, le sénat britannique pourrait, sans que j'en fusse surpris, rendre un bill pour expulser d'Angleterre les chanteurs français qui viennent y lever des contributions volontaires.

CHAPITRE XVIII.

Compagnie des Indes-Orientales.

Je dînais un jour chez un négociant portugais, établi à Londres depuis long-temps, et qui fait un commerce considérable. La compagnie n'était pas nombreuse, mais elle était bonne. Un major autrichien, un armateur d'Anvers, un riche particulier de Pétersbourg, un des directeurs de la compagnie des Indes-Orientales de Londres étaient les principaux convives. Il est assez remarquable qu'aucun d'eux ne connaissait la langue des autres. On va peut-être croire que le dîner se passa dans un silence pythagoricien. Point du tout. La conversation put se soutenir grâce à cette langue universelle dont nous parlions tout-à-l'heure, et qu'il est inutile de chercher puisqu'elle existe. C'est le français. Il fournit aujourd'hui un moyen de communication et de rapprochement à toutes les nations de l'Europe, et partout où deux personnes parlant

une langue différente viennent à se rencontrer, dès qu'elles reconnaissent l'impossibilité de s'entendre dans l'un des idiomes qui leur sont naturels, l'une d'elles adresse la parole à l'autre en français, et obtient sur-le-champ une réponse, avantage dont le latin seul a jamais joui.

Suivant l'usage des dîners anglais, la conversation ne commença à s'animer que lorsque les dames se furent retirées, coutume sauvage qui a été introduite, soit par les hommes pour caresser plus librement la bouteille, soit par les dames pour ne pas être exposées à entendre les propos saugrenus qu'inspire l'ivresse, et à être témoins des querelles qui en sont quelquefois la suite. Quoi qu'il en soit, personne en cette occasion n'outrepassa les bornes de la sobriété; il est vrai que la plupart des convives étaient étrangers.

« Avez-vous vu l'hôtel de la compagnie des Indes dans *Leadenhall street?* » demanda le directeur au major autrichien qui n'était que depuis peu de jours à Londres, où il se trouvait pour la première fois.

— « Oui, monsieur, » répondit celui-ci : « j'y ai vu des choses fort curieuses ; l'armure de Tippoo-Saïb, son trône, le dais dont il était couvert, et je vous avoue que j'ai regretté que ces monumens de la grandeur d'un prince servent aujourd'hui de trophée à des marchands qui l'ont dépouillé. »

— « Des marchands ! » s'écria l'armateur. « Ignorez-vous donc que ces marchands sont des souverains? C'est à eux qu'appartient la souveraineté de l'Inde. C'est une monarchie entée sur la monarchie anglaise, et qui possède un territoire bien plus étendu, des sujets bien plus nombreux, qui a le droit de lever et de soudoyer des armées. »

— « Je plains bien les malheureux qui sont au service de cette puissance postiche, » dit le major ; « après vingt ans, trente ans de service, après avoir répandu leur sang et s'être couverts de gloire, ils rentrent dans l'obscurité, n'ont aucune part aux récompenses nationales, et n'ont pas même la consolation de pouvoir espérer que leur tombeau sera décoré de la marque d'honneur qui s'accorde dans tous les pays au mérite na-

tional; parce que le gouvernement anglais ne regarde pas les armées de la compagnie comme étant à son service. »

— « Et le gouvernement a raison, » reprit le Russe. « Les monarques récompensent leurs soldats par des distinctions honorifiques parce qu'ils ont combattu pour l'honneur; la compagnie des Indes n'emploie les siens que dans la vue de remplir ses coffres; il faut donc qu'elle les récompense avec de l'argent. »

— « Monsieur, » s'écria le directeur, « vous ne nous rendez pas justice. Les guerres que nous avons soutenues dans l'Inde ont eu un tout autre motif. Nous avons soutenu le faible, vengé l'opprimé. . . . . »

— « Et usurpé le territoire des deux partis, » dit notre hôte. « Soyons de bonne-foi!, vous avez fait dans l'Inde ce que nous autres Portugais avons fait dans l'Amérique lors de de sa découverte. La seule différence, c'est que, vivant dans un siècle plus policé, vous n'y avez pas commis tout-à-fait les mêmes horreurs qui ont déshonoré nos conquêtes et celles de nos voisins les Espagnols. Vous avez préféré la cautèle du renard à la vio-

lence du tigre. Vous vous êtes d'abord présentés sur les côtes de l'Inde comme de simples commerçans, vous avez ensuite demandé bien humblement à y établir des comptoirs; sous ce prétexte vous y avez construit des forts; vous avez pris part à toutes les divisions intestines de ce pays, car je ne veux pas dire que vous les avez excitées; vous avez partagé avec les vainqueurs les dépouilles des vaincus, et avançant ainsi dans l'Inde pas à pas, vous avez fini par y dicter des lois, et vous ne vous arrêterez que quand vous aurez soumis à votre empire toute la presqu'île. On ne connaît pas encore bien les causes de la dernière guerre qui vient d'y avoir lieu; mais on sait déjà que vous avez réuni les états du peischwah aux territoires de la compagnie; ceux du rajah de Bérar ne tarderont pas à les suivre, et vous n'aurez plus alors à subjuguer que les Marattes et les Seïks, ce qui ne sera peut-être pas le plus facile. »

— « Et vous êtes surpris, » dit l'habitant de Pétersbourg, « que les Chinois fassent tant de difficultés pour vous recevoir dans le cé-

leste empire? Pour moi, je trouve qu'ils ont grandement raison de mettre des obstacles à l'introduction des Européens, et surtout des Anglais dans leur pays. Ils ont sous les yeux l'exemple de l'Inde, et je suis bien tenté de croire que ce peuple, que vos relations nous peignent comme presque barbare, a du moins une politique très-prudente. Il fait très-sagement de vouloir vous assujétir au cérémonial du Kotou, et quand vous vous serez déterminés à baiser neuf fois la terre en présence du sublime empereur, je suis convaincu que ce prince dans sa sagesse vous proposera de lui baiser neuf fois.....»

Les dames nous firent dire en ce moment que le thé et le café nous attendaient, et cet avertissement mit fin à la discussion.

CHAPITRE XIX.

La Chasse.

Un homme de lettres, dont j'avais fait la connaissance dès mon premier voyage à Londres, m'avait invité à aller passer quelques temps à sa campagne, située au nord l'Angleterre, dans le comté de Northumberland. La nature y a un aspect bien différent de celui qu'elle offre dans les environs de Londres. Un peintre en paysage y trouverait les points de vue les plus pittoresques; et les montagnes, les bois, les collines, les vallées, les ruisseaux, la Tyne, un des plus grands fleuves de l'Angleterre, pourraient me fournir des tableaux comparables à ceux qu'ont offerts à un fameux écrivain les bords de l'Orénoque, et les forêts des Illinois. Mais je me suis promis d'endormir mes lecteurs le moins qu'il sera possible, et le genre descriptif m'a toujours paru très-propre à provoquer le sommeil.

Je ne donnerai donc aucun détail sur la situation qu'occupait la maison de mon ami. Qu'importe à mes lecteurs qu'elle fût sur une colline à mi-côte ou dans les fond d'une vallée, près d'un ruisseau ou dans une plaine aride? la chaumière où l'amitié vous accueille est toujours un palais, et il n'en est aucun que j'eusse préféré à la modeste habitation où je me trouvais momentanément. Elle était située tout au bout du village, à cent pas de distance d'un superbe mais lugubre château, bâti dans le genre antique, et presque caché dans les arbres, parce que les Anglais aiment moins à se faire voir qu'à savoir qu'on parle d'eux.

Sir Arthur H....., propriétaire de ce castel, y menait bien la vie d'un gentilhomme campagnard, et je pus me faire une idée de la manière dont les seigneurs anglais passent le temps dans leurs terres. Il avait trois meutes de vingt-quatre chiens chacune, sans compter quelques chiens favoris qui le suivaient quand il ne voulait faire qu'une partie de chasse solitaire. L'une était pour le renard, l'autre pour le blaireau, la troisième

pour le lièvre. Il avait souvent pour société des amis qui partageaient ses goûts, et alors tous les jours, vers onze heures du matin, on se mettait en campagne avec une des meutes, pour forcer un lièvre, chasser un renard ou déterrer un blaireau; et la manière dont l'animal avait défendu sa vie fournissait ensuite à l'entretien de la soirée.

Comme presque tous les seigneurs anglais, il était très-jaloux de ses plaisirs. De nombreux gardes-chasse veillaient à la conservation de son gibier, et les braconniers n'avaient à attendre ni grâce ni commisération. Ils étaient impitoyablement livrés à la justice, et les lois anglaises sont si sagement conçues que, tandis qu'elle ne condamnent qu'à une courte détention un boxeur qui a tué son adversaire dans le combat, elles prononcent la déportation à Botany-Bay contre le paysan coupable du meurtre avec préméditation d'un lièvre ou d'une perdrix. Un de ces gardes-chasse, poursuivant un jour un braconnier qu'accompagnait un enfant chargé d'un lièvre, et n'étant pas aussi habile qu'eux à la course, leur lâcha un coup

de fusil qui atteignit l'enfant et le blessa assez dangereusement. Cette affaire fit du bruit dans le canton, mais quelque argent donné aux parens l'étouffa dès sa naissance, et je n'ai pas ouï dire que le garde-chasse ait été puni.

Ce genre de surveillance ne paraissait pas encore suffisant à sir Arthur, et il prenait, contre ce qu'il appelait les pirates de village, des précautions qui sont d'un usage assez général en Angleterre. Il faisait creuser dans les bois des fosses semblables à celles qu'on prépare en certains pays pour y prendre des bêtes sauvages; qu'on couvre de branchages et de gazon, et dans le fond desquelles se trouve un piége dont la détente retient captif quiconque a le malheur d'y tomber. Une pauvre femme, qui ramassait du bois mort dans un bois ouvert et traversé par plusieurs sentiers, était tombée il y a environ un an dans un de ces piéges, et avait été grièvement blessée aux bras et à la poitrine. Quelques guinées suffirent encore pour arranger cette affaire. Enfin il plaçait dans le taillis et le long des haies des fusils à ressort dont

la détente, partant au moindre mouvement, peut blesser ou tuer l'imprudent qui s'en approche : Cet usage barbare a donné lieu à grand nombre d'accidens. Deux enfans qui coupaient un bâton il y a quelques mois dans une haie furent blessés de cette manière, et un garçon jardinier, nouvellement entré au service d'un lord qui avait fait disposer dans son parc de ces armes meurtrières, perdit la vie en s'occupant des travaux de son état. Mais ces exemples funestes sont donnés en pure perte; l'abus n'en subsiste pas moins, et les plaisirs des gentilshommes campagnards sont plus précieux que la vie des hommes.

Dans une des dernières sessions du parlement, une voix amie de l'humanité s'éleva pour demander la révision et la réforme du Code des chasses, et y proposa divers changemens : mais les chasseurs de renards jetèrent de telles clameurs qu'elle ne put se faire entendre, et la réforme, qui arrivera nécessairement quelque jour, fut encore ajournée.

Comme on sait que les braconniers tuent

le gibier plutôt pour le vendre que pour s'en régaler, on a multiplié les entraves à cette vente. Elle est prohibée sous peine d'une forte amende, et par une de ces contradictions assez fréquentes en tous pays dans le système des lois, on punit le pauvre vendeur, et le riche acheteur n'est soumis à aucune peine, ce qui laisse subsister un attrait puissant qui porte à la contravention. Des inspecteurs ont le droit de faire des visites journalières chez les marchands de volaille, pour voir s'il ne s'y trouve pas de gibier, et si quelqu'un vous fait présent d'un lièvre, l'animal porte sur le front un cachet en cire empreint des armes du donateur, pour prouver le droit qu'il avait de le tuer.

CHAPITRE XX.

Le Monument.

« Sommes-nous bientôt arrivés, mon cher monsieur? » demandai-je au gardien du monument en m'arrêtant pour reprendre haleine.

— « Monsieur, » me répondit-il, « nous sommes à la deux cent cinquante-cinquième marche ; encore quatre-vingt-dix, et nous serons au plus haut. »

Je repris courage, je continuai à monter l'escalier en spirale qui est mieux entendu que celui de la colonne de la place Vendôme à Paris, où l'on a peine à respirer faute d'air quand on est à mi-chemin, au lieu qu'ici des ouvertures artistement ménagées permettent à un faible jour de pénétrer, et laissent toute la liberté de son jeu à la pompe foulante et

aspirante que la nature a placée dans nos poumons.

Nous arrivâmes enfin à une petite plate-forme au milieu de laquelle s'élèvent successivement trois petits dômes placés l'un sur l'autre, dont le dernier est couronné par une urne en cuivre doré, remplie de flammes, mais d'un travail fort médiocre. Une grille en fer, d'une exécution très-ordinaire, entoure la plate-forme, et s'élevant jusqu'à la hauteur des bras permet aux curieux de contempler sans crainte et sans danger la vue des toits de Londres, et une grande partie des environs de cette ville.

Tout l'intérieur de ce monument est fort sale. On dit que les marches de l'escalier sont en marbre noir, c'est ce dont il est impossible de s'assurer sous la couche épaisse d'ordure dont elles sont couvertes. Les Anglais sont très-fiers de leur propreté ; mais cette propreté s'attache souvent à l'écorce des choses et n'est que superficielle, parce qu'elle a pour cause l'amour-propre et pour but l'opinion des autres, et non la satisfac-

tion personnelle qu'elle procure. En un mot, elle ne consulte que les apparences, et ne cherche qu'à parler aux yeux : Or, comme il ne règne qu'un demi-crépuscule dans cet escalier, qu'est-il besoin d'y maintenir une propreté dont presque personne ne pourrait s'apercevoir ?

« Monsieur, » me dit mon guide, « en 1732 un matelot descendit d'ici par une corde tendue jusqu'à *Grace-church street*, cette rue que vous voyez là-bas. La corde dont il s'était servi était restée attachée à la grille en fer et pendait jusqu'à terre. Le lendemain, un enfant de douze à quatorze ans, fils d'un batelier, et accoutumé à grimper aux cordages, étant monté ici, trouva, quand il voulut descendre, l'escalier embarrassé par plusieurs personnes qui montaient. Il enjamba pardessus la balustrade, avant qu'on pût l'en empêcher, et se laissant glisser le long de la corde, il arriva jusqu'à terre sans autre accident que quelques écorchures aux mains. Deux personnes en sont descendues d'une manière encore plus leste il n'y a pas très-long-temps, en se pré-

cipitant volontairement du haut en bas. C'est un genre de mort bien prompt, monsieur, et qui ne doit être accompagné que d'un instant de souffrance. »

Comme malgré cet éloge je n'avais aucune envie d'en faire l'épreuve, je redescendis les trois cent quarante-cinq marches, et je considérai le monument extérieurement. C'est une colonne d'ordre dorique de quinze pieds de diamètre, et de deux cent deux pieds d'élévation, non compris le piédestal qui a vingt-huit pieds carrés sur quarante de hauteur. On en commença la construction en 1671, et elle fut terminée en 1677. Sir Christophe Wren, qui fut peut-être le seul architecte que l'Angleterre produisit jamais, fit le plan et conduisit les travaux de ce monument. Sur la façade, du côté de l'ouest, sont gravés des emblèmes relatifs à l'événement qui le fit ériger, et dont je parlerai dans un instant. Les trois autres côtés sont chargés d'inscriptions.

Ce monument est mal placé. D'abord il n'est pas entouré d'une place assez vaste; en-

suite, à douze pieds de distance est un passage continuel de voitures lourdement chargées, qui doivent à la longue contribuer à en ébranler les fondations. Le temps qui détruit tout amenera la nécessité d'y faire des réparations, et elles seront fort difficiles parce qu'il ne s'y trouve ni projections extérieures ni ouvertures suffisantes pour y attacher des échafauds. Enfin, s'il devenait un jour indispensable de le démolir, la difficulté serait encore plus grande, à cause de la trop grande proximité des maisons qui l'avoisinent.

Le nom de monument étant un mot générique, il paraît assez singulier qu'on l'ait particulièrement adapté à une colonne. Mais si l'on se rappelle que l'orgueil romain désignait souvent la capitale de l'empire par le nom de « la ville, » on verra aisément que c'est par la même emphase que la jactance anglaise a nommé une colonne d'une exécution médiocre « le monument » par excellence.

Il fut construit en mémoire de l'incendie qui, en 1666, détruisit les deux tiers de la cité

de Londres. On lit sur la base du piédestal l'inscription suivante :

« Cette colonne a été érigée pour perpétuer le souvenir de l'incendie épouvantable de cette ancienne ville, occasionné et propagé par la trahison et la scélératesse de la faction papiste au commencement de septembre 1666, afin d'exécuter son horrible complot pour détruire la religion prostestante et l'ancienne liberté anglaise, et introduire le papisme et l'esclavage. »

Jacques II fit effacer cette inscription calomnieuse; mais, après ce que les Anglais appellent *son abdication*, on eut grand soin de la rétablir. Quoi de plus absurde pourtant que de supposer qu'un incendie dont les ravages ne commencèrent que par une seule maison ait été causé par le dessein coupable de détruire toute une ville! le dimanche 2 septembre 1666, à une heure du matin, le feu se manifesta dans la maison d'un boulanger située dans Pudding-lane, près de l'endroit où fut ensuite élevé le monument. Cette rue était fort étroite; toutes les maisons de ce quartier étaient construites en bois; il ré-

gnait un vent d'est très-violent, et toutes ces circonstances réunies firent que l'incendie se communiqua avec une rapidité et une fureur qu'aucuns secours ne purent arrêter. Il régna dans toute sa force jusqu'au mardi soir, et ne fut entièrement éteint que le jeudi. Tous les moyens ordinaires furent insuffisans. On abattait des maisons pour l'isoler; il en dévorait les ruines, ou s'élançait au-dessus des espaces vides. Il ne s'arrêta qu'après avoir consumé les deux tiers de la cité, et lorsqu'il rencontra des maisons construites en pierres qui lui opposèrent enfin une barrière. Au milieu de ce désastre, on n'eut à regretter la mort que de six personnes, et l'alarme se répandit si vite et si généralement qu'excepté dans le voisinage immédiat de l'endroit où le feu avait commencé, on put sauver une grande partie du mobilier.

Cet incendie détruisit treize mille deux cents maisons, quatre-vingt-neuf églises, des prisons, des hôpitaux, etc. On évalua la perte qu'il occasionna à plus de dix millions sterlings (240 millions.)

Un proverbe qu'on répète en Angleterre

jusqu'à satiété, est « qu'il n'y a si mauvais vent qui ne soit avantageux pour quelqu'un. » La partie de la ville qui avait été détruite se composait de rues étroites et tortueuses, malsaines parce que l'air n'y pouvait circuler. On la reconstruisit sur un meilleur plan, on aligna les rues, on leur donna plus de largeur, et l'on ne permit plus d'y faire de constructions en bois.

Un autre fléau plus épouvantable encore avait ravagé Londres l'année précédente. La peste y avait enlevé, d'après les calculs de lord Clarendon, plus de cent soixante mille habitans. Ses ravages avaient entièrement cessé à cette époque, mais la terreur qu'elle avait inspirée régnait toujours dans les esprits, et bien des gens pensèrent que ce dernier malheur, en purifiant l'air, avait détruit tous les germes pestilentiels qu'il pouvait encore contenir, et avait prévenu le retour de cette effrayante maladie.

CHAPITRE XXI.

Naufrage. — Eton.

Je voyageais, moi vingtième, à l'aide d'une de ces maisons ambulantes qui portent en Angleterre le nom de diligences. Quatre chevaux placés aux rez-de-chaussée nous faisaient courir avec une rapidité qui n'était interrompue que par les pauses fréquentes que faisait le conducteur à la porte de chaque cabaret, et par celles qui étaient occasionnées pour prendre ou remettre les paquets dont il était chargé. J'étais au premier étage, c'est-à-dire dans l'intérieur de la voiture, avec trois dames qui ne disaient mot, et deux hommes qui semblaient engagés dans une discussion fort échauffée. Enfin le dernier étage était divisé de la manière suivante : Le cocher sur le siége entre deux voyageurs; trois autres assis sur le devant de l'impériale; trois sur le derrière, tournant le dos aux premiers et faisant face à deux femmes; trois

enfans et un chien, placés sur une espèce de banc demi-circulaire qui formait l'arrière-corps de l'équipage : enfin, au milieu de l'impériale, s'élevait une montagne de pesans paquets qui, à chaque cahos, semblaient menacer d'entraîner la voiture de l'un ou de l'autre côté. Ces accidens sont, au surplus, si fréquens, qu'on n'y fait aucune attention; il n'y a pas de semaine qu'on ne lise dans les journaux que telle voiture a versé sur telle route, et que tel nombre de passagers extérieurs ont été blessés, brisés, tués, ce qui n'empêche pas que d'autres personnes ne s'exposent le lendemain aux mêmes dangers.

« Oui, monsieur, » disait un de mes compagnons de voyage dans l'intérieur, que l'on reconnaissait pour marin à ses manières, et pour Hollandais à son accent, « oui, monsieur, pillé! aussi complétement pillé que j'aurais pu l'être sur les côtes de Barbarie. Une tempête me jeta pendant une nuit sur une partie de vos côtes que je ne connaissais point, dans le comté de Cornouailles, à peu de distance de Penzance. Je voulais éviter l'écueil de Scilly. Je me guidai sur une lu-

mière qui, je crois, avait été allumée exprès pour me tromper, et j'échouai sur un rocher à fleur d'eau, qui occasionna une telle voie d'eau à mon bâtiment que je n'eus que le temps de lancer ma chaloupe en mer, et d'y faire passer mon équipage. Je restai le dernier à bord, et j'allais en sortir, quand une vague, qui couvrit le pont, m'entraîna. Je crus bien que j'allais boire pour la dernière fois à la grande tasse; cependant les flots me portèrent sur un autre écueil à environ un demi-mille de distance. Dès que le jour commença à paraître, je vis partir des barques du rivage; je fis des signaux, on me vit, mais personne ne vint à mon secours. On se dirigea vers mon bâtiment que la marée basse laissait à demi-découvert, et j'eus le plaisir de le voir piller sous mes yeux, sans pouvoir m'y opposer. Enfin, vers midi, une barque vint à mon secours, et me conduisit à terre. Je me rendis à la ville voisine et j'obtins une force suffisante pour empêcher le pillage, quand il ne restait plus rien à piller. »

— « Monsieur, » reprit un Anglais que je présumai être un avocat, ce cas est malheu-

reux, mais vous n'êtes pas sans ressources. Des lois rendues par la reine Anne, confirmées par George Ier et George II, prononcent des peines sévères contre quiconque pille des effets naufragés, ou cause quelque naufrage en allumant de faux fanaux.

— « Et comment découvrirai-je ces pillards, s'il vous plaît? et quand je les découvrirais, quand je les ferais punir, cela me rendra-t-il ma cargaison? Tout ce que possèdent ces misérables ne suffirait peut-être pas pour m'indemniser. Vous me parlez des lois de la reine Anne. N'est-il pas honteux que de pareilles lois aient été nécessaires au dix-huitième siècle? »

— « Faites donc attention, monsieur, que, d'après nos lois, tout vaisseau naufragé appartenait jadis au souverain ainsi que sa cargaison. Dès le commencement du douzième siècle, Henri Ier renonça à ce droit dans le cas où il resterait un seul individu vivant sur le navire. Henri II accorda trois mois au propriétaire pour en faire la réclamation, et Richard Ier voulut que le même privilége appartînt aux enfans, aux frères et aux sœurs du pro-

priétaire, et qu'ils pussent l'exercer pendant un an et un jour, s'il se trouvait seulement une créature vivante à bord du vaisseau naufragé, ne fût-ce qu'*un chat ou un chien :* Enfin le même privilége fut accordé à tout héritier du propriétaire, sans autre condition que de prouver le droit qu'il a à la cargaison réclamée. Vous voyez, monsieur, que les progrès des lumières et de la civilisation pour être lents n'en sont pas moins certains. Tout est graduel dans la nature, au moral comme au physique. »

— « Oui, monsieur, oui, j'espère que dans quelques siècles les bâtimens qui échoueront sur l'écueil où j'ai perdu mon navire pourront y trouver du secours au-lieu d'y être pillés comme je l'ai été. »

La conversation dura quelque temps de cette manière. J'essayai de causer avec les dames qui étaient dans le fond de la voiture, mais elles ne me répondirent que par monosyllabes, parce qu'il n'est pas du bon usage de s'entretenir avec des étrangers. Enfin nous arrivâmes près de Salt-Hill ou montagne de sel ; et comme j'allais à une maison

de campagne située à un mille sur la gauche, je mis pied à terre sans beaucoup regretter mes compagnons de voyage. »

J'aperçus à peu de distance de moi, sur la route, un grand concours de monde. La curiosité me porta à m'avancer jusque-là. Dès que j'en approchai, un jeune homme fort bien mis m'aborda, et me demanda en souriant, et de l'air le plus poli, de vouloir bien lui donner *salt-money*, c'est-à-dire de l'argent pour le sel. Je ne savais que penser de ce compliment, ni de quelle manière je devais y répondre ; mais je vis à peu de distance un passant accosté de la même manière tirer sans difficulté de l'argent de sa poche, le remettre au jeune homme qui l'avait arrêté et continuer sa route. J'en fis autant, et je reçus en échange d'un demi-souverain une carte sur laquelle était écrit :

« *Latum iter et patens*
Converso in pretium Deo. »

Il me quitta alors pour adresser une requête semblable à une dame qui passait près de nous. Pour toute réponse, elle lui mon-

tra une carte pareille à celle qu'il venait de me donner, et sur laquelle je lus en anglais ces mots tirés de l'écriture :

« Faites l'aumône au pauvre. »

Dès qu'il l'eut vue, il se retira.

« Voilà des singulier pauvres, » pensai-je en moi-même. « Des mendians en habits de soie ! »

La route était couverte de monde ; des équipages de toute espèce la bordaient des deux côtés, et des tentes étaient dressées dans une prairie voisine.

Enfin, je rencontrai dans la foule une personne de ma connaissance qui m'apprit que, suivant un usage très-ancien dont on ne peut citer ni l'origine ni la cause, tous les trois ans, le mardi de la Pentecôte, les écoliers du collége d'Éton se rendent en grande cérémonie à l'endroit nommé *Salt-Hill* pour y faire une collecte qu'on appelle *salt-money*. On choisit un certain nombre d'entre eux qu'on nomme *salt-bearers*, ou porteurs de sel, et ceux-ci, revêtus de leurs plus beaux habits, presque toujours en soie, sont char-

gés de la quête, et demandent une contribution à tous ceux que la curiosité amène en ce lieu, et même aux voyageurs qui passent sur la route. Pour éviter qu'on ne l'adresse deux fois à la même personne, on donne à ceux qui ont payé une carte sur laquelle une devise est inscrite. Les membres de la famille royale, et la reine elle-même ont quelquefois honoré cette cérémonie de leur présence. Le montant de cette collecte sert à mettre un écolier du collége d'Éton en état d'aller faire ses études à l'université de Cambridge. Ce but est louable, mais pourquoi ces noms d'*argent pour le sel, de porteurs de sel?* C'est ce que personne ne put m'apprendre, et les livres qui parlent de cet usage n'ont pas dissipé cette obscurité dans laquelle il faut que mes lecteurs consentent à rester. Quelques-uns diront peut-être qu'il n'y a pas grand sel à cela; j'en conviens. *Ne mica quidem.*

CHAPITRE XXII.

Eglise de Mary-la-Bone.

« VOILA une charmante salle de spectacle, » dis-je à M. C.... en jetant un premier coup d'œil autour de moi, en entrant.

« Chut ! » me dit-il : « pas un mot, s'il vous plaît. Voyez, examinez ; nous causerons en sortant. »

« Je me trompe, » dis-je en moi-même, après un instant de réflexion. « On ne donne pas de spectacles à onze heures du matin, et d'ailleurs, je ne vois pas ici de théâtre. C'est peut être une salle de concert. » Un parterre et deux rangs de loges, ou pour mieux dire deux grandes et belles galeries parfaitement décorées, et régnant tout autour de la salle, me confirmaient dans mon opinion en offrant à mes regards une assemblée brillante composée surtout de dames qui semblaient se disputer le prix de l'élé-

gance et de la beauté. Deux bancs circulaires régnaient le long des murs au rez-de-chaussée : de là jusqu'à l'endroit où la compagnie était assise, régnait un espace vide assez considérable, une espèce de passage semblable à celui qu'on voit derrière les loges dans quelques-uns de nos petits spectacles, et où peuvent rester debout ceux des spectateurs qui n'ont pas trouvé place dans l'intérieur. C'était-là que je m'étais placé, afin de pouvoir circuler et mieux examiner.

Je ne tardai pas à apercevoir au bout de la salle une très-belle chaire ornée de velours cramoisi bordé de franges d'or, et je reconnus alors que j'étais dans une église. C'était celle de Mary-la-bone, corruption de Marie la bonne. Elle est nouvellement construite, et rivalise en splendeur et en richesse avec les salles de Covent-Garden et de Drury-Lane. D'un autre côté de l'église sont deux autres chaires placées à hauteurs différentes l'une devant l'autre. C'est, si l'on veut, une chaire à deux étages. Le ministre qui fait les prières se place dans la partie supérieure, et celui qui lui répond se trouve dans celle de des-

sous. La première dont j'ai parlé est destinée au prédicateur. En face de la principale porte d'entrée est un grand tableau en transparent représentant l'ange qui annonce aux bergers la naissance du Sauveur, ornement très-rare dans les églises d'Angleterre; car, le protestantisme est un peu iconoclaste. Au surplus, je ne sais pourquoi j'appelle ce tableau un ornement, car il fait tache dans cette jolie église, et quoiqu'il soit de M. West, c'est-à-dire du peintre le plus renommé de l'école anglaise actuelle, je ne me souviens pas d'avoir vu une plus mauvaise croûte dans aucune église de village de France. Les pauvres bergers durent véritablement être frappés de terreur, si l'ange qui leur apparut avait les traits et la pose de celui qu'on voit sur ce tableau, et qui est le portrait fidèle d'un brigand de mélodrame.

Pour me dédommager un peu, j'y entendis un excellent orgue, parfaitement touché par M. Wesley, parent en ligne collatérale du patriarche des méthodistes.

« Eh bien, comment trouvez-vous ma paroisse? » me demanda M. C..., en sortant.

— « Très-belle, mais d'un genre de beauté peu convenable à un édifice consacré au culte de la Divinité, et qui n'inspire ni recueillement ni idées religieuses. Vous conviendrez même que ma méprise en entrant n'était pas inexcusable, puisque vous ne m'aviez pas dit où vous me conduisiez. Mais une chose m'a frappé dans toutes les églises protestantes que j'ai vues à Londres. Je n'y ai presque jamais trouvé que ce qu'on appelle du beau monde. Le peuple a-t-il donc en ce pays des églises particulières, ou se dispense-t-il d'y aller ?

— « Le fait est qu'il y va fort peu, parce qu'il serait difficile qu'il y allât. Remarquez que tout l'intérieur des églises est divisé en compartimens qu'on nomme en France des bancs, et ici des *pews*, de sorte qu'on pourrait le prendre pour un de ces enclos qu'on forme avec des claies dans nos foires de France pour y placer les moutons qu'on vient y vendre : cela rappelle les vendeurs que Jésus-Christ chassa du Temple. Quoi qu'il en soit, ces places se louent, et se louent fort cher. On paie dans l'église d'où nous sortons

une guinée par quartier pour une place dans un de ces *pews*. Voilà donc une dépense annuelle de vingt-quatre guinées, ou six cents francs, pour une famille composée de six personnes, chose très commune en Angleterre. Encore est-il des *pews* qui se louent plus cher suivant qu'ils sont plus avantageusement placés pour qu'on puisse voir et être vu, ce qui n'est pas moins important à l'église qu'au spectacle. Vous concevez qu'un artisan, un ouvrier, ne peuvent acheter ce prix-là un sermon par semaine.

— « Et voilà pourquoi on en rencontre si peu dans les églises ? »

— Précisément, il en est bien quelques uns qui y sont conduits par un véritable esprit de dévotion. Ils sont obligés de se tenir debout dans l'espace étroit qui sert de passage autour des murs pour arriver au *Pews*. Un grand nombre d'entre eux se réfugient dans les chapelles des méthodistes, des anabaptistes, des frères moraves, et des autres sectes si multipliées à Londres, et qui accueillent avec plaisir les néophites de tous les rangs, parce qu'elles voient par là s'é-

tendre leur influence, et s'accroître leur espoir de s'élever un jour sur les ruines du culte établi. On commence à prévoir et à craindre cet événement, aussi le ministre actuel de Mary-la-bone, bon prédicateur, homme instruit et éclairé, ne voulut-il accepter la place qu'il occupe dans cette paroisse, et qu'on lui offrit pendant qu'on bâtissoit l'église, qu'à condition qu'on y laisserait un espace plus spacieux et plus commode que de coutume, pour la portion du peuple qui n'est pas assez riche pour acheter le droit d'entendre la parole divine. C'est pour cela qu'on y a placé des bancs le long des murs, et que delà jusqu'au Pews, on a laissé vacant un espace plus considérable que dans les autres églises. Mais quoique toutes les distinctions humaines s'anéantissent devant la Divinité, jamais on ne verra en Angleterre les rangs confondus dans les temples, comme ils le sont dans les pays catholiques. L'orgueil anglais s'offenserait de ce mélange. Nulle part l'esprit aristocratique n'est porté à un si haut degré. La noblesse considère ici le peuple à peu près comme les

bramins regardent les parias dans les Indes, et le riche se croirait souillé, s'il se trouvait en contact avec le pauvre. »

Quelqu'un de mes lecteurs fera peut-être la réfléxion que l'orgueil de la naissance et de la richesse se retrouve plus ou moins dans toutes les nations. C'est une vérité constante, mais c'en est une autre, qu'il n'est dans aucune aussi prononcé qu'en Angleterre. Une chose bien singulière, c'est qu'au lieu d'y produire les mêmes effets qu'en France par exemple, il suit dans ces deux pays une marche diamétralement opposée. Voyez en France un homme véritablement distingué par sa naissance, portant un de ces noms cités honorablement à chaque page de notre histoire; il est bon, affable, honnête avec ses inférieurs, il ne cherche pas à les écraser de tout le poids de sa supériorité. Mais l'arrogance croît à mesure que vous descendez dans les rangs de la noblesse, et quand vous arrivez à l'ennobli, vous trouvez un homme bouffi de sa prétendue dignité, plein de prétentions ridicules, et affichant le mépris pour la classe dont il faisait partie la veille.

L'orgeuil en Angleterre suit au contraire une progression ascendante. Il est le partage de toutes les classes, même du peuple, mais plus haut vous levez les yeux, plus vous le voyez augmenter de force et d'intensité. Les rangs y sont plus séparés que partout ailleurs : une seule chose peut les rapprocher — l'argent. Le son de ce métal, comme les trompettes de Gédéon, fait écrouler les distinctions élevées par la vanité ; le pair des trois royaumes fait la cour au marchand opulent dont il veut obtenir la fille, et il en résulte que l'orgeuil du riche devient aussi insupportable que celui du noble, si même il ne l'est davantage.

Un Anglais d'une naissance et d'une fortune ordinaires était sur le point de s'embarquer à Douvres pour la France. Il voulait y emmener sa voiture, et ne pouvait s'accorder avec un capitaine de paquebot sur le prix de ce transport. Ayant appris qu'un lord, qu'il ne connaissait que de nom, voulait aussi faire passer son équipage en France, il alla le trouver, et lui dit que s'ils voulaient se concerter ensemble pour offrir au capi-

taine un prix raisonable, ils l'obligeraient probablement à diminuer ses prétentions. « Monsieur, » répondit le noble personnage, « je ne m'ingère dans les arrangemens de personne, et je n'aime pas qu'on se mèle des miens. »

CHAPITRE XXIII.

Nouvelles découvertes des voyageurs anglais.

Ce n'est pas dans l'Océan Pacifique, champ si fertile des découvertes modernes, ni dans les mers glacées du nord qui fixent aujourd'hui l'attention publique en Angleterre, ni dans l'intérieur de l'Afrique, objet de la curiosité si mal récompensée jusqu'ici de tant de voyageurs, qu'est située la contrée que j'entreprends de faire connaître à mes lecteurs; elle se trouve au sein même de l'Europe, dans sa partie la plus policée, la plus peuplée; elle embrasse une étendue de pays considérable, et tous les voyageurs anglais s'accordent à dire que le climat en est superbe, l'air salubre, la fertilité inépuisable. Mais c'est à la peinture des habitans, de leurs mœurs et de leur carrctère que nous croyons devoir nous arrêter dans cet endroit.

Ce n'est point une race favorisée du ciel

au physique, et si les habitans des deux sexes osent avoir quelques prétentions à la beauté, elles sont on ne peut plus mal fondées. La première chose qui frappe dans le caractère de leur figure, c'est une forte ressemblance avec la physionnomie tartare (1). On leur trouve pourtant aussi un air écossais (2); il reste donc encore à savoir si ce peuple est d'origine européenne ou asiatique.

Il paraît que la santé est un bienfait de la nature qui y est inconnu, car les rues et les routes sont remplies de paralytiques, et offrent à chaque pas le tableau dégoûtant de toutes les infirmités humaines (3); cela vient sans doute de ce que les médecins y sont sans talens; et n'ont pas adopté la méthode de l'école des praticiens anglais (4) qui ne se présentent devant leurs malades, qu'avec la lancette dans une main, le mercure, le souffre et le quinquina dans l'autre. Ils sont attaqués d'une multitude de maladies scrofuleuses, ce qui doit être attribué au peu de

(1) Lady Morgan.
(2) John Scott.
(3) *Idem.*
(4) Sir Charles Morgan.

choix qu'ils mettent dans leur nourriture. Ils ne font aucune différence entre un chat et un lapin, mangent la chair de cheval à demi-pourrie, et assaisonnent leurs légumes avec une immense quantité de graisse (1). J'ai peine à concevoir d'après cela qu'un voyageur s'étonne qu'on puisse danser et s'amuser dans ce pays, sans boire ni manger, chose si nécessaire en Angleterre pour entretenir un peu de gaîté dans une société (2). Un tel régime ne doit appeler les habitans à table que par nécessité et pour ne pas mourir de faim. Cependant, par une contradiction inexplicable, les Anglais riches tirent leurs cuisiniers de ce pays. Mais c'est peut-être parce qu'il faut qu'ils aient beaucoup plus de talens que d'autres pour pouvoir rendre mangeables les viandes putrides et dégoûtantes dont on fait usage dans cette contrée.

La malpropreté y est portée au degré le plus repoussant. Ils portent les mêmes habits et le même linge jusqu'à ce qu'ils soient

(1) Jorgenson. (2) Scott.

d'une saleté dégoûtante et qu'ils tombent en lambeaux. Le dimanche même ne fait pas exception à cette règle générale (1). Voyez un de leurs petits maîtres, car il s'en trouve chez les nations les plus sauvages; il aura ou un vieux chapeau, ou des bottes rapiécées; ou sa chemise entr'ouverte laissera apercevoir sa peau (2). Les femmes ne leur sont guère supérieures; elles font pourtant un usage assez fréquent du bain, et pourraient à cet égard donner une leçon aux Anglaises (3). C'est sans doute leur santé qui les y oblige (4), et un voyageur qui se flatte de ne pas pousser trop loin les observations rend témoignage qu'elles changent fréquemment de vêtemens de dessous (5), ce qui n'est peut-être pas l'usage en Angleterre où tout est sacrifié à l'extérieur. Ils tâchent d'imiter la mise des Anglais; mais leur imitation est maladroite, et n'en approche point (6).

Ils logent dans de grandes et vieilles mai-

---

(1) Jorgenson.
(2) Scott.
(3) W. T. Wililams.
(4) Jorgenson.
(5) Scott.
(6) Williams.

sons, parce qu'ils n'ont pas le moyen d'en bâtir de neuves, et qu'ils peuvent à peine y faire les réparations les plus nécessaires (1). Les portes et les croisées ne ferment point, leurs planchers sont en briques, et leurs cheminées d'une grandeur immense (2).

Les arts et les lettres y sont et y ont toujours été dans un état déplorable, quoique plusieurs de leurs plus grands hommes aient fait tout exprès le voyage d'Angleterre pour s'instruire et apprendre à penser. Les naturalistes, les philosophes, les moralistes, que ce pays a vu naître depuis un siècle, n'ont fait qu'imiter, traduire et copier les naturalistes, les philosophes et les moralistes anglais (3). Le premier barbouilleur qui manie un pinceau est à peu près sûr d'y passer pour un bon peintre, et le meilleur peintre de ce pays n'est guère au dessus du médiocre (4). On trouve un conservatoire des arts et métiers, mais l'esprit d'invention n'est pas éveillé dans ce pays : la pauvreté s'y sert du peu qu'elle a

(1) Birbeck.
(2) Williams.
(3) D'Israéli.
(4) Scott.

comme elle le trouve, et après avoir examiné deux fois cette collection, on n'emporte pas une seule idée qui mérite qu'on se la rappelle (1). Ils n'ont pas un écrivain en état de s'élever au dessus du pamphlet, pas un auteur dramatique du premier ordre, pas un seul bon poète, ils n'en ont même jamais eu. (2). La comédie seule y est passable, parce que c'est un peuple comédien. Un auteur célèbre dans cette nation, et à qui elle doit le seul poëme épique qu'elle puisse citer, n'est qu'un pillard qui, après avoir paré ses ouvrages maigres et mesquins des perles de Shakespeare, a osé calomnier celui à qui il doit l'éclat emprunté dont il brille. Le roi de ce pays a pourtant une assez belle bibliothèque, et comme elle est publique, c'est la ressource des désœuvrés de sa capitale (3). L'ignorance du peuple et même de la classe mitoyenne est profonde, et une marchande à qui vous avez douze sous à payer ne sait pas calculer combien elle doit vous rendre sur une pièce de trente (4).

(1) Birberk.
(2) Scott.
(3) Anonyme.
(4) Scott.

La civilisation n'a pas fait de grands progrès dans ce pays, et ne paraît pas devoir en faire (1); aussi la dépravation de mœurs la plus complète y règne-t-elle. Les livres et les gravures les plus obscènes sont étalés publiquement dans toutes les boutiques. La femme du libraire vous fait donner par sa fille un livre dont l'intérieur est un pandémonium d'infamie. L'artiste ne s'occupe que de nudités, non par une suite nécessaire du sujet qu'il a choisi, mais parce qu'il y est porté par la dépravation de son cœur. Les femmes y restent à table aussi long-temps que les hommes, et pour prix de cette complaisance qu'on a pour elles, elles permettent les conversations les plus licencieuses. Elles sont actives, adroites, intrigantes. On ne fait aucun cas de la fidélité conjugale, et dans le fait on ne la connaît pas. Une femme adultère ne se regarde pas comme plus coupable que celle qui aime un peu trop la toilette, le jeu ou la dissipation (2). Elles ont autant de hardiesse dans le regard que de légèreté dans

(1) Birbeck. (2) Scott.

les manières, et elles se dédommagent amplement, quand elles sont mariées, de la contrainte où on les retient quand elles sont filles (1).

Au total, c'est un peuple industrieux, gai, actif; mais incapable de pensées sages et profondes : il n'a pas de sentimens constamment louables et vertueux; il est sans aucun goût pour les charmes de la nature; il ne voit que les faits sans savoir remonter aux conséquences, ni prévoir les suites; son jugement est faible, sa vivacité n'est que la légèreté d'une vanité crédule toujours en combat contre le devoir et la vérité; enfin il vit dans une ignorance lamentable de ce qu'on peut appeler l'A, B, C de la rectidude morale (2). Au milieu de la capitale, il se trouve une espèce de bazar où un Anglais n'oserait mener sa femme et sa fille, à cause des prostituées qui le fréquentent (2). Il est fâcheux que cet Anglais leur permette d'aller dans les spectacles de Londres, et de s'y as-

(1) Williams.
(2) Scott.
(3) Jorgenson.

seoir sur la même banquette, côte à côte de ces demoiselles qu'elles voient se livrer devant elles à tous les mystères de leur métier.

Leur langue est pauvre, et a des expressions dont le sens est bien singulier. Ils appellent *cultivateur* un homme qui possède plus de terres qu'un paysan; *légumes*, dans la stricte acception du mot, signifie entièrement ou principalement des végétaux cuits avec du bouillon, du jus ou de la graisse; *patois* est le nom qu'ils donnent à une langue particulière que parlent les habitans des campagnes voisines d'une petite ville nommée Verdun, langue qui est inconnue dans le reste du pays (1). Enfin les restaurateurs appellent *bavaroise* une sorte de rafraîchissement composé de lait, de sirop et d'eau-de-vie (2).

Un volcan a fait dans ce malheureux pays une terrible explosion il y a environ trente ans. Tous les voyageurs conviennent que cet événement y a produit de grands changemens au moral et au physique. Mais les uns pré-

(1) Jorgenson. (2) Anonyme.

tendent qu'il en est résulté une amélioration générale, et les autres que tout y est détérioré depuis ce temps. Comme nous ne pouvons expliquer cette contradiction nous laissons à nos lecteurs le soin de juger cette grande question sur laquelle peut-être ne se trouveront-ils pas eux-mêmes d'accord.

CHAPITRE XXIV.

Pauvres.

Je ne me rappelle pas quel moraliste chagrin a dit qu'il n'existait parmi les hommes que deux classes, les fripons et les dupes. On pourrait dire de même qu'il ne s'en trouve que deux en Angleterre ; l'une faisant l'aumône, et l'autre la recevant. La mendicité y est portée à un point qu'on ne peut se figurer, et, au moment où j'écris, il est impossible de traverser une seule rue de Londres sans y rencontrer plusieurs mendians. Ce n'est pourtant pas faute de secours, c'est parce qu'ils sont mal administrés.

J'ai parlé ailleurs des institutions charitables dont le nombre est beaucoup plus considérable en Angleterre qu'en aucun autre pays (1). Peu importe qu'il y entre un peu d'ostentation dans la bienfaisance, elle n'en

(1) Six mois à Londres, chap. IX.

est pas moins profitable à l'indigent. Je ne veux m'occuper ici que des secours qui ont un caractère fixe et légal.

Chaque paroisse étant chargée du soin de ses pauvres, les fonds qui lui sont nécessaires pour cet objet se lèvent par le moyen d'une taxe imposée sur ses habitans, et qui est plus ou moins forte suivant le nombre de pauvres aux besoins desquels elle doit pourvoir. La répartition s'en fait en raison du revenu connu ou présumé des terres et des maisons. Cette contribution montait en 1815, pour l'Angleterre seule (1), a plus de cinq millions sterlings, c'est-à-dire, à plus de cent-vingt millions de notre monnaie, et elle a considérablement augmenté les années suivantes. Il en résulte une ridicule inégalité de taxation entre les différentes villes et cantons, et même entre les paroisses d'une même ville. Ainsi dans celle de Mary-la-Bone, l'une des plus riches de Londres, elle n'était en 1816 que d'un shilling huit pences par livre, ce qui fait

(1) Je ne parle dans ce chapitre que de l'Angleterre proprement dite, c'est-à-dire qu'il n'y est question ni de l'Écosse, ni de l'Irlande.

un douzième du prix du loyer; tandis que dans celle de Shadwell elle montait à six shillings, c'est-à-dire presque au tiers. Mais elle s'élevait encore plus haut en d'autres endroits. A Bocking elle était de 18 shillings pour livre, et en 1817 la paroisse de Wombridge annonça dans une pétition au parlement que la totalité de ses revenus était insuffisante pour fournir aux besoins des pauvres qui étaient à sa charge.

Une loi rendue sous le règne d'Elisabeth offre une ressource aux paroisses surchargées, c'est d'appeler à leur secours les paroisses voisines dont le fardeau est moins pesant. Mais on doit sentir que celles-ci résistent de tout leur pouvoir à de pareilles demandes, et les formes à employer pour les y contraindre sont si dispendieuses, le succès de semblables procès est si incertain qu'il est infiniment rare qu'on ose y avoir recours. C'est ainsi que les lois anglaises font remise aux pauvres des frais de procédure qui sont énormes dans ce pays; mais il en coûte si cher pour établir qu'on a le droit de plaider *in formâ pauperis*, que peu de gens sont

assez riches pour se faire déclarer pauvres.

L'administration des fonds levés de cette manière appartient à chaque paroisse. Elle est confiée à des officiers publics nommés *overseers*, ou surveillans, et dont le nombre varie suivant l'étendue et la population de chaque paroisse. Le mode de distribution des secours est fixé par une loi générale; il existe ensuite environ 130 lois spéciales rendues pour différentes villes et districts qui les ont sollicitées; mais la première loi, la seule qu'on exécute, est la volonté des habitans et des *overseers*. Ici l'on établit une maison de travail dans laquelle on admet ceux qui réclament des secours; là on les accorde à domicile, soit en argent, soit en denrées; ailleurs on fait un marché avec un entrepreneur qui se charge de pourvoir aux besoins des pauvres de la paroisse à raison de tant par tête, ou même à forfait moyennant une somme convenue pour l'année; en un mot le plus grand arbitraire règne en cette partie.

Les maisons de travail (Work-Houses) seraient une superbe institution, si elles étaient bien administrées. Mais elles ne sont maisons

de travail que de nom. C'est l'asile de la fainéantise et du vagabondage. Sur cinq cent quatre-vingt-cinq pauvres qui se trouvaient en 1817 dans celle de la paroisse de Christ-Church à Londres, trente-cinq seulement avaient de l'occupation. Trois et quatre pauvres, et jusqu'à cinq et six enfans y étaient placés dans le même lit. Il est démontré d'ailleurs que l'entretien de ces maisons coûte infiniment plus que ne pourrait produire le travail des pauvres qui y sont admis.

Les secours accordés à domicile en argent sont ordinairement fixés d'après le prix du pain, et se bornent à une somme fixe par semaine. Les *overseers* ont pourtant à cet égard un pouvoir discrétionnaire, comme nos présidens de cours criminelles : ils peuvent en augmenter le taux quand ils le jugent convenable, par exemple quand il s'agit d'une femme enceinte, ou d'une famille chargée d'un très-grand nombre d'enfans. Mais il faut faire attention que ces *overseers* étant chargées de fonctions pénibles et désagréables, ne sont obligés de les exercer que pendant un an : ils sont rarement tentés de

les prolonger plus long-temps : il en résulte qu'ils les cessent à l'instant où ils pourraient les bien remplir par suite des connaissances locales qu'ils ont acquises pendant l'année de leur exercice, et que l'intrigue et la mauvaise foi envahissent souvent une partie des secours que réclame vainement la véritable indigence.

Le système de donner de l'ouvrage aux pauvres est sans contredit le meilleur qu'on puisse adopter, et c'est avec raison que lord Castlereagh disait à la chambre des communes, dans sa dernière session, qu'il vaudrait mieux employer un pauvre à faire un trou dans la terre, et à le combler ensuite, que de lui donner des secours en l'entretenant dans la fainéantise. C'est d'ailleurs un moyen sûr pour reconnaître le véritable pauvre, et je citerai à ce sujet une anecdote arrivée au printemps de 1817.

Un lord connu par sa bienfaisance, et dont le nom m'est malheureusement échappé, était assailli tous les jours par les pauvres du village dans lequel était situé son château, et qui prétendaient ne pouvoir trouver

d'occupation. Pendant quelque temps il leur distribua des secours en argent et en nature, et ne fit par là qu'en augmenter le nombre. Enfin il imagina de les occuper à applanir une petite montagne qui se trouvait dans son parc. Tous les mendians travaillèrent le premier jour avec une apparence de zèle et de courage; le nombre en diminua dès le lendemain, et il n'en restait que cinq à six à la fin de la semaine.

Il s'agissait donc d'employer avec sagesse un moyen excellent par lui-même : mais les meilleurs médicamens se changent en poisons quand ils sont administrés par des mains inhabiles, et c'est ce qui est arrivé en Angleterre en cette occasion. Dans les pays de culture on envoie les pauvres sans ouvrage chez les fermiers. Ceux-ci trouvent toujours le moyen de les employer, mais ils feignent de n'en pas avoir besoin, de ne les recevoir que par charité, ne leur donnent que des gages évidemment insuffisans pour le soutien de leur famille, et la paroisse est obligée de payer à ces ouvriers un supplément de gages pour les mettre en état de subsister. Cepen-

dant le fermier trouve très-doux d'avoir des travailleurs dont le salaire est payé en partie par la paroisse, il les conserve de préférence, congédie les autres qui tombent bientôt à leur tour à la charge de la paroisse et il en résulte que la taxe des pauvres, au lieu de servir à leur soulagement, enrichit le fermier, en lui procurant des ouvriers aux dépens du public.

Jadis on avait honte en Angleterre de recevoir des secours de sa paroisse : ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'on pouvait se résoudre à cette hemiliation. Mais la philosophie a éclairé les pauvres actuels. Elle leur a appris que la charité qu'on exerce à leur égard est une dette qu'on acquitte envers eux; qu'ils ont des droits acquis au produit de la taxe imposée à leur profit; que la loi ne permet pas qu'ils manquent du nécessaire. Pourquoi donc s'y réduiraient-ils d'avance? Pourquoi s'imposeraient-ils des privations afin d'économiser pour l'avenir ? S'ils manquent un jour d'ouvrage, si la vieillesse et les infirmités les laissent sans ressources, n'est-ce pas un devoir pour la

paroisse de pourvoir à leurs besoins ? Ce raisonnement est si général, que les charbonniers, qui gagnent quelquefois jusqu'à une guinée par jour, recourent à la charité de leur paroisse, s'ils sont une semaine sans ouvrage.

Pour pouvoir réclamer les secours d'une paroisse, il faut y avoir son domicile de droit, car le domicile de fait n'est compté pour rien. Un homme qui demeurait depuis cinquante ans dans un village près de Londres, étant tombé dans une pauvreté absolue, ne put y obtenir aucun secours, malgré cinquante ans d'habitation ; on lui donna ordre de retourner à son domicile de droit, où il était inconnu depuis un demi-siècle, et il aurait été obligé de se soumettre à cet ordre, si la mort n'était venu lui procurer un asile où les *overseers* ne pouvaient le troubler.

Ce domicile de droit s'acquiert de différentes manières ; par un certain temps d'habitation sur un bien d'une valeur fixée par la loi, et qui varie suivant qu'on en est propriétaire ou locataire ; par l'apprentissage d'un métier ; par un an de demeure dans

une commune comme serviteur à gages. Les enfans ont le domicile de leur père s'il est connu, ou en cas contraire, celui de leur mère, jusqu'à ce qu'ils en aient acquis un eux-mêmes par quelqu'un de ces moyens. Aussi prend-on dans toutes les communes tous les moyens possibles pour empêcher que ceux qu'on craint de voir un jour tomber dans l'indigence, ne puissent y acquérir domicile. Ici, l'on défend sous peine d'amende aux propriétaires et aux locataires de maisons d'y recevoir des pauvres; là, on n'engage les ouvriers que pour onze mois, sauf à les reprendre après quelques jours d'intervalle; partout, quand un *overseer* trouve un pauvre qui a besoin de secours, sa première pensée se porte non sur les moyens de le soulager, mais sur ceux d'en débarrasser sa paroisse. Pour cela il examine avec soin s'il y a acquis un domicile incontestable. Dans le cas contraire, il le renvoie à la paroisse à laquelle il appartient, et c'est une source féconde de procès entre elles. Les frais de cette nature ont monté en 1815 à deux cent quatre-ving-sept mille livres sterlings, ou six

millions huit cent quatre-vingt-huit mille francs : somme qui aurait suffi pour secourir bien des pauvres.

Il résulte de cet état de choses des scènes souvent tragiques et quelquefois plaisantes. J'en citerai quelques-unes en commençant par les premières et en finissant par les autres, comme on fait succéder à une tragédie bien sombre une petite pièce d'un genre gai, pour dissiper les idées lugubres qu'elle a inspirées.

En 1817, un *watchman* (officier subalterne de police), faisant un soir sa ronde dans la paroisse de Saint-Gilles, aperçut un malheureux étendu par terre et hors d'état de se relever. Il se disposait à le transporter dans la *work-house*, quand un habitant d'une maison voisine qui rentrait chez lui s'y opposa. « Y pensez-vous ? » lui dit-il, « notre paroisse n'est déjà chargée que de trop de pauvres. » En même temps il se fait aider par un autre voisin, et porte le moribond dans une autre rue dépendant de la paroisse de Covent-Garden, où il le laisse sans s'inquiéter de qu'il deviendra. Dans le cours

de la nuit le même watchman, par curiosité ou par humanité, veut voir ce qu'est devenu cet infortuné. Il le retrouve à l'endroit où on l'avait placé, mais beaucoup plus mal, et paraissant près de rendre le dernier soupir. Un *watchman* de Covent-Garden étant arrivé en ce moment, le fit transporter dans la *work-house* de cette dernière paroisse. Deux heures après il n'existait plus, tandis que des secours donnés à temps l'auraient peut-être rappelé à la vie.

Dans une commune du nord de l'Angleterre, un ouvrier, après avoir travaillé quelques mois aux travaux des champs, tomba malade, et se présenta à l'*overseer* pour en obtenir quelques secours. Il en reçut l'ordre de partir sur-le-champ pour se rendre dans la paroisse de son domicile qui en étoit fort éloignée. Il fallut obéir. Il ne put faire que quelques milles dans toute la journée, et il arriva le soir à demi-mort dans une paroisse dont l'*overseer* le logea dans un caveau humide, sur une botte de paille, sans matelas ni couverture. On vit le lendemain que sa maladie était la petite vérole. N'importe, il

fallait s'en débarrasser. On le jeta sur une charrette qui eut ordre de le conduire jusqu'à son domicile, mais en y arrivant le conducteur ne trouva plus sur sa voiture qu'un cadavre.

J'ai promis à mes lecteurs de finir par quelque chose de moins triste, et je vais leur tenir parole.

Harvey, pauvre à la charge de la paroisse d'Epwell, comté d'Oxford, avait donné sa fille en mariage à un ouvrier nommé Coombe, demeurant dans un village éloigné de plusieurs milles. Après la cérémonie du mariage, les nouveaux époux retournaient chez Harvey où ils comptaient passer la nuit, mais elle ne devait pas être aussi tranquille qu'ils l'espéroient. Les préjugés règnent en Angleterre, dans cette patrie de la raison et de la philosophie, aussi bien que dans toute autre partie de l'univers, et ils ont beau n'avoir aucun fondement solide, on n'est pas moins soumis à leur influence. Une erreur populaire accréditée à Epwell était que quiconque couchait dans ce village la première nuit de ses noces, y acquérait par ce seul

fait domicile de droit. L'*overseer*, homme fort éclairé, comme on va le voir, craignant que le nouveau marié ne tombât un jour à la charge de la paroisse, comme son beau-père, avait décidé dans sa sagesse qu'il ne lui serait pas permis de coucher à Epwell. Il avait défendu au vieillard de recevoir ses enfans, et voyant que celui - ci n'était pas très disposé à l'obéissance, il avait placé à la porte de sa maison une garde de constables pour en interdire l'entrée aux jeunes gens. Ceux-ci ne purent pénétrer dans une forteresse si bien gardée ; mais il était tard, il tombait une pluie épouvantable, on était en hiver, ils ne pouvaient donc songer à retourner au domicile de Coombe. Ils se présentèrent transis et percés à la porte de la seule auberge qui existât dans Epwell. Mais l'*overseer* avait tout prévu, et la porte leur en fut refusée. Ils retournèrent vers la maison du père, l'entrée en était toujours gardée. La force était inutile, ils eurent recours à la ruse, et parvinrent à s'y introduire par une fenêtre donnant sur le derrière. Ils venaient de se coucher sur un méchant grabat

qui allait sans doute devenir un lit de roses, quand l'*overseer* informé de l'escalade par ses espions, car il en existe même chez ces insulaires si fiers de leur liberté, se mit à la tête de son régiment de constables, entra de vive force dans la maison et dans la chambre, arracha du lit nuptial le nouvel époux, lui fit met mettre des menottes, attendu qu'il avait opposé quelque résistance à ses satellites, et le fit traîner à demi-nu dans un cabaret assez éloigné, où il le retint prisonnier toute la nuit, sans permettre à sa femme qui l'avait suivi d'y entrer avec lui. Le lendemain matin, il le conduisit devant le magistrat, en l'acousant de rébellion à ses ordres. Mais ici les choses commencèrent à changer de face; le juge fit remettre Coombe en liberté, et celui-ci intenta un procès contre son persécuteur, pour l'avoir tiré par violence de la maison de son beau-père, et détenu arbitrairement prisonnier pendant une nuit. L'affaire fut portée devant les assises d'Oxford, et le 17 juillet 1817, le digne *overseer* fut condamné à 40 livres sterlings (960 fr.) de dommages et intérêts.

CHAPITRE XXV.

Langue française à Londres.

« Vous verrez aujourd'hui, » me dit mistress G***, chez qui je passais la soirée, « un homme assez singulier, un de vos compatriotes. Il n'aime pas l'Angleterre, quoiqu'il y demeure depuis trente ans, mais ce que je trouve le plus plaisant en lui, c'est la manière dont il entrelarde son français d'expressions anglaises. On dirait qu'il a oublié sa propre langue, ou qu'elle ne peut lui fournir les termes nécessaires pour rendre ses idées.

M. Devieillepalette entrait à l'instant.

« Madame, » dit-il à mistress G*** en la saluant, « j'espère que je ne m'*intrude* pas dans votre honorable compagnie. «

— « Nullement, monsieur. Voici M. F., M. B., M. C., » et elle accomplit le cérémonial fastidieux de présentation anglaise en

lui apprenant les noms de toutes les personnes qu'il n'avait jamais vues et qu'il ne devait peut-être jamais revoir. « Je comptais vous voir hier soir, » ajouta-t-elle.

— « Je me proposais ce plaisir, madame. Je trouve trop d'*attractions* dans votre société pour m'en priver volontairement, et j'ai été fort *désappointé* en me voyant obligé d'y renoncer. Mais il m'est survenu des *visiteurs* qui m'ont entraîné à Covent-Garden. »

— « Et au moins, vous êtes-vous amusé? »

— « Autant qu'on peut le faire à un spectacle anglais. Cependant les acteurs ont fait toutes les *exertions* possibles pour plaire à l'auditoire, et miss Stephens a chanté parfaitement. Elle a été *encorée* deux fois successivement dans le même air.

— « Il me semble, » dis-je, « que c'est abuser de la patience d'un acteur que de lui faire répéter trois fois un air. »

— « Il est vrai, monsieur; mais dans l'*exubérance* de l'enthousiasme, on oublie la fatigue qu'on occasionne, pour ne songer qu'au plaisir qu'on éprouve. C'est être un

peu égoïste, mais cela est peut-être excusable en Angleterre, où l'on a si peu d'occasions d'*exhilaration.* »

— « Je vois, M. Devieillepalette, » dit mistress G***, que vous n'avez pas renoncé à vos anciens préjugés contre l'Angleterre. »

— « Je n'ai pas de préjugés, madame, mais depuis trente ans que j'habite ce pays, je n'y ai remarqué aucun *improuvement.* Tout y semble stationnaire, et il suffit qu'une chose ait été pour qu'elle doive toujours être. Cette obstination est une véritable *visitation* de la Providence. Les Anglais ont beau nous vanter les *accommodations* supérieures de leur pays, moi j'y touve des *nuisances* à chaque pas, et c'est ce qu'il serait facile d'*illustrer* par des exemples.

— « Faites-le, monsieur, faites-le ! » dit un gros anglais qui se mordait les lèvres. »

— « Eh bien ! monsieur, puisque vous me *challengez* ainsi, comment *apologiserez*-vous la coutume d'enterrer les morts dans les villes ? Me *quoterez*-vous une seule bonne raison pour la conserver ? »

— « La meilleure de toutes ; nos pères le faisaient. »

Cette raison serait ridicule dans tout autre pays ; car il en résulterait que les hommes seraient condamnés à ne jamais faire un pas vers la perfection à laquelle nous devons toujours tendre, même sans espoir de pouvoir l'atteindre. Mais un abus consacré par un ancien usage est en Angleterre l'arche sainte, et l'on ne peut y toucher sans danger. C'est un de ces arbres révérés par la superstition, et sur lesquels personne n'ose porter la hache. Depuis long-temps on a reconnu en Angleterre combien le système des lois criminelles est vicieux, combien celui de la police est imparfait, combien de vexations résultent des lois sur les chasses, à combien d'abus donnent lieu celles sur les pauvres, combien la manière dont le peuple est représenté au parlement est absurde et ridicule. Quelques voix solitaires se sont élevées en faveur du bon sens et des lumières ; elles se sont fait entendre jusque dans le parlement britannique ; on y a prononcé de

beaux discours, fait des rapports dont chacun forme un gros volume in-8°, et tout est resté dans le même état.

— « C'est sans doute pour la même raison, monsieur, » continua M. Devieillepalette, « que vous conservez encore des tueries dans Londres. Il est vrai qu'il n'y a pas long-temps qu'elles ont disparu de Paris; mais enfin elles n'y existent plus, et c'est encore un pas *effectuel* que nous avons fait avant vous sur le chemin d'une *génuine* civilisation. Vous vantez la beauté de vos boutiques; je conviens qu'on en trouve dont la montre est arrangée avec goût et *ingénuité;* mais jetez les yeux sur celles de vos bouchers, et dites-moi si vous ne les en détournez pas avec dégoût. Peut-on supporter la vue de toutes ces viandes de rebut, étalées sur le devant de leurs boutiques, et qui s'emparent quelquefois de la moitié du *pavement?* Je ne connais rien de plus révoltant, si ce n'est ces horribles brouettes que traînent, ou pour mieux dire, que poussent des hommes ou des femmes, couverts de guenilles grasses et dégoûtantes, en criant « *Cat's meat, dog's meat,*

viande pour les chats, viande pour les chiens, » et dans lesquelles des morceaux de chair de cheval, souvent fétides, sont exposés à découvert, et font le désespoir du nez et des yeux. »

— « Grâce, monsieur, grâce, » dit mistress G***; ménagez du moins nos oreilles, et ne présentez pas à notre imagination des objets si repoussans. »

— « Pardon, madame, j'*encroche* sur votre patience, mais il faut être *consistant* avec soi-même, et ferme dans ses principes. Il y a trente ans que j'ai quitté la France, mais je n'en suis pas moins Français. Je vois qu'en France tout tend à s'améliorer, parce que nous ne prétendons pas, comme vous, que tous nos usages soient les meilleurs possibles. Bien loin de regarder *contemptueusement* les coutumes des autres nations, nous les adoptons quand elles nous paraissent préférables aux nôtres; et c'est le moyen d'avancer sur la route de la perfection. Si nous étions à Paris, madame, vous pourriez m'accuser de *culpabilité* si je me présentais chez vous avec des souliers comme ceux que j'ai

honte de voir à mes pieds ; mais à Paris j'aurais trouvé un décroteur à quelques pas de chez vous, tandis qu'à Londres il n'en existe pas un seul ; et Dieu sait que ce n'est pas faute de boue. Vous prétendez avoir tous les *comforts* de la vie, et vous êtes *déficiens* de presque tout ce qui peut la rendre agréable. »

Je profitai d'un moment où M. Devieillepalette reprenait haleine, pour saluer mistress G***, et prendre congé de la compagnie.

« Il est temps que je quitte Londres, » pensai-je en sortant ; « qui sait si je ne finirais pas aussi par parler anglais en français ? »

CHAPITRE XXVI.

Premières huîtres. — Décence anglaise. — Vente à l'encan.

« Si vous n'avez pas d'engagement d'affaire ou de plaisir ce matin, » m'écrivit un jour M. C...., « venez déjeuner avec moi à onze heures, et je vous menerai ensuite à une très-belle vente où je désire faire une emplette ?

Je ne manquai pas au rendez-vous. Chemin faisant, je remarquai à la porte de chaque cabaret (et je crois avoir déjà dit qu'il en existe à Londres un nombre immense), des enfans qui ramassaient des écailles d'huîtres, et qui en construisaient des grottes, des maisons, des ponts, etc.; un d'entre eux poursuivait chaque passant, et le sollicitait de déposer une offrande dans une tasse ou une écaille d'huître qu'il tenait à la main. Je croyais être à Paris le jour de la Fête-

Dieu, et entendre ces enfans recommander aux passans « leur petite chapelle. » Je vis aussi un grand nombre d'hommes du peuple, et surtout de femmes, entrer chez les marchands de poissons, se faire ouvrir une ou deux huîtres, et en sortir après les avoir avalées.

Enfin, j'arrivai chez M. C.... « Vous venez à temps, » me dit-il; « les huîtres sont ouvertes, et vous savez qu'il ne faut pas qu'elles attendent. »

— « Des huîtres! » m'écriai-je : « c'est un singulier déjeuner à Londres où on les mange ordinairement au souper. »

— « Aussi ce jour n'est-il pas un jour ordinaire, » me répondit-il. « Les huîtres viennent d'arriver pour la première fois de la saison, et il n'est presque personne qui ne s'en régale ce jour-là; les uns, parce qu'ils sont sûrs qu'elles sont fraîches; les autre, parce qu'un préjugé populaire universellement répandu leur fait croire que cela leur portera bonheur pour toute l'année. Les enfans ramassent les écailles, et tel d'entre eux qui faisait la veille l'aumône à un pauvre, la demande aujourd'hui sans rougir. »

Tout ce que je venais de voir se trouvait alors expliqué, et sans m'inquiéter si l'on me rangerait au nombre des superstitieux ou des gourmands, je me mis à manger des huîtres qui se trouvèrent fort bonnes.

J'avais à peine fini de déjeuner que....

Quel embarras! notre langue est si scrupuleuse ! nos oreilles sont si délicates ! Combien n'existe-t-il pas de détails dans lesquels on ne peut entrer sans s'exposer au reproche de bassesse et de trivialité ? Essayons pourtant, et si quelque lecteur fait la grimace ou fronce le sourcil en me lisant, je ne lui souhaite d'autre mal que d'éprouver pour la chose autant de difficulté que j'en trouve pour l'expression.

Nous étions quatre à déjeuner. Je me levai de table le premier, et m'étant approché de M. C...., je lui dis quelques mots à l'oreille, en ayant soin que lui seul pût les entendre. Il me comprit parfaitement et me menant vers une fenêtre, il me montra du doigt un petit cabinet situé dans la cour. J'y descendis sur-le-champ; mais la porte en était barricadée entièrement, ce qui me fit penser

qu'il y avait garnison dans la place. Je me déterminai à en faire le blocus, et à en attendre l'évacuation pour l'occuper à mon tour. Je passai un quart d'heure à monter la garde en me promenant en long et en large dans la petite cour, comme une sentinelle en faction, fredonnant en même temps quelques airs, afin de déterminer l'ennemi à une sortie plus prompte en lui faisant connaître l'approche d'un corps étranger sur les glacis de la citadelle. Le voyant toujours renfermé dans ses remparts, je me décidai à la retraite, et je remontai chez M. C.... Je lui rendis compte de ma course inutile. —«Rien n'est moins étonnant, » me dit-il; « votre présence changeait le château fort en cachot. Vous seriez resté une heure à vous promener dans la cour, que vous n'en auriez pas été plus avancé. Jamais Anglais n'approche ni ne sort d'un pareil lieu, tant qu'il peut croire que quelqu'un pourra l'apercevoir. Telles sont ses idées de décence, et c'est sans doute pour ce motif que vous ne trouvez nulle part dans Londres ces cabinets commodes qu'on trouve établis dans toutes les

promenades à Paris. Mais dès qu'on aura remarqué que vous aviez levé le siége, les portes du fort se seront ouvertes, et je suis convaincu que vous le trouverez à présent non occupé. »

Je redescendis dans la cour, et la porte s'ouvrant sans efforts, je crus avoir ville gagnée, et pouvoir déployer mes drapeaux sur la brèche. Point du tout; un autre corps s'était déjà emparé de la place, mais en négligeant de s'y fortifier. Dès que je parus à la porte, une vieille femme de soixante et quelques années, qui ne prévoyait pas une attaque si brusque, se lève précipitamment, étend les bras vers le ciel, ouvre dans toute leur largeur de petits yeux d'un bleu pâle bordés de rouge, et une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et garnie d'un reste de vieilles palissades jaunies par le temps, en poussant un cri de détresse et d'effroi, comme si le diable armé de griffes et de cornes se fût présenté tout à coup devant elle. L'épouvante me gagna aussi, et à plus juste titre; je fis une fuite précipitée dans l'appartement de M. C..., à qui je comptai ma nouvelle aven-

ture, et ce ne fut qu'au troisième assaut que je pus m'introduire dans la citadelle.

Nous partîmes enfin pour *Harley street* où était située la maison dans laquelle se faisait la vente où nous devions nous rendre. M. C.... m'apprit en chemin que M. R....., un des plus riches particuliers de l'Angleterre, faisait vendre son mobilier, uniquement pour le plaisir d'en acheter un nouveau.

« Voilà une idée assez singulière, » lui dis-je; « mais sans doute son mobilier est usé, antique, et a besoin d'être renouvelé. »

« — Point du tout, » répliqua-t-il, « vous verrez que tout est chez lui de la plus grande beauté, et il s'y trouve des choses qu'il a achetées le mois dernier. Mais ce n'est pas son premier trait de bizarrerie. Il y a quelques années il acheta un superbe château, auquel était joint un grand parc parfaitement bien planté. Il fit démolir l'un, et passa la charrue sur l'autre, afin de pouvoir faire une nouvelle création du tout. »

Nous arrivâmes à la maison, l'une des plus belles de *Harley street*, et j'avoue que je fus surpris de la richesse et de la beauté du mobi-

lier que j'y trouvai. Des glaces et des pendules magnifiques qu'on avait fait venir de France, parce qu'on n'en trouve pas d'aussi belles en Angleterre; des meubles travaillés dans l'Inde, en Chine et au Japon ; des bijoux précieux ; une superbe vaisselle d'argent et de vermeil ; les plus belles porcelaines ; des tableaux de toutes les écoles, une bibliothèque bien choisie, le plus beau linge de corps, de lit et de table ; enfin rien n'était excepté de la vente, et pour en donner la preuve, le portrait même du propriétaire en faisait partie.

La vente avait lieu dans un très-grand salon où se trouvait une foule nombreuse, mais bien composée, attendu qu'on n'y était admis que par billet. On y apportait successivement les objets portatifs dont la vente était annoncée, et on devait les jours suivans se transporter de salle en salle pour procéder à la vente des gros meubles. L'*auctioneer*, officier public dont les fonctions sont les mêmes que celles de nos commissaires priseurs était placé dans une chaire semblable à celles de nos professeurs. Il n'était pas assisté d'un

crieur comme en France ; toute la besogne roulait sur lui seul, et quand il adjugeait un objet, il annonçait l'adjudication par un coup d'un petit marteau d'ivoire dont il était armé. Aussi la phrase anglaise, pour désigner une vente à l'encan, est-elle : « placer sous le marteau. » La vente ne traînait pas en longeur, et il était rare que l'objet le plus précieux fût crié pendant plus de trois minutes.

On vendait alors les tableaux. M. C.... désirait acheter un petit paysage d'un peintre anglais qui, mis à prix à deux guinées, fut porté à six en une minute, quoiqu'il ne se trouvât que deux enchérisseurs. En ce moment, un homme assez bien mis s'approcha de M. C.... « Vous êtes artiste, monsieur, » lui dit-il, « voici un petit tableau que je voudrais acheter s'il est de Téniers, comme on l'annonce : mais je soupçonne que ce n'est qu'une copie. Je serais charmé de connaître votre opinion, elle me déciderait. « M. C.... s'approche du tableau, le trouve fort beau, le déclare original, et pendant ce temps celui qu'il voulait acheter était adjugé, et

l'homme qui le consultait avait disparu : c'était une ruse de guerre pour avoir à meilleur marché le paysage qu'on vendait.

Presque tous les *auctioneers* ont chez eux une grande salle où ils font des ventes, et où l'on court risque d'être souvent trompé. On vous y vend des bijoux de composition pour de l'or, de fausses pierres pour des pierres fines, et quand l'objet est une fois livré, et que vous l'avez emporté, vous n'avez plus de réclamation à faire. S'il s'y trouve des objets de bon aloi, vous courez le risque de les payer le double de leur valeur, parce que les vendeurs, de concert avec *l'auctioneer*, enchérissent tant qu'ils croient que vous porterez encore une enchère, et si l'objet leur reste, ils en sont quittes pour le remettre en vente quelques jours après. J'ai vu dans une de ces salles une bibliothèque vendue quatre fois sans avoir jamais changé de place. On a déjà proposé au parlement des mesures pour corriger ces différens abus, mais c'est une entreprise qui éprouve toujours beaucoup de difficultés en Angleterre.

CHAPITRE XXVII.

Jugemens de Dieu.

Il y a bien long-temps qu'il n'existe plus de traces sur le continent européen de ces pratiques superstitieuses connues dans les siècles d'ignorance et de barbarie sous le nom de jugemens de Dieu. On ne juge plus un accusé coupable, s'il se brûle la main en levant un fer rouge ou en la plongeant dans l'eau bouillante, ni innocent s'il ne surnage pas sur l'eau dans laquelle on le jette; enfin on ne fait plus dépendre le jugement d'un procès d'un combat à outrance. J'étais bien persuadé que dans aucun état se disant policé il n'existait plus de vestiges de ces coutumes absurdes. Il était réservé au peuple penseur, libre, philosophe, ennemi déclaré de toute superstition, de consacrer par une décision solennelle dans le dix-neuvième siècle le jugement de Dieu par combat à outrance. Cette anecdote est assez curieuse pour

que j'entre à cet égard dans quelques détails.

Marie Ashford, jeune et jolie paysanne, demeurant chez son oncle à Erdington, comté de Warwick, ayant toujours mené une conduite régulière, avait été à un bal donné chez un fermier à quelque distance de sa demeure le 26 mai 1817. N'étant pas rentrée de la nuit, on prit de l'inquiétude, on la chercha, et on la trouva noyée dans un puits qui se trouvait sur la route. L'inspection du cadavre et de ses vêtemens prouva d'une manière incontestable que quelques minutes avant sa mort elle avait souffert un autre outrage.

L'opinion publique accusa de ce double crime Abraham Thornton, entrepreneur de bâtimens. Il fut arrêté sur-le-champ, et mis en jugement. Il résulta de l'instruction du procès qu'il avait été la veille au même bal, qu'il y avait dit à un de ses amis que Marie Ashford était une charmante fille, et que, dût-il lui en coûter la vie, il satisferait les désirs qu'elle lui inspirait. Il était sorti du bal en même temps qu'elle; un témoin les avait rencontrés à trois heures et demie du matin à peu de distance du puits. Un peu plus loin des traces

de pieds, sur une terre nouvellement labourée et hersée, semblaient annoncer qu'un homme et une femme y avaient lutté ensemble; les souliers de Marie Ashford et de Thornton correspondaient parfaitement à ces marques; ceux de Thornton étaient garnis de clous, il en manquait quelques-uns, et le même manque se faisait remarquer sur les traces. Enfin les vestiges de pieds d'homme allaient jusqu'au puits et en revenaient à une distance d'environ quarante pieds, et l'on n'y en voyait aucun de pieds de femme, d'où l'on présumait qu'il avait porté sa victime pour la précipiter dans le puits.

Thornton nia d'abord les deux crimes, mais des preuves matérielles que fournirent ses propres vêtemens lui arrachèrent l'aveu que cette même nuit, en sortant du bal, il avait obtenu volontairement de Marie Ashford ce qu'on l'accusait de lui avoir ravi. Il prouva que cette jeune fille avait été seule chez une de ses amies à quatre heures du matin, qu'elle y était restée jusqu'à quatre heures et demie; qu'un quart d'heure après elle fut rencontrée seule par des témoins;

enfin que lui-même, à l'heure où le meurtre était supposé avoir été commis, c'est-à-dire entre quatre heures et demie et cinq heures, avait été rencontré à deux milles du puits par plusieurs témoins qui déposèrent du fait.

Cet alibi parut décisif aux jurés, et ils acquittèrent Thornton. On serait porté à croire qu'après ce jugement solennel, quoique en apparence assez légèrement rendu, l'affaire devait être terminée; qu'après une déclaration du jury on ne pouvait remettre une seconde fois le même individu en jugement pour la même cause. Point du tout. Les lois anglaises ne ressemblent à celles d'aucun autre pays. Lorsqu'il s'agit de meurtre, le plus proche parent, l'héritier direct de la personne assassinée, peut se porter de nouveau accusateur du présumé coupable, et c'est le seul qui ait ce droit. L'accusé subit alors un nouveau jugement devant un nouveau jury, et par une autre bizarrerie non moins ridicule, s'il est déclaré coupable, il faut qu'il soit exécuté; le monarque perd le plus beau droit de la souveraineté, celui de faire grâce.

La voix publique s'élevait toujours contre Thornton, malgré son jugement d'absolution. On fit de nouvelles recherches, on fit gémir la presse pour et contre lui; on prétendit trouver de nouveaux indices, de nouvelles présomptions; et William Ashford, frère de la défunte, l'accusa de nouveau du meurtre de sa sœur. Il fut arrêté à sa requête et traduit devant la cour du banc du roi pour être renvoyé devant un second jury. Quand l'avocat d'Ashford eut présenté sa demande, Thornton pour toute réponse jeta son gant sur le parquet du tribunal, et demanda à prouver son innocence par le combat judiciaire. Les témoins de cette scène bizarre durent croire qu'ils assistaient à la représentation d'un mélodrame. Mais les juges prirent la chose très-sérieusement. Une vieille loi, restée sans exécution depuis des siècles, mais non formellement abrogée, permettait à l'accusé en pareil cas de demander le combat à outrance contre son accusateur. Il n'y avait d'exception que lorsque cet accusateur était un enfant, un vieillard, un homme estropié, une femme, un citoyen de Londres, ou lorsque

les juges trouvaient des motifs pour croire que l'accusé était coupable.

Le président ordonna gravement au greffier de ramasser le gage du combat et de le déposer sur le bureau, et il fut ordonné à l'accusateur de faire preuve que l'accusé ne pouvait être admis au bénéfice du combat. Pendant sept à huit séances qui eurent lieu à la fin de 1817 et dans les premiers mois de 1818, les avocats des deux parties firent valoir successivement leurs moyens pour et contre. Une foule innombrable remplissait la salle d'audience, les corridors, et même les environs du tribunal, et l'on était obligé de faire entrer l'accusé par une porte secrète, afin de le mettre à l'abri de la fureur du peuple qui menaçait de lui faire un mauvais parti. Enfin le tribunal délibéra, chaque juge donna son opinion à voix haute en l'appuyant de ses motifs, et la sentence prononcée à l'unanimité fut que Thornton avait droit de demander le combat.

Les formes en sont réglées par la loi. Les juges y président en grand costume, et les deux champions, suivis de leurs avocats et

procureurs, servant de seconds ou de témoins, doivent se présenter en champ clos, la tête, les jambes et les bras nus, sans autres armes qu'un bâton d'une aune de longueur, dont le bout est garni en corne, et un petit bouclier de cuir. Ils doivent, avant d'entrer en lice, prêter serment qu'ils n'ont eu recours, ni n'ont fait avoir recours pour eux par d'autres à aucune pratique de sorcellerie; plaisant serment à exiger au dix-neuvième siècle!

Le combat doit commencer au lever du soleil, et durer jusqu'à son coucher. Si, pendant ce temps, l'accusé succombe, il est pendu sans miséricorde à l'instant même. Si au contraire il peut faire durer le combat jusqu'à la fin du jour, il est déclaré innocent, et l'accusateur est condamné à un an d'emprisonnement, à une amende, et à des dommages et intérêts envers son adversaire. Si l'accusateur se reconnaît vaincu, s'il prononce le mot affreux *Craven*, qui indique qu'il renonce au combat par lâcheté, il devient en outre infâme, et perd le droit de cité.

L'Angleterre aurait donné au monde civi-

lisé un spectacle assez singulier dans ce combat, s'il avait eu lieu. Mais lorsque le jugement fut prononcé, l'avocat de William Ashford demanda à la cour d'accorder à son client un délai pour délibérer sur ce qu'il devait faire. La cour fit droit à sa demande. Or, l'accusateur était un jeune homme faible, débile, et de petite taille, l'accusé un gaillard vigoureux et bien découplé. William Ashford sentit que les coups de bâton qu'un bras si nerveux assénerait sur son frêle individu le mettraient bientôt hors de combat; en supposant Thornton coupable du meurtre de sa sœur, il ne voulut pas charger encore sa conscience de celui du frère. En conséquence, le 20 avril 1818, il fit annoncer à la cour qu'il se désistait de sa demande, et qu'il consentait à ce que l'accusé fût remis en liberté. Il fallait entendre sur cela le procureur du roi. Il n'était point au tribunal; on le trouva heureusement à la buvette. Il déclara qu'il ne s'opposait pas à la mise en liberté de Thornton, et elle fut prononcée sur-le-champ. — On assure qu'il a depuis quitté l'Angleterre.

Le même jour, ce magistrat annonça à la chambre des communes qu'il lui soumettrait incessamment une motion relativement au jugement par combat singulier, en cas d'appel sur accusation de meurtre, mais on n'en entendit plus parler, quoique la session du parlement ne se soit terminée que six semaines après. Les Anglais peuvent donc encore espérer de voir quelque jour deux plaideurs vider leurs différens à coups de bâton sous les yeux d'une cour de justice, spectacle bien digne d'une nation dont le divertissement favori est de voir des boxeurs s'assommer à coups de poings.

CHAPITRE XXVIII.

Excursions diverses.

Je ne proposerai pas à mes lecteurs de me suivre dans une foule d'établissemens particuliers que j'allai voir à Londres, et qui ne me fourniraient qu'une nomenclature sèche et froide : je ne les conduirai même pas dans une brasserie anglaise où ils pourraient voir des cuves auprès desquelles la fameuse marmite des Invalides n'est qu'une tasse à café, et dont l'une s'étant crevée il y a environ dix-huit mois, le liquide qui y était contenu inonda toute une rue et renversa des murailles. Mais je les prierai de donner quelques minutes d'attention à des collections vraiment curieuses et intéressantes.

Nous commencerons par la riche galerie de tableaux du marquis de Stafford, qui est peut-être la plus belle et la plus précieuse qu'un particulier ait jamais possédée, et

dont une partie provient de la collection du duc d'Orléans, qui a été vendue à Londres au commencement de la révolution. Beaucoup de seigneurs anglais ont le goût des tableaux, et en ont rassemblé un plus ou moins grand nombre. Mais le chef-d'œuvre qu'ils achètent est ordinairement perdu pour les arts et pour les amateurs, parce que le goût des anglais pour les jouissances exclusives fait qu'il est presque impossible d'en approcher. Le marquis de Stafford a des idées plus libérales : quoique sa galerie ne soit pas publique, toute personne honnête, en s'adressant à lui, reçoit un billet pour y entrer, et sa complaisance est sans bornes pour les artistes et pour les étrangers.

L'Institution britannique est un établissement formé en 1805 par plusieurs seigneurs amis des arts, et qui, sentant qu'il manquait à la capitale des îles britanniques un point central où les artistes pussent étudier les ouvrages des grands maîtres, formèrent une société pour établir ce qu'on pourrait appeler un musée. Pendant la moitié de l'année, la galerie est remplie de tableaux des meilleurs

peintres anciens et modernes de toutes les écoles appartenant aux membres de l'Institution qui les y font transporter successivement, de manière que la collection varie tous les ans. Je n'ai pas besoin de dire que le marquis de Stafford est un des principaux membres de cette association d'amis des arts. Pendant les six autres mois, les peintres anglais vivans y exposent leurs ouvrages et y trouvent ainsi quelquefois occasion de les vendre, ce qui probablement n'est pas le moindre motif de cette exposition ; car le *Quærenda pecunia primùm* devrait être inscrit en grosses lettres sur toutes les portes en Angleterre. Cette galerie est publique, c'est-à-dire qu'on peut la voir en payant un shilling.

Une troisièm ecollection, qui rivalise presque les deux précédentes, est celle qu'on voit au collége de Dulwich, à cinq mille de Londres, et qui a été léguée à cet établissement par sir Francis Bourgeois qui était lui-même un peintre distingué. Elle n'est pas publique, mais il est très-facile d'obtenir des billets pour la voir. Il s'y trouve trois cent

cinquante-six tableaux distribués par écoles dans cinq différentes salles. Deux peintres anglais seulement figurent dans cette collection, sir Josué Reynolds et sir Francis Bourgeois. Mais ce qui m'étonna bien plus que la vue de tous ces chefs-d'œuvre, ce fut de lire en tête du catalogue une invitation à ne rien donner aux domestiques chargés de les montrer. L'exemple d'une libéralité si surprenante chez nos voisins avait déjà été donné par le Muséum britannique, et puisque le voilà suivi par un autre établissement, je commence à croire que nos arrières petits-enfans pourront admirer la couronne de quelqu'un des successeurs de George III, sans être obligés d'en payer la vue.

On m'avait vanté la galerie de peintures de miss Linwood dans Leicester square. En y entrant je ne vis que des tableaux qui me parurent assez médiocres, et dont je reconnus quelques-uns pour des copies d'ouvrages de peintres anglais, dont j'avais vu les originaux. Ils sont au nombre de cinquante-un, placés sur un des côtés d'une grande galerie bien décorée, et une grille en fer à hauteur

d'appui empêche qu'on n'en puisse approcher de trop près. En les examinant avec plus d'attention, je vis que ces tableaux étaient le produit, non du pinceau, mais de l'aiguille. C'est une broderie si bien faite, si parfaitement nuancée, qu'à trois pas de distance il est impossible de ne pas croire qu'on ait sous les yeux des peintures véritables. Neuf autres tableaux d'une très-grande dimension sont placés dans des salles souterraines, où un jour mystérieux fait valoir les objets qu'ils représentent, Jeanne Gray dans sa prison, une caverne habitée par des lions, etc. Enfin, trois tableaux placés dans un autre salon, et dont vous pouvez approcher autant que vous le désirez, vous permettent d'apercevoir la perfection de ce bel ouvrage. J'admire surtout la Vierge à la chaise, de Raphaël. On retrouve dans cette copie toute la beauté du coloris, tout le fini du dessin du tableau original. Les chairs et même les yeux sont brodés comme les draperies, et cependant les chairs conservent toute leur fraîcheur, les yeux tout leur éclat. J'avais vu en France quelques ouvrages sem-

blables, mais ils n'approchaient pas de ceux-ci, qui, dans un autre genre, sont presque comparables à nos tapisseries des Gobelins. Miss Linwood ne se borne pas à copier, elle offre aussi quelques ouvrages de sa composition. Je remarquai parmi ceux-ci un renard déchirant un coq, parfaitement exécuté.

La collection d'histoire naturelle qui se trouve dans le Muséum britannique est véritablement misérable, au moins pour ce qui concerne le genre animal; et les animaux vivans placés dans la tour de Londres sont en trop petit nombre pour attirer l'attention. La seule chose remarquable, et que j'ai oubliée lorsque j'en ai parlé, c'est que leurs loges sont divisées en deux parties; l'une extérieure, qui est leur salon de compagnie; l'autre intérieure, qui leur sert de chambre à coucher. Les Anglais, faisant de leurs retraites nocturnes des espèces de sanctuaire où l'œil ne doit jamais pénétrer, n'ont pas même voulu exposer aux regards le lit des animaux que leur gouvernement fait voir pour un shilling.

Mais il existe à Londres deux établissemens du même genre, beaucoup plus curieux, et qui méritent même l'attention des naturalistes. L'un est une ménagerie d'animaux vivans qui se trouve à Exeter change, dans le Strand. Elle en contient un très-grand nombre dont plusieurs ont le mérite de la rareté. On y voit en ce moment le véritable Orang-Outang qui n'est guère que de la taille d'un enfant de sept ans. Cet animal est le portrait de l'homme en laid. Il en diffère surtout par la largeur de la bouche, la longueur des bras, l'aplatissement du nez, le rapprochement des yeux, et la grosseur du ventre qui est hors de toute proportion avec son corps. Il est possible, au surplus, que ce dernier caractère soit un accident de l'individu, et non un attribut général de l'espèce. Il est couvert d'un poil roussâtre assez rare, et paraît doux et docile. Une lionne qui nourrit trois lionceaux qui ont environ six mois et qui promettent de vivre, est si douce qu'elle permet à son gardien de les prendre pour les montrer aux spectateurs.

Le Muséum de Bullooh, dans Piccadilly, n'offre pas la nature vivante, mais on y voit dans un état de conservation parfaite presque tous les animaux connus. J'y ai remarqué une superbe giraffe de plus de quinze pieds de hauteur. Les oiseaux, les poissons, les amphibies, les reptiles, les insectes s'y trouvent pareillement. D'autres salles contiennent des curiosités des îles de la mer du Sud, d'Afrique et d'Amérique, des productions marines, des minéraux, et une collection d'anciennes armes.

Mais les amateurs de ce dernier genre doivent aller dans un bâtiment nommé salle gothique, à cause de sa décoration, et qui est situé dans Pall-Mall. Ils y verront une superbe collection d'armes de toutes espèces et de tous les pays, dont quelques-unes ont appartenu à des personnages célèbres, si du moins il faut en croire le catalogue, qui ne peut passer pour article de foi.

Le spectacle de Pierre a été imité à Londres, mais avec beaucoup moins de perfection. Plusieurs Panoramas sont toujours ouverts dans cette ville; le plus en vogue en

ce moment est celui de Waterloo, nom que les Anglais ne prononcent que chapeau bas, et qui leur fait oublier que la guerre de vingt-un ans, que cette journée a terminée, à augmenté leur dette publique de huit cent quarante-un millions sterling, car elle est aujourd'hui de onze cent millions, et elle n'était en 1793 que de deux cent cinquante-neuf. *Tanta molis erat!*

Ce serait abuser de la patience de mes lecteurs que de leur faire passer en revue tout ce qu'on appelle à Londres des *exhibitions*, et qui ne sont pour la plupart que des piéges tendus à la crédulité. Je vis un jour, en passant dans Piccadily, une grande affiche conçue en ces termes :

MONSTRES D'AFRIQUE !!!
CROCODILE ET SERPENT A SONNETTES VIVANS !!!

Un grand tableau suspendu à la porte représentait des nègres attaquant d'un côté un énorme crocodile, et de l'autre un serpent d'une longueur et d'une grosseur prodigieuse. Un homme placé à la porte, et ressemblant par ses vêtemens à un roi de carreau, invi-

tait les passans à entrer. On n'a pas tous les jours occasion de voir deux pareils monstres pour un schilling, et je cédai à la tentation. On m'introduisit dans une petite salle que je regardais comme l'antichambre des deux Africains, mais je me trompais, c'était bien leur palais véritable, et l'on me fit voir avec un air d'importance un crocodile de cinq pouces de longueur nageant dans un vase de la grandeur d'un bol à punch, et un serpent à sonnettes de la taille d'un gros ver de terre, dans une espèce de souricière en fil d'archal.

CHAPITRE XXIX.

Elections.

Le parlement fut dissous pendant mon séjour à Londres, et j'eus l'avantage de pouvoir assister au spectacle curieux des élections. Avant qu'elles soient ouvertes, les candidats annoncent leurs prétentions dans les journaux, et commencent à *canevasser* leur propre élection, mot expressif qui me paraît bien peindre toutes les démarches qui se font pour parvenir au but desiré. Le nombre des prétendans n'est jamais bien grand; il est rare qu'il soit du double de celui des nominations à faire, mais ordinairement il s'en trouve du parti ministériel et du parti de l'opposition; ce qui n'arrive pourtant que pour les élections faites véritablement par le peuple; car il en est un grand nombre auxquelles il ne prend, et ne peut prendre aucune part.

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de dire un mot sur la composition de la

chambre des communes où se trouvent les seuls représentans du peuple Anglais ; car les membres de la chambre des lords y siégent par prérogative de naissance.

L'Angleterre est divisée en quarante comtés qui envoient à la chambre des communes quatre cent quatre-vingt-neuf députés. La répartition de ce nombre n'a pour base ni la population ni le territoire ; car le Cornouailles, qui ne compte que deux cent seize mille six cent soixante-sept habitans, a quarante-quatre membres à nommer, et le Middlesex n'en a que huit, avec une population de neuf cent cinquante trois mille deux cent soixante-seize âmes. Le Derbishire, dont la surface est de mille soixante dix-sept milles carrés, n'envoie que quatre députés à la chambre, et le Worcestershire qui n'a que six cent soixante-quatorze milles carrés de superficie en envoie neuf. Indépendamment de cette représentation par comté, certains bourgs, sous lequel nom il faut comprendre villes, bourgs et villages, ont aussi le droit d'envoyer des députés à la chambre des communes. Le nombre de ces bourgs est de deux cent

quinze. Il en existe plusieurs dont la population ne s'éleve pas à deux cents âmes, et qui envoient deux ou trois membres au parlement, tandis que des villes qui comptent quatre-vingt-quinze et cent dix mille habitans, comme Birmingham et Manchester, ne sont nullement représentées. On me dira que depuis la première organisation du parlement d'Angleterre, la face de ce parlement a totalement changé, que d'humbles villages sont devenus de grandes villes, et que des endroits peuplés et florissans sont tombés dans l'anéantissement. Tout cela peut être vrai, mais si les élémens des calculs sont changés, le résultat doit-il donc rester le même ?

Maintenant sur ces deux cent quinze bourgs, on n'en compte que quarante-six d'indépendans, c'est-à-dire qui ne sont soumis à aucune influence étrangère dans l'élection des membres du parlement. Ce sont pour la plus grande partie des villes populeuses, comme la cité de Londres, Westminster, Liverpool, etc. Les cent soixante-neuf autres sont ce qu'on appelle *rotten boroughs* ou *bourgs pourris*, dans lesquels quelque grand seigneur est le seul maître de la

nomination, parce qu'il est propriétaire des maisons et du territoire, et les électeurs placés sous sa dépendance immédiate ne peuvent avoir d'autre volonté que la sienne. Le nombre des électeurs dans la plupart est infiniment faible, et dans plusieurs il ne s'en trouve que quatre. Le bourg du vieux Sarum, qui n'est qu'un petit village, n'en contient que sept qui ont droit de nommer trois membres de la chambre des communes. Ce sont les membres nommés par ces *bourgs pourris* qui assurent la majorité dans les délibérations de la chambre au parti ministériel, parcequ'il est toujours facile au ministère de s'attacher le petit nombre de lords qui sont maîtres de ces élections, et dont quelques uns sont propriétaires de plusieurs bourgs. Là les élections se font toujours très-paisiblement; parce qu'elles sont dictées d'avance, parce que le petit nombre d'électeurs, leur pauvreté, leur état de dépendance y assurent invariablement la nomination du candidat protégé par le grand homme du petit bourg. On peut voir dans *Mélincourt*, roman dont la traduction va être publiée, un tableau cri-

tique très-plaisant de ce genre d'élections.

Nous ne nous occuperons ici que de celles qui sont contestées, c'est-à-dire qui ont lieu dans les comtés et les bourgs indépendans, et qui sont une véritable arène où le parti ministériel est ouvertement aux prises avec celui de l'opposition.

Le lord le plus fier et le plus orgueilleux devient alors humble et rampant. Il va visiter personnellement tous les électeurs, surtout ceux de la classe la plus obscure, qu'il espère attirer dans son parti par cette condescendance. Sa noble lady ne dédaigne pas de faire aussi le rôle de solliciteuse, et l'humble demeure de l'artisan est toute surprise de voir le brillant équipage s'arrêter à sa porte. Chaque candidat affiche ses prétentions dans des placards où il n'oublie rien pour dénigrer ses compétiteurs. Il ne s'arrête pas à leur vie publique. Leur conduite morale, leurs mœurs privées sont en butte aux recherches de la médisance et aux imputations de la calomnie. Un comité, composé d'amis de chaque candidat, s'assemble tous les jours dans un cabaret pour s'occuper à l'anglaise, c'est-à-dire

le verre en main, des moyens de faire réussir l'élection, en employant, suivant les occasions, l'intrigue, la brigue ou la corruption. Des voitures sont préparées aux frais du candidat ou de ses partisans, qui ouvrent souvent une souscription pour lui alléger ce fardeau, pour transporter au chef-lieu de l'élection les électeurs qui demeurent dans une autre partie du comté. Chaque candidat choisit une couleur, et ses partisans se décorent de rubans et de cocardes de cette couleur; ses domestiques la portent; même les chevaux qui traînent les électeurs en sont ornés. Des drapeaux de même couleur sont déployés et ornés de devises qui chantent les louanges du candidat. Arrivé au chef-lieu, les électeurs y sont logés, hébergés, nourris et surtout abreuvés aux frais du candidat, et il en est un bon nombre qui voudraient que les élections durassent toute l'année. Ceux dont le temps est précieux reçoivent en outre une indemnité, à raison de tant par jour.

La seule chose sur laquelle les candidats puissent s'entendre, c'est la construction des *hustings*, qui se fait ordinairement à frais

communs. On nomme ainsi un édifice en bois auquel tient un grand amphithéâtre élevé à quelques pieds de terre, sur lequel les candidats et leurs amis se placent pour haranguer les électeurs et le peuple; car pendant tout le temps que le scrutin est ouvert, la besogne de chaque jour commence par autant de discours qu'il se trouve au moins de candicats; car les Anglais sont une nation très-discoureuse. La séance finit par un même nombre de discours où chaque candidat fait son éloge, lance des sarcasmes contre ses compétiteurs, et cherche à repousser ceux dont il a été l'objet. Le peuple qui n'a pas le droit d'élection ne prend pas moins d'intérêt à l'affaire. En face des hustings, des spéculateurs élèvent de grands amphithéâtres où chacun se place en payant une somme quelconque, ordinairement un shilling. Chacun prend parti pour le candidat qu'il préfère, couvre les discours de ses compétiteurs de huées et de sifflets, empêche souvent qu'ils ne soient entendus, et tandis que le champion favorisé du peuple est reconduit chez lui dans un char attelé d'animaux à figure humaine,

ceux qui ne peuvent participer à cet honneur couvrent de boue les candidats qui ne jouissent pas de la faveur publique, leur crachent à la figure, leur lancent des pierres, des pommes cuites, des oranges,

« *Quod cuique repertum*
Rimanti telum ira facit. »

Dans l'élection qui vient d'avoir lieu pour Westminster, le capitaine Maxwell, celui qui a conduit sur *l'Alceste* la dernière ambassade en Chine, voyage dont M. Mac Léod a donné une relation très-intérressante, étant candidat du parti ministériel, fut atteint d'une pomme de terre sur l'œil, pendant qu'il prononçait un discours. Celui qui l'avait lancée fut arrêté; mais le capitaine eut la générosité d'intercéder pour lui, et d'obtenir sa mise en liberté. Cet acte de magnanimité n'empêcha pas que, deux jours après, un coup de pierre qu'il reçut dans le côté, et un coup de poing qui lui fut asséné sur la tête pendant qu'il se retirait, ne le missent dans l'impossibilité de se représenter sur les *hustings*. Cet acharnement contre lui venait de ce que pendant les

quatre premiers jours du scrutin il avait obtenu un avantage de quinze à seize cents voix sur sir Francis Burdett, qui jouit de la faveur du peuple ; mais, les jours suivans, les partisans de ce dernier vinrent voter en sa faveur par centaines, précédés de musiciens, drapeaux déployés, et la victoire se déclara bientôt pour le candidat populaire.

Le 20 juin, lord Castlereagh vint voter, comme on le juge bien, pour le candidat ministériel, le capitaine Maxwell. Dès qu'il fut reconnu, il fut assailli d'une bordée de huées et de sifflets qu'il soutint en héros ; mais en effectuant sa retraite, un détachement de quatre à cinq cents cosaques de la Tamise le poursivirent en le harcelant de copieuses décharges de boue et de pierres, dont quelques-unes l'atteignirent. Il fut obligé de se réfugier dans un fort voisin, la boutique d'un marchand de draps, dont le blocus fut formé aussitôt; mais une armée de constables arriva bientôt à son secours, et fit lever le siége sans coup férir.

Souvent des querelles particulières s'élèvent parmi les spectateurs. Des combats s'en-

gagent, le sang coule quelquefois, et la boue ruisselle toujours. Ainsi, dans l'élection dont je viens de parler, les marins et les matelots qui prenaient le parti du capitaine Maxwell, ayant promené en triomphe dans les rues de Westminster un petit navire monté sur des roues, emblème de la profession du candidat qu'ils favorisaient, les héros de l'Océan, attaqués par la populace, furent complétement battus sur terre; le vaisseau fut brisé de manière qu'il n'en resta pas une planche, et l'on fit dans *Broad street* un feu de joie de ses débris.

Les immenses colonnes des journaux anglais suffisent à peine alors pour contenir les lettres nombreuses adressées aux électeurs de chaque comté et de chaque ville, pour implorer leurs suffrages de la manière la plus basse, et avec un ton d'importance, comme s'il y allait du salut de l'empire que sir Francis Burdett ou le capitaine Maxwell, par exemple, fussent choisis pour représenter Westminster. Quelquefois un candidat, voyant l'impossibilité de réussir, se retire des rangs, et laisse le champ libre à ses rivaux;

quelquefois aussi il maintient la contestation jusqu'au dernier moment accordé par la loi. C'est ce que fit le héros des niveleurs anglais; l'orateur de Spa-Fields, M. Hunt, qui s'étant porté pour candidat à Westminster, et n'ayant que 34 voix, quand la plupart de ses rivaux en avaient déjà 2000, s'opiniâtra à soutenir jusqu'au bout une lutte si inégale, et dit sans doute, en quittant le champ de bataille, escorté du rebut de la canaille de Londres,

« *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catonis* »

Quand le scrutin est fermé, et son résultat connu, ce qui a lieu au même instant; car les voix se donnent *vivâ voce*, et l'état du scrutin s'affiche plusieurs fois dans la journée, la populace démolit les *hustings*, s'en partage ou plutôt s'en dispute les débris, et il n'en reste aucune trace au bout d'un quart d'heure. Quelques jours après, les vainqueurs sont placés sur une espèce de trône, et portés en triomphe par leurs partisans dans toute la ville où se fait l'élection. Je vis ainsi sir Francis Burdett traîné dans un char construit tout exprès, au haut duquel le triom-

phateur était assis presque au niveau du premier étage des maisons. On y montait par trois gradins sur chacun desquels était écrit en grandes lettres d'or l'un des trois mots : Vérité, Justice, Réforme. Six chevaux de la plus grande beauté y étaient attelés; la grande rue de Piccadilly n'était pas assez large pour contenir la populace déguenillée, qui composait la majeure partie du cortége, et qui faisait retentir les airs des cris de *vive à jamais Burdett!*

Telle est la manière dont se conduisent les élections en Angleterre. La brigue et la corruption se sont toujours introduites et s'introduiront toujours dans les élections populaires; mais jamais elles ne se sont montrées ni ne se montreront si à découvert, si impudemment que dans les îles britanniques. Tel candidat dépense dix et douze mille livres sterlings pour se faire nommer. Que doit-on attendre quand il est arrivé au but de son ambition? « J'ai acheté le droit de rendre la justice, » disait un magistrat dans un pays où les charges de judicature étaient vénales, « pourquoi donc ne la vendrais-je pas ? »

CHAPITRE XXX.

Banque d'Angleterre.

« Donnez-moi des guinées, » disais-je en changeant mes pièces de vingt francs à Calais, lors de mon premier voyage en Angleterre. Mais il y avait long-temps que les guinées avaient disparu de la circulation, comme on en a vu disparaître ensuite les souverains et demi-souverains dont on a battu une si grande quantité il y a environ dix-huit mois, et comme cela arrivera toujours, toutes les fois qu'une monnaie métallique se trouvera en concurrence avec un papier-monnaie.

L'esprit encore plein de nos malheureux assignats, et ayant entendu parler de la dépréciation du papier-monnaie d'Autriche et de Russie, j'avais peine à me persuader que le billet de banque d'une livre valût réellement vingt-quatre francs : le fait est pourtant

vrai. Payez en or, en argent, ou en billets, tel objet et telle somme que ce puisse être, cela n'opère pas la plus légère différence dans le prix de la marchandise. La monnaie d'or a disparu de la circulation, parce qu'elle y devenait inutile. Le billet de banque et le souverain valent chacun vingt shillings, la guinée en vaut vingt-et-un. Or il est dans la nature qu'un homme ayant en poche un morceau de papier auquel l'opinion seule attache une valeur de vingt shillings, et une pièce de métal qui vaut intrinséquement cette somme, donne d'abord la valeur idéale et de convention pour garder celle qui est réelle et palpable. La monnaie d'argent aurait disparu de même si l'on avait mis en émission des billets de banque d'un et de deux shillings. Le besoin de petite monnaie pour toutes les transactions journalières a maintenu la circulation de celle d'argent, et vous ne trouverez pas plus de difficulté en Angleterre pour changer un billet de banque de vingt shillings que pour changer en France une pièce de vingt francs. Cependant on vous demande assez souvent d'écrire

votre nom sur le billet que vous présentez, de manière qu'un billet qui a un peu circulé est quelquefois chargé de vingt à trente noms; d'autres se contentent d'y faire une marque pour se rappeler quel est celui qui le leur a donné, et quelques personnes ont un registre sur lequel elles inscrivent jour par jour les numéros des billets de banque qui leur passent par les mains, et le nom de ceux de qui ils les tiennent. On va voir que toutes ces précautions ne sont pas prises sans raison.

Un jour que j'entrais chez mon libraire, à la fin d'août 1818 : — « Monsieur, » me dit-il, « dans le dernier paiement que vous m'avez fait, vous m'avez donné un billet de banque d'une livre qui est faux : le voici. »

Il me présenta en même temps un billet sur lequel le mot *forged*, c'est-à-dire faux, était estampillé en gros caractères en quatre endroits différens. Je ne pus douter que ce ne fût un de ceux que je lui avais donnés; car je reconnus mon nom qu'il y avait écrit en ma présence, et je le connaissais trop honnête pour pouvoir penser un instant

qu'il l'eût inscrit sur un autre billet pour s'en débarasser en ma faveur.

— « Monsieur, » lui dis-je, après lui avoir donné un autre billet d'une livre, « ne vous offensez pas de la question que je vais vous faire, je n'ai d'autre but que de m'instruire. Tout le monde peut écrire mon nom sur un billet; il me semble que cela ne peut faire un titre pour en exiger de moi le remboursement. Qu'auriez vous fait si j'avais refusé de prendre celui-ci ? »

—« Si vous me demandez ce que j'aurais fait, » me dit-il en souriant, « j'aurais supporté cette petite perte; mais vous voulez sans doute savoir ce que j'aurais pu faire légalement. Alors, je vous dirai que j'aurais pu vous faire citer devant les magistrats de *Great Marlborough street*, y prêter serment que j'avais reçu de vous ce billet, et vous faire condamner à me le rembourser. »

— « Mais si, me trouvant bien certain de ne pas vous l'avoir donné, j'avais offert moi-même de prêter un serment contraire au vôtre ? »

—« Il n'aurait pas été reçu. Le serment

appartient au demandeur, sauf au défendeur à diriger contre lui une poursuite en parjure, et à en faire la preuve. »

— « Il est difficile de prouver un fait négatif, et vos lois ouvrent une belle carrière aux fripons. »

— « Pardonnez-moi, parce que les frais que nécessitent la citation, la comparution en justice et la prestation du serment absorbent presque la valeur du billet de banque, ce qui n'expose pas la mauvaise foi à une tentation bien violente. »

— « Mais je croyais que la banque conservait tous les billets faux qu'elle découvrait. »

— « C'était son usage, et ce n'est que depuis très-peu de temps qu'elle consent à les rendre. Un particulier, à qui l'on retenait ainsi un billet faux à la banque, tira un pistolet de sa poche, et en menaça l'inspecteur. Celui-ci le fit arrêter, et le fit conduire devant le lord maire. Là on s'expliqua, et l'individu qui osait attaquer un corps aussi puissant que la banque, démontra si clairement, si fortement, qu'elle ne pouvait, en retenant un

billet de banque faux, empêcher celui qui l'avait reçu de chercher les moyens de s'en faire rembourser, en tâchant de reconnaître qui le lui avait donné, que le lord maire ordonna que la banque lui restituerait son billet, sauf à elle à prendre toutes les précautions nécessaires pour s'assurer qu'il ne pourrait être remis en circulation. Depuis ce temps, elle rend tous les faux billets qui lui sont présentés, après les avoir estampillés comme celui-ci, et vous en verrez déjà un assez grand nombre affichés aux fenêtres des marchands. »

C'est le premier échec qu'ait reçu le pouvoir colossal de la banque, qui, comme la compagnie des Indes-Orientales, est en Angleterre une sorte de souveraineté indépendante. Tous les six mois, elle rend aux actionnaires ce qu'elle appelle un compte de ses opérations, et qui ne consiste qu'à dire qu'ils auront à toucher un dividende de.... C'est en vain que quelques-uns ont demandé dans les assemblées générales un compte plus détaillé; jamais ils n'ont pu l'obtenir, de ma-

nière que le secret de sa richesse et de ses opérations est concentré entre un petit nombre d'individus.

Mais on permet à la banque de s'arroger un droit bien plus important encore, celui de vie et de mort. La loi condamne à la déportation tout individu qui met en circulation un billet de banque faux, sachant qu'il est faux, et à la mort celui qui prend part à la contrefaçon, ou qui fait le commerce de vendre de faux billets. Or le nombre des contrefacteurs est si considérable qu'on userait trop de cordes, si l'on voulait faire toujours une application rigoureuse de loi. La banque, dans les poursuites qui sont dirigées à sa requête, permet donc à la plupart des faussaires de se reconnaître coupables du délit qui ne les soumet qu'à la déportation, et choisit ceux que bon lui semble pour faire tomber sur leur tête le châtiment capital. On peut juger du nombre de ces poursuites, quand on songe que le douze septembre trente-huit accusés comparurent devant le tribunal de l'*Old Bailey*, et que trois, les seuls contre

lesquels la banque eût dirigé une poursuite entraînant une peine capitale, furent condamnés à mort.

Le grand nombre de contrefacteurs peut s'expliquer aisément. Les billets de banque offrent toutes les facilités possibles aux faussaires. Le papier en est grossièrement fabriqué ; il ne s'y trouve pas même un timbre sec, et la gravure en est exécutée de manière qu'il n'existe pas un apprenti graveur qui ne puisse en faire autant. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait un nombre considérable de billets faux en circulation, et l'on ne sait comment les reconnaître des véritables. Il paraît pourtant que dans ceux-ci le mot *London*, dans la date, n'est pas imprimé avec la même encre que le reste du billet ; si vous le pliez en cet endroit, et que vous frottiez l'un contre l'autre, entre les doigts, le commencement et la fin de ce mot, le papier blanc qui l'entoure prend une teinte noirâtre, ce qui n'a pas lieu pour le surplus de l'impression. J'en ai fait l'épreuve sur un grand nombre de billets, et elle m'a toujours réussi. Mais d'abord, si vous recevez un vieux billet uni-

formément noirci par le grand nombre de mains par lesquelles il a passé, vous ne pouvez faire cette épreuve, ensuite si c'est là véritablement une marque de reconnaissance, il sera très-facile aux contrefacteurs de l'imiter, du moment qu'elle sera généralement connue.

Bien des gens vont jusqu'à prétendre que la banque même n'a pas de points de reconnaissance certains. On prétend que sa marche ordinaire pour vérifier si un billet qu'on lui présente est faux est de consulter son registre. Si le numéro du billet qu'on lui présente y est porté comme déjà rentré, il est déclaré faux sans autre examen. Il est pourtant possible que, des deux billets, le véritable ne soit présenté que le second. Au surplus, nous ne rapportons ceci que comme un *on dit*; mais voici un fait qui a confirmé bien des gens dans cette opinion.

Dans le commencement de septembre dernier, une maison de commerce ayant fait un paiement à la banque, on lui rapporta un billet d'une livre déclaré faux et estampillé comme tel. Le chef de cette maison était con-

vaincu qu'il était bon. Il le renvoya à la banque en priant qu'on l'examinât de nouveau. On fit ce nouvel examen, on reconnut qu'il n'était pas faux; on envoya un autre billet au négociant, en lui mandant qu'il fallait attribuer cette erreur à la précipitation du premier examen occasionnée par la multiplicité des affaires.

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette anecdote qui est authentique. Elles se présentent naturellement à l'esprit, et je les laisse à la sagacité de mes lecteurs.

CHAPITRE XXXI.

Spectacles.

Panem et circenses ! Tel est maintenant le cri général non seulement des grandes villes, mais de presque toutes les bourgades de l'Europe. Encore un peu de temps, et je ne désespère pas qu'on ne trouve dans chaque village nue troupe permanente de comédiens, surtout depuis qu'on s'est avisé de vouloir faire uue école pour les mœurs de ce qui ne devait être dans l'origine qu'une critique des travers et des ridicules.

Malgré le grand nombre de théâtres qui se trouvent à Londres, et quoiqu'il en existe dans la plus belle rue de cette ville, dans Oxford street, un très-vaste, très-beau, qui est fermé depuis bien des années, on vient d'en construire un nouveau dans un faubourg de la capitale, dans Southwark, à peu de distance du pont de Waterloo. On lui a donné le nom de théâtre Cobourg,

parcequ'il a été élevé sous les auspices du prince de ce nom et de l'illustre princesse dont l'Angleterre pleure encore le trépas prématuré. On y joue la comédie et le mélodrame, et l'on y donne des ballets. C'est le seul spectacle de Londres où le prix des places soit plus cher aux premières loges qu'à celles des étages supérieurs, et c'est la seule salle qui soit isolée de toutes parts. Il est pourtant douteux qu'elle conserve longtemps cet avantage, car elle est construite dans une nouvelle rue, et les terrains qui l'avoisinent paraissent destinés à recevoir de nouveaux édifices. L'extérieur en est conforme aux règles de l'architecture anglaise, c'est une grande maison, presque dépourvue de toute décoration. Les dégagemens intérieurs n'en sont pas mieux entendus que dans les autres salles de spectacle, et il y aurait même difficulté pour en sortir en cas d'incendie. La coupe en est assez agréable, et les ornemens en sont de bon goût.

Pendant que ce théâtre attire du monde, plutôt par sa nouveauté que par le mérite des pièces qu'on y joue ou des acteurs qu'on

y voit, le *vieux* Drury-Lane, car c'est l'épithète d'amitié que lui donnent les Anglais, devient tous les jours plus désert, et contracte des dettes au lieu de faire des bénéfices. La raison en est toute simple : il n'est pas gouverné par un directeur intéressé à faire prospérer son entreprise : il est dirigé par un comité choisi parmi les actionnaires, composé de lords et d'hommes riches qui n'entendent rien à l'administration d'un spectacle, et qui sont tout surpris de voir se tarir entre leurs mains une source de profits autrefois si abondante. Effrayés du déficit toujours croissant constaté par l'état des recettes journalières, ces sages administrateurs n'ont trouvé d'autres ressources, en mai 1818, pour arrêter le spectacle dans sa chute rapide, que de proposer aux acteurs une diminution de leurs appointemens depuis le quart jusqu'à la moitié. Expédient assez plaisant pour combler un déficit de quelques millions, et qui aurait pu figurer dans la pièce intitulée « Nouveau moyen pour payer de vieilles dettes. » Ai-je besoin de dire que la proposition ne plut pas aux

acteurs ? Ils demandèrent avec assez de raison l'exécution de leurs engagemens, se permirent de persifler un peu les administrateurs, et l'un d'eux alla même jusqu'à offrir à ceux-ci un prêt de 300 liv., si cette somme pouvait être utile au comité. On finit comme l'on put, c'est-à-dire en contractant quelques nouvelles dettes, l'année théâtrale qui se termine à Londres au commencement de juillet; mais à moins d'un changement total dans le système d'administration de ce spectacle, il ne peut manquer de s'écrouler tout-à-fait d'ici à peu de temps. Lors de son ouverture, en septembre 1818, on vient d'imaginer de diminuer le prix des places, dans l'espoir d'attirer plus de monde. C'est imiter les marchands qui vendent leurs marchandises au rabais; on les soupçonne d'être de mauvais aloi, et personne n'en achète. La foule n'en continue pas moins à se porter à Covent-Garden, quoique ce théâtre ait maintenu l'ancien prix de ses places.

Il paraît au surplus que la noblesse anglaise prend du goût pour le métier de direc-

teur de spectacle; car non contente d'être exclusivement chargée de l'administration de celui de Drury-Lane, elle prétend aussi se mêler du gouvernement de l'Opéra. En juin 1818, des lords, souscripteurs de ce spectacle, se réunirent en comité dans une taverne, pour discuter la manière dont il était administré. Le premier arrêté que prit cet aréopage comique fut qu'ils siffleraient et engageraient leurs amis à siffler, ce qui fut exécuté. Dans une autre séance ils firent comparaître devant eux M. Waters directeur de ce théâtre, critiquèrent amèrement son administration, et lui reprochèrent de n'avoir pas engagé cette année des sujets d'un mérite assez distingué. Celui-ci eut le malheur de leur prouver que jamais l'opéra ni le corps de ballet n'avaient été meilleurs, ce qui ne fit qu'irriter davantage des gens qui ne voulaient pas avoir tort. M. Waters justifia des démarches qu'il avait faites pour se procurer des danseurs et des danseuses de Paris, des chanteurs et des cantatrices d'Italie, démontra par leur correspondance qu'on lui avait fait des demandes non seule-

ment exorbitantes, mais ridicules. L'un demandait pour ses pirouettes et les cabrioles de sa femme six cents guinées par mois, une représentation à leur bénéfice, un appartement et un dîner à trois services tous les jours; un autre couple exigeait pour des fredons deux mille cinq cents guinées pour la saison, c'est-à-dire pour environ six mois, la faculté de chanter dans des concerts particuliers, un logement, une table *de quatorze couverts* tous les jours, et un équipage. Il aurait fallu dépenser cinquante mille livres (1,200,000 fr.) uniquement en appointemens. « L'état des recettes, milords, » ajouta M. Waters, « permet d'autant moins un tel sacrifice, que plusieurs souscripteurs sont en retard de paiement. » — « Nommez-les! nommez-les! » s'écrièrent à la fois tous les nobles personnages. Un d'entre eux, lord Sefton, faisait entendre sa voix par-dessus toutes les autres. « Voulez-vous dire, monsieur, que quelqu'un de nous soit en retard de payer sa souscription? » — « J'avance un fait, milord, et je n'ai nul dessein de me livrer à des personnalités. » — « Voulez-vous

donner à entendre, monsieur, que ma souscription soit en arrière ? » — « C'est l'affaire du trésorier, milord; je vous ai dit que je ne voulais nommer personne. » — « Monsieur, je vous interpelle sur votre honneur de déclarer si ma souscription est payée ou non. » — « Eh bien, milord, elle ne l'est pas. » La figure du digne lord s'alongea, celle de ses nobles confrères s'épanouit un peu; le comité se sépara, et le lendemain la souscription de lord Sefton ne figura plus dans l'arriéré de l'Opéra.

Le grand défaut des acteurs anglais, même de ceux qui ont le plus de talent, c'est de trop songer qu'ils répètent un rôle en présence d'un auditoire. Ils sont toujours occupés des spectateurs, et semblent même vouloir les mettre dans la confidence de leurs secrètes pensées, en leur adressant leurs *à parte*. Ce défaut, au surplus, tient probablement au goût national, car lady Morgan, dans son ouvrage intitulé La France, reproche « à la sévérité de la scène française de n'admettre aucune intelligence entre l'acteur et l'auditoire. » Cette intelligence est

pourtant le plus sûr moyen de détruire le charme de l'illusion qui constitue le premier plaisir du spectacle, plaisir si difficile à y rencontrer. Un Anglais, assis au parterre à côté d'un de ses amis, à la représentation d'une pièce attendrissante, lui témoignait sa surprise de lui voir l'œil sec et l'air indifférent. « Eh quoi? » lui dit son ami, « croyez-vous que je ne sache point qu'il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela? D'ailleurs, » ajouta-t-il avec une franchise vraiment anglaise, « quand ce serait une vérité, ce ne sont pas mes affaires. »

D'après la vénération avec laquelle les Anglais parlent de Shakespeare, je m'imaginais que ses pièces étaient sacrées, et qu'un seul hémistiche changé dans un de ses ouvrages à la représentation ferait mettre le feu au théâtre où l'on oserait se permettre une telle profanation. Quelle fut donc ma surprise de voir que, ni à Covent-Garden, ni à Drury-Lane, on ne joue aucune de ses pièces telle qu'il l'a composée! on change, on ajoute, on retranche, on bouleverse l'ordre des scènes, on supprime des invraisemblan-

ces, disons mieux, des absurdités : la pièce de Shakespeare à la main je n'y pouvais rien reconnaître. Je suis tenté de croire que le respect religieux affiché pour ce poète ressemble à beaucoup de boutiques anglaises dont l'intérieur est vide, tandis que la montre est pleine de marchandises entassées pour attirer la vue des passans. On reconnaît ses défauts, on cherche à les masquer, mais la vanité nationale ne permet pas d'en faire l'aveu.

Tandis que des comités de lords précipitent d'un côté Drury-Lane vers sa chute, et entravent de l'autre l'administration de l'Opéra, un sénat de ladys continue à faire prospérer le théâtre français établi dans Argyle-Rooms, où l'on joue une fois par semaine en présence d'une société choisie, c'est-à-dire composée de personnes recommendables par leur naissance ou par leur fortune. Les journaux déclament en vain contre cet établissement qui commence à prendre une forme permanente ; il se maintient par la force de ses belles protectrices ; et comme elles forment une société particulière, que

la salle leur est louée, qu'aucun billet n'est vendu, nul malveillant n'a le droit de les troubler dans leurs plaisirs. Il serait injuste de refuser tout talent aux acteurs qui ont l'honneur de jouer devant cette illustre assemblée, ils forment ce qu'on appellerait en France une troupe de province du second ordre.

Il existe dans Berwick street une petite salle de spectacle qui ne sert qu'à des sociétés particulières qui s'amusent à jouer la comédie ; car à Londres aussi bien qu'à Paris, il se trouve des acteurs de société. Les comédiens français de Londres, pour ajouter à leurs bénéfices, louent de temps en temps cette salle et y donnent quelques représentations à leur profit. Il ne faut pas oublier ici que la comédie française n'est que tolérée en Angleterre ; on ne peut ni annoncer publiquement le spectacle, ni placarder des affiches, ni recevoir de l'argent à la porte : mais on répand dans le public des affiches imprimées et l'on y annonce diverses maisons où l'on peut *souscrire* pour la représentation, c'est-à-dire où il faut porter son argent et prendre ses billets.

On devait y jouer, le 25 mai 1818, le Peintre et le Comédien, les Rivaux d'eux-mêmes et le Dîner de Madelon. Vers la fin de la première pièce, quelques Anglais s'amusèrent à troubler le spectacle en soufflant dans des cornets à bouquin. S'il n'y a pas de police dans les spectacles réguliers d'Angleterre, on doit bien croire qu'il ne peut en exister davantage dans un spectacle qui n'a lieu qu'en fraude. Il fallut donc se faire justice soi-même, et comme les perturbateurs n'étaient pas les plus forts, on parvint à les mettre à la porte. Le calme se rétablit, la pièce continua, mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, ce calme était le précurseur d'une tempête plus violente. Les *Anti-Gallicans* (pour me servir du terme par lequel M. Goldsmith désignait son défunt journal, uniquement remarquable par ses diatribes contre la France) étaient allés chercher main-forte, c'est-à-dire une recrue de tapageurs. Ils forcèrent la porte, rentrèrent dans la salle, ôtèrent leurs habits, et prenant une attitude de boxeurs, ils se mirent à faire jouer leurs poings sur les

spectateurs paisibles, pour les forcer à déguerpir à leur tour. La résistance fut aussi vive que l'attaque; une bataille générale s'engagea non seulement dans le parterre mais même dans les loges; les acteurs disparurent, les femmes s'enfuirent en poussant de grands cris. Une dame, placée dans une première loge d'avant scène, crut trouver plus de sûreté à s'enfuir par le théâtre; elle enjamba par dessus l'appui de la loge; quelqu'un était en bas pour l'aider à descendre : un malheureux clou accrocha la partie inférieure de ses vêtemens qui, restant stationnaires au haut de la loge tandis que son corps, suivant les lois de la gravitation, descendait sur le théâtre, offrirent aux combattans un spectacle qui n'avait pas été annoncé sur l'affiche. Enfin la salle s'évacua, et l'on parvint à arrêter un des perturbateurs qui fut remis en garde à un constable. Le lendemain on le conduisit devant un des magistrats de police qui, après avoir entendu le rapport de l'affaire, le fit mettre en liberté sur le champ, en disant, « que c'étaient les spectateurs et les acteurs qu'il aurait fallu arrêter comme des vagabonds. »

Malgré cette haine nationale contre le spectacle français, les auteurs dramatiques anglais ne dédaignent pas de travestir la plupart de nos opéras et de nos mélodrames. Ils en changent la musique, le titre et les noms des personnages, et les donnent ensuite comme tirés de leur propre fonds. J'ai vu paraître ainsi déguisés, sur divers théâtres de Londres, les Maris Garçons, le Mari de circonstance etc., ils n'ont pas même dédaigné de s'emparer de nos Jocrisses. L'auteur d'une pièce intitulée *les Rendez-vous* a reçu, en septembre 1818, les éloges de tous les journalistes pour l'invention de sa fable et la conduite du sujet, et il n'a pas eu la bonne foi d'avouer que c'est une traduction presque littérale des *Rendez-vous bourgeois*. Il faut pourtant convenir que ce pillage n'est pas général, et que quelques auteurs ont assez de bonne foi pour annoncer l'origine de leurs pièces, et leur conserver leurs titres, comme cela est arrivé pour les Deux-Avares, Jean de Paris, le Secret etc. Le directeur d'un petit spectacle a même fait une espèce de miracle en ce genre. Il

avait reçu de Paris, un mercredi, « le petit Chaperon-rouge, » il en fit la traduction, distribua les rôles, les fit apprendre, fit faire les répétitions, le tout avec tant de promptitude que le lundi suivant il en donna la première représentation, et pour que rien ne manquât à la merveille il fit insérer dans tous les journaux que le mélodrame qu'il annonçait était une traduction fidèle du français. Sa bonne foi lui réussit, la pièce eut beaucoup de succès, et les journalistes, ne voulant pas même laisser à la France la gloire d'avoir donné un mélodrame à l'Angleterre, dirent que malgré la modestie de M. Dibdin, qui avait bien voulu dire qu'il n'était en cette occasion que traducteur, on avait reconnu en beaucoup d'endroits « un goût de terroir, » véritablement anglais.

CHAPITRE XXXII.

Mes adieux à Londres.

J'ÉTAIS dans le café du *White béar*, attendant avec mon ami, M. C..., qui revenait avec moi en France, l'instant où l'on nous avertirait de monter en diligence.

Au bout de la salle étaient trois jeunes gens qui semblaient avoir toute la gaîté française; c'étaient, à ce que j'appris depuis, les trois fils d'un négociant belge. A la table voisine de la leur était un vieillard à mine refrognée, grondant sans cesse, et trouvant à redire à tout ce que le garçon lui présentait. Tout à coup je le vis se lever d'un air courroucé, et s'adressant à ses voisins : « Oui, messieurs, » leur cria-t-il, « je l'ai dit, et je le répète, tous les Français sont des coquins. »

— « Vous n'êtes donc pas Français? » lui dit un des jeunes gens.

— « Si, monsieur, je le suis. » — Et en même temps il gagnait la porte.

— « En ce cas, vous êtes un mauvais Français. »

— « Monsieur, ils ont vendu mes biens. »

— « Et probablement payé vos dettes? »

— « Vous êtes un blanc bec, » dit le vieillard en se rapprochant d'eux tout en traînant une jambe qui avait quelque peine à suivre l'autre.

— « Vous êtes un radoteur, » répondit son antagoniste.

— « Monsieur, vous êtes trop jeune pour que vos discours puissent m'offenser. »

— « Monsieur, vous êtes trop vieux pour que je fasse attention aux vôtres. »

On nous avertit dans ce moment qu'il était temps de monter en voiture, et nous perdîmes le reste du colloque.

« Connaissez-vous ce vieillard? » demandai-je à M. C....

— « De vue, » me répondit-il, « c'est le comte de —. Il a été l'un des premiers à quitter la France en 1789. Il a eu le bon esprit d'y renvoyer son fils lorsqu'il a été possible d'y rentrer, et quoiqu'il se plaigne de la vente de ses biens, le fait est qu'il en a retrouvé une bonne partie. On croyait qu'il retournerait en France lorsque Louis XVIII est remonté sur le trône de ses pères, mais

non. Ce monarque n'est pas assez heureux pour gouverner au gré de monsieur le comte. Il voudrait que d'un trait de plume on effaçât tout ce qui s'est passé depuis vingt-neuf ans; qu'on rétablît tout ce qui existait avant le 14 juillet 1789, qu'on éloignât tous les hommes qui ont pris part aux affaires publiques depuis la révolution, pour n'employer que ceux qui se sont tenus à l'écart pendant tout ce temps; enfin, il ne veut rentrer en France que lorsque les capucins pourront y mendier, quand le clergé et les émigrés seront rentrés dans tous leurs biens, quand les droits féodaux seront rétablis, et quand il pourra assister à la première messe rouge du parlement de Paris. »

— « Fasse le ciel qu'il meure à Londres, » lui dis-je, « cette seconde révolution ferait couler autant de sang que la première; mais si elle est appelée par les désirs secrets de quelques individus, la France, heureusement pour elle, est gouvernée par un roi dont le caractère ne laisse à craindre rien de semblable. Il ne se contente pas de prêcher l'union et l'oubli, il donne l'exemple du pardon, et c'est à sa fermeté que la France

devra le retour de son bonheur, et la maison de Bourbon l'affermissement de son autorité. »

— « Bien des gens en Angleterre, » me dit M. C...., « affectent de croire que le départ des troupes alliées va replonger la France dans l'anarchie, que la révolution y va renaître de ses cendres, qu'avant peu la guerre civile déchirera et ensanglantera notre malheureuse patrie. J'ai des amis qui ont fait l'impossible pour me décider à retarder mon départ d'un an. Mais je ne partage nullement leurs craintes. »

— « Et vous avez raison. Si quelque chose pouvait aigrir le caractère du Français, c'était de voir ses forteresses, ses citadelles, occupées par des troupes étrangères; c'était de penser que la présence de ces troupes rendait sa fidélité douteuse; qu'on pouvait croire qu'elle était nécessaire pour maintenir la paix en France. Il n'aurait fallu qu'une étincelle pour allumer le feu de la discorde entre les Français et ces troupes étrangères, et quel en aurait été le résultat? peut-être un nouvel incendie dans l'Europe. Au contraire, le Français abandonné à lui-même reprendra son caractère national; il n'oubliera pas

que c'est à la prudence de Louis XVIII, à la confiance qu'inspire son gouvernement ferme et sage, à ses principes de justice et de modération qu'il doit le départ de ces fiers vainqueurs de Waterloo qui ont si vite oublié tant de défaites précédentes, pour faire sonner si haut une victoire dont les suites ont été heureuses pour la France, mais qui a été due en grande partie à l'épuisement de ses forces et au découragement des esprits. Nous verrons ce signe caractéristique des Français, l'amour pour ses rois, fleurir plus brillant que jamais, l'industrie se ranimer, le commerce renaître, l'agriculture réparer ses pertes, et la France devenir sous le gouvernement paternel des Bourbons plus puissante et plus heureuse qu'elle ne le fut jamais. »

— « Hâtons-nous donc d'arriver à Calais, et une fois sortis de la patrie de la bière, la première bouteille de Champagne que nous viderons en abordant sur le territoire des lis sera pour souhaiter un bon voyage aux troupes étrangères, et de longues années au roi dont la vie est nécessaire pour assurer et consolider la prospérité de notre patrie. »

FIN.

TABLE
DES
MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A M. C.... Upper-Mary-la-Bonne Street, Fitzroy square, à Londres. 1
CHAP. I. *Brighton.* 5
CHAP. II. *Thé indigène. — Progrès des arts.* 15
CHAP. III. *Esclavage noir et blanc.* 22
CHAP. IV. *La tête de ma mère.* 31
CHAP. V. *Veillée irlandaise.* 40
CHAP. VI. *Fêtes populaires.* 47
CHAP. VII. *Le dîner des Druides.* 55
CHAP. VIII. *Les apothicaires.* 66
CHAP. IX. *Zèle religieux.* 75
CHAP. X. *New-Bond street.* 83
CHAP. XI. *Le Baptême.* 91
CHAP. XII. *La fête d'Amour.* 96
CHAP. XIII. *Architecture.* 104

CHAP. XIV. *Pavé en fer. — Ponts.* 113
CHAP. XV. *Gloriole. — Amour-propre. — Orgueil.* 120
CHAP. XVI. *Saint-James's Park.* 135
CHAP. XVII. *Musique.* 144
CHAP. XVIII. *Compagnie des Indes-Orientales.* 153
CHAP. XIX. *La Chasse.* 159
CHAP. XX. *Le Monument.* 165
CHAP. XXI. *Naufrage. — Eton.* 173
CHAP. XXII. *Eglise de Mary-la-Bone.* 181
CHAP. XXIII. *Nouvelles découvertes des voyageurs anglais.* 190
CHAP. XXIV. *Pauvres.* 200
CHAP. XXV. *Langue française à Londres.* 215
CHAP. XXVI. *— Premières huîtres. — Décence anglaise. — Vente à l'encan.* 222
CHAP. XXVII. *Jugemens de Dieu.* 231
CHAP. XXVIII, *Excursions diverses.* 240
CHAP. XXIX. *Elections.* 250
CHAP. XXX *Banque d'Angleterre.* 262
CHAP. XXXI. *Spectacles.* 272
CHAP. XXXII *Mes adieux à Londres.* 286

FIN DE LA TABLE.

NOV 29 1938